



L'homme en guerre d'hier à aujourd'hui

L'officier
dans la société russe
Nomadisme

Analyses historiques :
André Malraux et penser
l'ennemi irrégulier

Note de lecture : le général Jean Némo



56
2020

Revue
militaire générale

L'homme en guerre d'hier à aujourd'hui

Illustration de couverture :

Opération Chammal.

© Alexandre SERPILLO / armée de Terre/Défense

*Général de division Michel DELION,
directeur du Centre de doctrine et
d'enseignement du commandement*




*« Comme un guerrier que l'on blesse
Se cache dans son rêve
Se masque de tout son courage
Sans cesse continue le combat »*

Jeanne Mas,
Toute première fois, 1984

Reprendre aujourd'hui la plume à propos de l'homme en guerre et des forces morales peut paraître superflu après les écrits d'Ardant du Picq, les nombreux témoignages des grands capitaines et des combattants plus ou moins célèbres, les innombrables ouvrages d'histoire et de tactique générale, mais également les métaphores issues de la culture populaire, ayant tous abordé ce sujet fondamental. Ancien combattant, Alain nous en offrait un saisissant témoignage dans *Mars ou la guerre jugée* (1921) : « *Il y a un esprit de corps, une imitation des Anciens, une crainte de ne pas faire ce qu'il faut, qui sont plus forts que la peur dans les moments critiques* ».

C'est pourtant, et tous les praticiens le savent bien, l'une des dimensions essentielles à inlassablement entretenir pour conserver la capacité opérationnelle d'une unité et donc l'une des clés du succès dans le combat aéroterrestre, toujours mené dans le milieu le plus complexe, celui où interagissent les hommes.

C'est aussi un domaine mystérieux et de la plus extrême sensibilité au regard des toujours possibles déviances qui peuvent facilement y être associées, domaine de l'ordre de l'intime, où comme nous l'écrivent nos



auteurs se mêlent ressorts culturels, religieux, éducatifs, familiaux, patriotiques, individuels et collectifs. Pour augmenter la complexité du débat, ces forces morales s'expriment de manière différente suivant les époques, d'où l'importance d'une prise en compte sans complexe des leçons de l'Histoire et l'étude sans cesse renouvelée de leur perception par la jeune génération.

La *Revue militaire générale*, depuis sa création en 1906 a de nombreuses fois évoqué ce sujet essentiel pour l'armée de Terre, en particulier à la fin des années 1950. L'armée de Terre poursuit d'ailleurs la parution de sa collection d'ouvrages fondateurs : ainsi, après le livre kaki « *Aux sources de l'esprit guerrier* », c'est désormais le livre orange « *Honneur, courage et dignité* » qui décline le récent code d'honneur du soldat.

Les mille exemples de notre longue histoire militaire en permettent l'illustration, ainsi qu'en témoignent en autres les salles d'honneur de nos unités, le cérémonial militaire, les commémorations des fêtes d'armes et l'instruction dispensée de la formation initiale à l'enseignement militaire supérieur. Parmi tant de prestigieux soldats, le caporal Maine, le sergent Casalonga, l'aspirant Zirnheld et le lieutenant Tom Morel ont imprimé un souvenir vivace dans nos mémoires.

S'inspirer du passé pour penser l'avenir, y intégrer les progrès technologiques et les évolutions sociétales, voilà l'exercice difficile auquel se sont livrés nos auteurs, et je les en remercie. L'exercice est structurellement inachevé, l'engagement au milieu des peuples, fil directeur de cette *Revue militaire générale*, ne pouvant s'abstenir de l'étude du point de vue de l'Autre. Dans cette subtile prise en compte de l'Autre qui est à la fois le partenaire, l'adversaire, les peuples concernés et plus généralement les « autres parties au conflit », il est nécessaire de conserver toute la lucidité pour éviter la montée aux extrêmes, chacun des acteurs pouvant avoir la certitude de la primauté de ses propres forces morales. Nous n'avons pu que constater les limites de cette approche manichéenne et trop cartésienne dans nombre de conflits récents.

Sujet fondamental de l'engagement au sein des peuples, à un moment où l'armée de Terre se prépare résolument à « combattre jusque dans les champs les plus durs de la conflictualité », dans le cadre de la vision stratégique 2035 du CEMAT, la réflexion à propos des « forces morales » demeure indispensable.

Bonne lecture... et n'hésitez pas à prendre la plume à votre tour !

SOMMAIRE

ÉDITORIAL DU DIRECTEUR DU CDEC.....	5
INFORMATION DE LA RÉDACTION	9
DOSSIER - L'HOMME EN GUERRE D'HIER À AUJOURD'HUI	11
Commandement et forces morales Général Xavier PINEAU	13
Les motivations spirituelles du combattant Capitaine (R) Xavier BONIFACE.....	21
Jeune citoyen et métier des armes : quelles perspectives pour 2035 ? Commandant (R) Pascal LE PAUTREMAT.....	29
La part de l'idéologie dans les campagnes de la Révolution et de l'Empire ou qu'est-ce qui pousse le soldat à aller au combat ? Lieutenant-colonel Georges HOUSSET	41
Le soldat du futur : quelles technologies pour quel type de guerrier ? Chef de bataillon (R) Guillaume LASCONJARIAS.....	51
Le soldat « augmenté » : quels enjeux pour l'armée de Terre ? Sous-lieutenant (R) Gaspard SCHNITZLER	57
LIBRES OPINIONS	69
André Malraux et l'esprit guerrier Colonel (er) Claude FRANC.....	69
« Na rodina » – « Pour la Patrie » : la nouvelle place de l'officier dans la société russe Mademoiselle Maëlle MARQUANT.....	77
Des Pavillons noirs aux Boxeurs : penser l'ennemi irrégulier dans les campagnes du Tonkin et de Chine Monsieur Jean-Philippe GIRAUD.....	87
S'inspirer du nomadisme ? Commandant Fiona BURLOT	97



NOTES DE LECTURE 117

En réaction à la guerre au sein des populations RMG 55 :
Une approche originale de la guerre subversive,
le général Némó et la construction d'une « doctrine sociale »
de la guerre 117

INFORMATION DE LA RÉDACTION


Chers lecteurs,

La nouvelle *Revue militaire générale* va bientôt atteindre ses deux années d'existence. Durant ce renouveau, elle a abordé une grande diversité de thèmes inspirant la recherche prospective qui lui est propre. Ont ainsi été abordés des sujets – y compris historiques avec le maréchal Lyautey – traitant du contexte humain qui nous est essentiel en opérations : la décision, l'environnement et aujourd'hui la force morale. Chaque thème a été retenu afin d'assurer par les publications successives, un lien qui rehausse cette spécificité militaire à la base de notre action actuelle et future qu'est le facteur humain.

Le thème retenu pour la publication de ce jour : « *L'homme en guerre d'hier à aujourd'hui* », fait écho au cours de tactique sur les forces morales publié il y a un siècle. Celui-ci rappelait l'importance primordiale du facteur moral à la guerre que le conflit de 1914-18, avait alors douloureusement mis en exergue. Par le choix de ce sujet, ce cours s'inscrivait également dans le durcissement politique de la France à l'égard de l'Allemagne qui aboutira à l'occupation de la Ruhr.

Or le contexte actuel est marqué par le retour de la force militaire comme mode de règlement des conflits. Il importe donc de rappeler les valeurs fondamentales de l'engagement militaire quand les menaces perdurent. Il convient également de se saisir du choc de la haute intensité que fut 1914 pour se remémorer l'importance des relèves d'unités quand nul combattant ne pouvait résister plus de deux ou trois jours à la formidable pression physique et psychologique de la première ligne.

Pour juger de futures capacités « durcies », la présente publication évoque l'homme en guerre au travers de sa force morale – sans omettre la dimension spirituelle – et de la constitution physique et psychique requise de la part des potentiels soldats de la société contemporaine, tant



l'évolution de ces différents aspects marque ce siècle d'écart. L'emprise de la technologie sur les qualités envisagées pour les combattants complète le dossier.

Les deux photographies choisies pour illustrer la couverture et le dossier servent à la démonstration de cette évolution : aujourd'hui, trois servants dont une femme, équipés d'armes et de protection, actionnent une pièce sur un théâtre extérieur, aidés en cela par la technologie et les écrans ; hier, six servants en tenue allégée actionnent sobrement une pièce sur le théâtre national, probablement parmi des centaines d'autres. Ainsi tout diffère : apparence, méthode, effectif, lieu mais subsistent les contraintes physiques qui exigent toujours une force morale : chaleur, froid, boue, fatigue et... poids des obus.

Rappelons enfin que cette revue est la vôtre et l'ouverture sur la recherche prospective qui la caractérise encourage à publier vos contributions qui s'inscriront dans cet objectif.

À cet effet, vos articles sont à transmettre à cdec-pep.accueil.fct@intradef.gouv.fr.

Ils devront comprendre au moins 4 000 caractères et ne pas excéder 20 000. Les illustrations doivent être libres de droit et avoir une résolution minimale de 300 dpi pour être publiables. Vos contributions seront également accompagnées d'un résumé, d'une courte biographie et d'une photographie de l'auteur.

Le numéro 57 de la *Revue Militaire Générale* dont la publication est prévue au premier trimestre 2021, aura pour thème : *L'intensité du combat : constantes et changements*.

L'homme en guerre d'hier à aujourd'hui



© Albert SAMAMA-CHIKLI/ECPAD/Défense

Commandement et forces morales

par le général Xavier PINEAU



Le général Xavier Pineau est saint-cyrien (promotion général Delestraint, 1988-1991) et officier de l'arme blindée-cavalerie. Breveté de l'enseignement militaire supérieur en France et au Canada, il est également ancien auditeur du centre des hautes études militaires et de l'institut des hautes études de défense nationale. Il a commandé le 1^{er} régiment de chasseurs. Outre ses temps de troupe, il a été instructeur à l'ESM de Saint-Cyr, a servi dans le domaine des opérations à l'État-major des armées et dans celui des ressources humaines dans l'armée de Terre puis au secrétariat général pour l'administration. Il est actuellement directeur adjoint du centre de doctrine et d'enseignement du commandement.

« **L**orsque l'on jette un regard d'ensemble sur les quatre composantes qui constituent l'atmosphère de la guerre, à savoir : le danger, l'effort physique, l'incertitude et le hasard, on comprend sans peine qu'il faut une grande force morale et physique pour avancer avec quelque garantie de succès dans cet élément déconcertant.¹ »

Nous pourrions considérer, qu'à force d'avoir été exploitée, la veine des forces morales est épuisée et que depuis Ardant du Picq et Clausewitz – dont la lecture est toujours recommandée –, beaucoup a été écrit sur le sujet. Pourtant, même si la nature profonde de l'homme demeure, même si les caractéristiques principales de la guerre restent les mêmes, remettre régulièrement le travail sur le métier a du sens, ne serait-ce que pour s'assurer que les attentes sociétales actuelles ou que les contingences des guerres du moment ne modifient pas la perception que nous avons de ce sujet.

¹ Carl von CLAUSEWITZ : *De la Guerre*, Editions de Minuit, Paris, 1955, p. 89.

Les forces morales permettent à chacun de résister aux contraintes exorbitantes du champ de bataille, et au chef d'entraîner une troupe soudée derrière lui pour atteindre un objectif supérieur. Il y a donc plusieurs dimensions : une individuelle et deux collectives soit verticale – la hiérarchie – soit horizontale – la camaraderie. Les forces morales reposent sur trois piliers : la discipline, la cohésion et le commandement, et elles sont une condition nécessaire à la prise ou au rétablissement de l'ascendant sur l'adversaire afin de gagner la bataille et d'obtenir la victoire. De la discipline découle la hiérarchie qui définit les espaces de responsabilités respectifs grâce auxquels chacun trouve sa place dans nos systèmes complexes ; avec la cohésion vient la confiance, la certitude que l'autre fera son devoir, y compris d'assistance le cas échéant ; et l'action du commandement, enfin, génère et entretient discipline et cohésion. Ainsi, il s'agit moins de la somme de forces morales que de la mise en marche d'une puissance collective. Or, « *la force est de l'ordre de l'addition, la puissance est de l'ordre de la multiplication* »², si bien que si l'un des trois facteurs de cette équation est nul, le résultat de celle-ci est nul.

Nous nous concentrerons sur le rôle du commandement et, plus particulièrement, sur le commandement des régiments ou des grandes unités. Il ne s'agit pas d'opposer les qualités des jeunes chefs à celles des chefs plus expérimentés : les qualités des uns, et notamment l'acceptation du danger et le courage physique qui se révèlent dans le champ du combat, servent de fondement aux qualités propres des autres qui s'expriment dans celui de la tactique et de l'art opératif. Toutes ces qualités se sédimentent mais toutes ne trouvent pas à s'exprimer de la même façon aux différents temps de la carrière. Le chef est un combattant qui a la capacité d'entraîner des hommes au feu, pourtant l'allant et le courage physique ne suffisent pas ; d'autres qualités sont indispensables pour commander de plus grandes unités qu'une section ou une compagnie. Clausewitz le relève ainsi : « *Nous croyons donc que la résolution est due à une orientation particulière de l'intelligence, orientation qui appartient à l'esprit vigoureux plutôt que brillant. Pour confirmer cette genèse de la résolution, ajoutons qu'il existe maints exemples d'hommes qui, ayant fait preuve de la plus grande résolution tant qu'ils occupaient un rang inférieur, la perdent dès qu'ils accèdent à un poste supérieur. Tout en éprouvant le besoin de décider, ils reconnaissent les dangers que comporteraient une erreur, et, n'ayant pas l'habitude des choses dont ils s'occupent, leur intelligence perd sa vigueur primitive ; ils ne deviennent que plus timorés à*

² Julien FREUND : *Sociologie du Conflit*, Presses Universitaires de France, Paris, 1980, p. 98.

mesure qu'ils s'aperçoivent du danger qu'entraîne cette indécision, qui les paralyse d'autant plus qu'ils avaient précédemment l'habitude d'agir sous l'impulsion du moment »³.

Le rôle du commandement comprend trois composantes principales : l'intention ou la vision, le contrôle et l'appui aux subordonnés. Dans chacune de ces composantes, la force morale du chef militaire doit trouver à s'exercer autour de la notion de doute que Clausewitz nomme « incertitude » et « hasard », afin de réduire en premier lieu celui de ses subordonnés mais aussi celui de son propre chef et de ses alliés, d'augmenter celui de ses adversaires et, *a contrario*, pour le cultiver pour soi-même comme une saine pratique afin de combattre l'Hubris, l'illusion de la toute-puissance.

La force morale, une responsabilité du chef


Le premier devoir du chef militaire est de donner du sens à l'action par l'élaboration de son intention, fruit d'une réflexion exhaustive, tout en ayant la sagesse d'être tempérant afin de libérer les énergies de ses subordonnés et d'accepter la contradiction et des avis parfois divergents. Cette tempérance trouve son point d'équilibre dans la prise de risques assumée par l'expression des présuppositions⁴, choix de commandement qui permettent aux subordonnés de continuer à travailler en comblant des incertitudes car, comme le disait Paul Valéry, « *que de choses il faut ignorer pour agir* ». Communiquée aux subordonnés avec conviction et enthousiasme, l'intention oriente leur énergie et guide leur action, ce qui est déterminant car « *l'action confère la plénitude de la réalité aux mobiles qui la produisent* »⁵. Plus le risque de pertes humaines est important, plus la pleine conscience des mobiles prend de l'importance, elle aussi, afin que le risque de mort soit consenti par le subordonné et assumé par le chef qui doit consentir, lui, à la mort d'autrui sans que la sienne soit forcément en jeu.

Le chef, responsable de l'instruction, de l'entraînement et de l'équipement de sa troupe, génère par le soin et l'exigence qu'il porte à ces sujets, la confiance en soi et dans le groupe et, par là-même, la cohésion et la force morale de son unité.

³ Carl von CLAUSEWITZ, *Ibid.*, p. 86-89.

⁴ Hypothèse conditionnant la validité de la planification étudiée (CICDE, *Glossaire Interarmées de Terminologie Opérationnelle*, 2015, p. 199).

⁵ Simone WEIL : *L'Enracinement*, Gallimard, Paris, 1990, p. 263.



Comme on ne donne pas un ordre comme on se débarrasserait d'un problème, le commandement doit exercer résolument sa fonction de contrôle, sans jamais détourner la tête par facilité ou par lâcheté. Il doit se confronter volontairement et courageusement à la réalité, à ce qui résiste, aux difficultés, parfois même au résultat de ses propres erreurs, car aucun chef n'est parfait ni infaillible. Pour le subordonné, la garantie du contrôle est par essence rassurante et source de certitudes : corrigé, il progresse et la valeur de son travail est reconnue. Par le contrôle, les décisions du commandement sont suivies d'effet dans la durée. Commandement et contrôle sont l'avert et le revers d'un même étendard, et la responsabilité est au commandement ce que la ténacité est au contrôle.

Le contrôle ne vise pas à rechercher des responsabilités – c'est, là, le rôle de l'enquête – mais plutôt à établir une appréciation de situation partagée entre plusieurs niveaux hiérarchiques. Il permet de corriger une action, d'infléchir ou de confirmer une décision, de justifier d'un appui par l'échelon supérieur. Non seulement la confiance n'exclut pas le contrôle, mais le contrôle crée la confiance, qu'il s'agisse de la confiance en soi, ou qu'il s'agisse de la confiance entre niveaux hiérarchiques : connaissance de la qualité de l'exécution d'un ordre par le subordonné, certitude de la réalité de l'aide apportée par le chef en cas de besoin. La confiance vient du chef et d'elle naît la cohésion. « *Et voici paraître la confiance [...] cette confiance intime, ferme, consciente, qui ne s'oublie pas au moment de l'action, fait de vrais combattants* »⁶.

Quoique rarement, car les méthodes d'élaboration des décisions visent à l'éviter, il est possible d'avoir raison seul contre tous ; or le rôle de Cassandre n'est jamais facile à endosser... Une patience opiniâtre est alors déterminante pour expliquer, convaincre et rallier ses partenaires, parfois son propre supérieur hiérarchique, à ses idées, tout en assumant un désaccord et en risquant de déplaire. Dans ces combats d'idées, le travail, la pugnacité et la force de conviction trouvent à s'exercer. C'est un combat de cet ordre que le général de Gaulle mena contre les Alliés pour faire libérer Paris en août 1944, lui qui soutenait que le caractère était « *la vertu des temps difficiles* ».

Facteur de puissance pour nous, les forces morales le sont aussi pour l'ennemi et, à ce titre, peuvent être une cible privilégiée de l'action de la grande unité.

⁶ Charles ARDANT du PICQ : *Études sur le Combat*, Librairie Chapelot, Paris, 1914, p. 82.

La force morale, une cible à atteindre

De l'ennemi à l'incendie, l'action militaire ne se pense pas sans adversaires quelle qu'en soit la nature. Dans sa forme conventionnelle, elle se traduit par l'affrontement de volontés antagonistes tel que l'a formulé Clausewitz : « *La guerre est un acte de violence dont l'objectif est de contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté* ». Ainsi, de l'affrontement des volontés découle celui des forces morales des troupes et de celles des chefs ; d'où l'importance, pour ces derniers, d'être convaincus, à l'image du général de Monsabert, animé d'un seul but : la victoire.

La force morale d'une troupe permet de l'emporter sur un compétiteur de même pied, voire de dominer un adversaire aux forces matérielles supérieures mais moins déterminé, moins endurant, moins combatif. « *L'action d'une armée, d'une troupe sur une autre troupe est à la fois action morale et action matérielle. L'action matérielle d'une troupe est sa puissance de destruction ; son action morale est la crainte qu'elle inspire. Dans le combat, deux actions morales, plutôt que deux forces matérielles sont en présence ; la plus forte l'emporte. Le vainqueur a souvent perdu par le feu plus de monde que le vaincu ; c'est que l'action morale n'est pas seulement en raison de la puissance de destruction, réelle, effective, elle est en raison surtout de cette puissance présumée, menaçante, sous forme de réserve menaçant de renouveler le combat* »⁷. À ce titre, l'exemple de la bataille de *Rorke's Drift*⁸ au cours de la guerre Anglo-Zouloue de 1879 est édifiant. Après une journée de combat, les deux cents soldats britanniques, vainqueurs face à quatre mille guerriers zoulous, ont non seulement vengé la défaite d'Isandhlwana subie la veille, mais aussi ouvert la porte à la domination britannique sur tout le sud de l'Afrique.

Dans son duel contre le chef adverse, le chef militaire vise à faire naître chez lui un doute hyperbolique sur le rapport des forces, sur l'opportunité de ses choix, sur le rapport coût-efficacité, sur sa capacité à se réengager dans des combats futurs, et sur l'espoir même de l'emporter. Faire naître dans l'esprit de l'adversaire le désespoir de l'emporter pourra le conduire à abandonner la lutte et à ne plus consentir de pertes en vain. À Waterloo, « *L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme* »⁹.

⁷ *Ibid.*, p. 121.

⁸ Relatée dans le film *Zulu* de Cyril R. ENDFIELD de 1964.

⁹ Victor HUGO : *Les Châtiments*, 1853.

Le doute agit comme un acide qui ronge les certitudes que l'on a sur l'autre, sur nous-mêmes, sur le bien-fondé de nos choix, sur notre propre volonté d'aboutir, voire sur le sens même de la mission ou la justesse de notre cause. C'est ce qui doit être attaqué chez l'adversaire, défendu au sein de la troupe et dans le cœur même du chef. Sa force morale se cristallise sur sa capacité à ne pas douter de lui ou de ses hommes.

Exacerber le doute chez l'ennemi génère chez lui de la crainte : « *La peur !... Il est des chefs, il est des soldats qui l'ignorent ; ce sont des gens d'une trempe rare. La masse frémit – car on ne peut supprimer la chair – ; et ce frémissement sous peine de mécompte doit entrer comme donnée essentielle de toute organisation, discipline, dispositifs, mouvements, manœuvre, mode d'action, toutes choses qui ont précisément pour but définitif de la mâter, de le tromper, de le faire dévier chez soi, et de l'exagérer chez l'ennemi* »¹⁰. La peur est, chez le chef militaire, d'une autre nature que pour la troupe exposée aux risques physiques. Il peut avoir peur de faire des erreurs et de perdre des soldats, bien sûr, mais aussi, de déplaire à ses chefs, d'être – mal – jugé par ses pairs voire de laisser dans l'histoire une trace pitoyable.

Le champ immatériel des forces morales est un champ de bataille à part entière, où les perceptions ont au moins autant de poids que la réalité physique. Bonaparte le résumait ainsi : « *À la guerre, le moral et l'opinion sont plus de la moitié de la réalité* »¹¹. Le doute a toute sa part dans le combat qui s'y mène, pour s'en prémunir comme pour l'entretenir chez l'ennemi. Cependant, le doute lui-même est ambivalent, car il peut être aussi un moyen d'autocontrôle pour le chef militaire.

La force de la vertu

Dans l'exercice du commandement, la force morale ne peut faire l'économie de la dialectique de la morale de la force, et de la profonde humanité qui doit s'y exprimer. La guerre est en effet une des expressions les plus paroxystiques de l'action humaine avec, probablement, le sauvetage qui fait que des hommes acceptent de risquer leur vie pour sauver celle de leurs semblables. « *C'est cette [...] force d'âme qui choisira la voie étroite entre le principe d'efficacité et le principe d'humanité ; cette même force d'âme qui se communiquera aux subordonnés, leur épargnant ainsi les*

¹⁰ Charles ARDANT du PICQ, *ibid.*, p. 12.

¹¹ Cité par Hervé COUTAU-BÉGARIE dans « *Traité de Stratégie* », Economica, Paris, 2008, p. 105.

“états d’âme” pathologiques ; cette même force d’âme grâce à laquelle “moral” et “morale” loin de s’exclure mutuellement, s’épauleront et se renforceront de leur pouvoir d’impulsion respectifs »¹².



Le général de Monsabert (ici en mars 1945 lors du passage du Rhin) chef exemplaire de vertu et d'enthousiasme.


© Jacques BELIN/ECPAD/Défense

À cet égard, le doute, prend ici la forme de la circonspection pour peser finement la part juste et strictement indispensable de souffrance humaine – qu’il s’agisse de celle de nos soldats ou de celle de l’adversaire – pour atteindre les objectifs fixés. Il prend également la forme de l’humilité pour se prémunir de la vanité ou de l’illusion de la connaissance absolue ou de la tentation de la toute-puissance. Aussi, paradoxalement, le doute est-il salutaire pour le chef militaire dès lors qu’il est pensé comme un procédé personnel conscient, volontaire, réfléchi et... partagé avec un très petit nombre d’intimes. Cette démarche s’équilibre avec la détermination qui anime le chef militaire ; elle lui permet de détecter en lui le point de bascule entre la persévérance et l’obstination. « *La guerre est le domaine du hasard. [...] Or pour traverser ces conflits incessants avec l’imprévu, deux qualités sont indispensables : d’abord un esprit qui même au sein de cette obscurité accrue ne perd pas toute trace de clarté interne nécessaire pour le conduire vers la vérité ; et ensuite le courage de suivre cette faible lueur. Le premier a été désigné au figuré par l’expression française de coup d’œil ; l’autre est la résolution* »¹³.

L’action du commandement prend aussi une dimension sociale en considérant le soldat dans sa plénitude non seulement comme un individu membre d’un collectif de combat, mais aussi comme un individu membre d’une famille. « L’arrière » doit tenir ; c’est pourquoi, au-delà de toute considération d’humanité, la prise en compte des familles des soldats revêt pour le chef militaire une si grande importance.

¹² Jean-René BACHELET : « *Inflexions* », La Documentation Française, Paris, juin 2007, p. 35.

¹³ Carl von CLAUSEWITZ, *ibid.*, p. 86.



Au-delà, la force morale pour le commandement réside dans la pleine conscience de la nature profonde de l'être humain, tout à la fois corps, esprit et âme, et dans la pleine conscience des besoins de l'âme humaine : ordre et hiérarchie, liberté et égalité, obéissance et responsabilité, sentiment d'être utile, honneur, justice. La satisfaction de ces besoins pour soi-même et surtout pour les soldats, car l'esprit de corps n'est pas la négation de l'individu, répond au besoin le plus pressant de l'âme humaine qu'est l'enracinement. « *Un être humain a une racine par sa participation réelle, active et naturelle à l'existence d'une collectivité qui conserve vivants certains trésors du passé et certains pressentiments d'avenir* »¹⁴. Pour le soldat, il s'agit de l'esprit de corps et du sentiment national. Cette dimension morale prend toute sa dimension tragique lorsque le chef militaire s'expose aux regards des camarades ou de la famille du soldat mort pour la France ; regards qui souvent l'obligent.

Sans surprise, commandement et force morale sont intimement liés, qu'ils soient une qualité fondamentale du chef militaire ou que celui-ci soit le premier responsable de celle de sa troupe, notamment par la qualité de sa préparation. Pour le commandement, et principalement aux niveaux supérieurs, la notion de force morale se fonde sur la maîtrise d'une dialectique ambivalente du doute en plus des qualités plus évidentes de tout meneur d'hommes.

¹⁴ Simone WEIL, *ibid.*, p. 61.

Les motivations spirituelles du combattant

par le capitaine (R) Xavier BONIFACE



Professeur d'histoire contemporaine à l'université de Picardie Jules Verne, Monsieur Xavier Boniface est également capitaine de réserve au PEP/CDEC. Il a notamment publié L'aumônerie militaire française (1914-1962) (éd. du Cerf, 2001) et une Histoire religieuse de la Grande Guerre (Fayard, 2014), outre de nombreux articles, dont plusieurs dans la Revue historique des Armées et dans Inflexions. Il est membre du Conseil scientifique de la recherche en histoire de la Défense et auditeur de l'IHEDN (14^e session régionale).

Parmi les facteurs de motivation des combattants à se battre, celui des convictions religieuses, et plus largement spirituelles, est désormais interrogé par les sciences humaines, après avoir fait naguère l'objet de débats idéologiques. Cette dimension revêt une large acception allant de la fidélité à une religion révélée jusqu'à une religiosité plus informelle. Elle implique deux aspects principaux complémentaires : d'une part, la foi enracinée qui stimule et aide à justifier le combat mené, d'autre part une « religion de l'urgence » qui traduit la quête d'assurance par le soldat face au péril. La spiritualité concourrait-elle donc à entretenir sa force intérieure, et donc sa combativité ? À la guerre, le soldat s'attache à des croyances et à des représentations qui l'aident à dépasser l'éprouvante réalité. La spiritualité s'inscrit dans cette dynamique mais sans s'y conformer entièrement : elle fait entrevoir une transcendance et une humanité dans un horizon guerrier caractérisé par l'immanence et l'inhumanité. Si elle concourt à accroître les forces morales du soldat, c'est d'abord à l'échelle de l'individu et non à celle de la collectivité

militaire, car les croyances relèvent de la sphère personnelle même si leur expression a un caractère social. Elle peut aussi rencontrer des limites (elle n'empêche pas le stress). À l'inverse, la guerre est également source de réveil spirituel. Une typologie sommaire pourrait distinguer le croisé, le croyant et l'incrédule. Le premier place sa religion au cœur de son engagement guerrier ; le second s'appuie sur sa foi pour s'adapter à la guerre ; le dernier s'en éloigne au contraire, sans que cette évolution affecte sa combativité. Si la spiritualité peut aider le soldat à tenir dans les circonstances de la guerre, elle n'est que rarement un adjuvant pour le motiver à combattre, car elle suppose alors non seulement une foi, mais aussi une réflexion d'ordre religieux.

La question des motivations des combattants à se battre renvoie à de nombreux facteurs tant individuels que collectifs, parmi lesquels celui des convictions religieuses et plus largement spirituelles. Elle est désormais interrogée par les sciences humaines, après avoir pu faire l'objet naguère de débats politiques ou idéologiques. L'extrémisme religieux des djihadistes qu'affronte l'armée française rend aussi cette question actuelle, même s'il n'en est qu'un aspect du fait de sa radicalité. La dimension spirituelle doit en effet être comprise dans une acception large, allant de l'attachement à une religion révélée avec ses dogmes, ses valeurs et ses principes, jusqu'à des sentiments plus informels de religiosité. Elle revêt schématiquement deux aspects qui ne sont d'ailleurs pas antinomiques. D'une part, il y a la foi enracinée et vécue qui motive, porte et stimule, qui peut aussi donner un sens au combat mené, voire le sacraliser ; d'autre part, il existe une sorte de « religion de l'urgence » dans laquelle l'homme de guerre peut rechercher consolation et assurance face au danger et à la mort. L'historien François Cochet y voit ainsi l'une des « béquilles » du soldat¹. La foi en une transcendance, une démarche spirituelle, l'attachement à des convictions religieuses fortes concourent-ils à la force intérieure, et donc à la combativité des soldats ? Comment y contribuent-ils le cas échéant ? Il s'agira de montrer la force morale de la spiritualité, puis ses limites et enfin la guerre comme source de réveil spirituel.

¹ François COCHET : *Survivre au front 1914-1918. Les Poilus entre contrainte et consentement*, Saint-Cloud, Soteca – 14-18 éditions, p. 210.

La force morale de la spiritualité

Les deux aspects de la spiritualité du combattant – comme motivation et quête de protection – peuvent être déclinés selon plusieurs modalités qui suggèrent sa puissance morale.

Le combattant peut d'abord se référer à la justification religieuse par son Église, de la guerre qu'il mène : c'est le traditionnel *jus ad bellum*. Cette légitimité est manifeste pendant la Grande Guerre ou en 1939-1940, des conflits que les Églises soutiennent alors massivement. En revanche, elles sont plus divisées à propos de l'Indochine et de l'Algérie et ignorent en général, comme l'essentiel de la société française, les opérations extérieures depuis 1962. Le sommet de cette justification religieuse est l'esprit de croisade mais il n'est porté que par une infime minorité de combattants et de chefs, tel l'amiral d'Argenlieu² dans la France Libre. La mobilisation du spirituel au service d'une cause guerrière, et donc comme source de motivation à combattre, balance néanmoins entre deux tendances : l'une requiert une culture, des références, une réflexion pour analyser le conflit au prisme d'une tradition religieuse, ce qui dépasse la simple spiritualité du plus grand nombre ; l'autre évolue vers une idéologie sans connaissance doctrinale, scripturaire ou dogmatique et réduite à la « sainte ignorance »³ des plus radicaux. Dans ce dernier cas, le religieux tend à ne devenir qu'un simple prétexte.

Mais la spiritualité peut alimenter, voire fonder le sens du devoir du soldat qui lui apparaît plus clairement dans le cas d'une guerre considérée comme juste. Le catéchisme catholique a longtemps rappelé l'importance du « devoir d'État » dont l'une des traductions est l'obéissance à la puissance temporelle, à ses lois, à ses dirigeants et à ses représentants. Cette dimension était particulièrement importante au temps de la conscription et de la mobilisation générale, puisque celles-ci touchaient tous les citoyens. À Pâques 1915, le P. Louis Lenoir, un jésuite, aumônier militaire, prêchait ainsi : « *la foi catholique est la grande force du soldat* ». Elle lui impose en effet comme « *devoirs sacrés* » ceux « *d'obéissance aux chefs, de bravoure [...], de sacrifice total de soi au pays* ». Elle lui donne enfin « *le réconfort nécessaire aux heures où faiblirait [son] patriotisme* »⁴.

² Thomas VAISSET : *L'amiral d'Argenlieu*, Paris, Belin, 2017, 595 p.

³ Olivier ROY : *La sainte ignorance. Le temps de la religion sans culture*, Paris éd. du Seuil, 2008, 288 p.

⁴ Cité par G. GUITTON, Un « preneur » d'âmes, Louis Lenoir, aumônier des marsouins 1914-1917, Paris, de Gigord, 1922, p. 165-167.

Pour le soldat professionnel qui a choisi le métier des armes, les enjeux sont en partie autres, même si l'obéissance aux ordres reçus fonde toujours la discipline militaire.

Dans l'attente ou dans les circonstances du combat, la spiritualité apparaît également comme une source de soutien moral. Des aumôniers militaires des deux guerres mondiales en sont des témoins privilégiés, mais des sentiments comparables se retrouvent jusque dans les conflits les plus récents, avec des expressions variées. Un officier musulman s'interrogeait ainsi au début des années 2000 sur les liens entre « *pratique religieuse et exercice du métier des armes* » : s'agit-il d'avoir « *la paix de l'âme pour mieux faire la guerre ?* »⁵. Certains parlent d'une « religion paratonnerre ». Face à des épreuves qui ont peu à voir avec celles que le monde civil du temps de paix a l'habitude d'endurer, le sentiment religieux contribue à consentir au conflit, à procurer du courage et de la détermination. En adhérant à l'idée d'une transcendance, l'homme en guerre peut trouver des ressources morales ou des éléments de réponses à ses inquiétudes métaphysiques, spirituelles ou religieuses – qu'elles qu'en soient ses expressions – qui l'aident à dépasser psychiquement les situations terribles ou absurdes auxquelles il est confronté. Cette foi en une transcendance permet de ne pas en rester à l'immédiateté et à l'immanence de la réalité conflictuelle.

Enfin, une morale d'origine confessionnelle peut guider le soldat et l'éclairer quant aux comportements responsables à tenir. Elle renvoie au *jus in bello*, c'est-à-dire au respect du « droit dans la guerre » à l'égard des civils, des blessés ou des prisonniers⁶. Certes, il s'agit plus d'éthique que de spiritualité – quoique les deux soient moins antinomiques que complémentaires – et cette approche vaut davantage pour la manière que pour la motivation à combattre, même si elle peut être analysée comme son prolongement. Cet enjeu intrinsèque à la guerre est plus particulièrement sensible depuis les conflits de décolonisation où les distinctions entre l'ennemi et l'ami, ou entre le civil et le combattant, sont parfois difficiles à établir. Cette morale distingue aussi le soldat du guerrier. Mais elle ne le dispense pas, au contraire, de cas de conscience.

⁵ Sahbi SALAH : *Pratique religieuse et exercice du métier des armes : la paix de l'âme pour mieux faire la guerre ?*, *Inflexions*, n° 9, juin-sept. 2008, p. 81.

⁶ Voir par exemple Renaud de MALAUSSÈNE : *Une guerre juste ?*, Paris, Alisio, 2019 (not. chap. 7, « *Comment fonder l'éthique ?* », p. 103 sq.).

Les motivations spirituelles et leurs limites

En 1880, un débat à la Chambre des députés opposa les partisans et les détracteurs du maintien d'une aumônerie militaire permanente : les premiers en justifiaient l'existence par le soutien spirituel qu'elle pouvait apporter aux soldats, en arguant, exemple de la guerre de 1870 à l'appui, qu'un combattant ayant la foi – en l'occurrence catholique – se battait mieux que celui qui ne croyait en rien. Les seconds rétorquèrent que les républicains n'ayant pas d'attaches religieuses avaient aussi bien combattu que les autres. Il ne s'agit pas de trancher cette controverse politique qui montre que la question de la dimension spirituelle se pose depuis longtemps, mais de voir la diversité des réponses possibles qu'elle implique, au prisme de l'expérience combattante.

À l'épreuve de la guerre, les motivations à combattre rencontrent des limites, y compris dans leur dimension spirituelle. Celle-ci n'empêche pas les baisses de moral, la peur, la pusillanimité. Elle ne doit, ni ne peut être vue, comme une panacée face à la violence de la guerre. On le sait, l'expérience du feu peut entraîner toutes sortes de réactions mentales ou corporelles pas toujours maîtrisables. En outre, plus la guerre dure, plus les barrières psychologiques et culturelles de ceux qui la mènent deviennent fragiles. Ainsi, le stress post-traumatique peut affecter des soldats par ailleurs très équilibrés et surentraînés, comme il touche croyants et incroyants. Le colonel Ardant du Picq écrivait que l'homme « *est corps et âme ; et, si forte souvent que soit l'âme, elle ne peut dompter le corps à ce point qu'il n'y ait révolte de la chair et trouble de l'esprit en face de la destruction* »⁷. L'élément spirituel n'est donc pas une garantie de ténacité ou de motivation du combattant à la guerre. Il faudrait d'ailleurs le combiner avec d'autres facteurs, tels que la cohésion du groupe, le patriotisme, le sens du devoir, le sentiment de l'honneur, l'attachement à la cause défendue, le poids des traditions etc. Or, à l'épreuve de la réalité, tous ces facteurs rencontrent aussi des limites. Un aumônier militaire de 1917 admettait que « *malgré notre souplesse et nos "rebondissements", nous avons 36 mois de campagne sur les épaules* ». Aussi évitait-il, « *dans [ses] allocutions, d'entonner des variations sur le Chant du départ ou sur La Marseillaise* »⁸.

⁷ Charles ARDANT du PICQ : *Études sur le combat. Combat antique et combat moderne*, Paris, Economica [1880], 2004, p. 35.

⁸ *Le Prêtre aux Armées*, 1^{er} août 1917.

Par son déchaînement de violence irrationnelle, la guerre provoque également des doutes, même chez des croyants convaincus, et peut aller jusqu'à entraîner des abandons de foi. Dans *La main coupée*, Blaise Cendrars affirme : « *Dieu est absent des champs de bataille* ». La perte de foi – d'ailleurs très peu évoquée par les combattants – n'est peut-être pas aussi répandue que les réveils en temps de conflit, mais elle atteste la diversité des attitudes religieuses, même antinomiques, suscitées par l'expérience de la guerre.

Guerre et réveil spirituel

La guerre suscite de fait des réveils spirituels. Le phénomène s'est constaté à une grande échelle à l'été 1914, quand beaucoup de mobilisés se sont tournés vers leurs Églises d'origine. Il s'agissait moins de conversions que de « retours » à la foi de leur enfance. De même, des aumôniers ont témoigné de la hausse des pratiques religieuses ou de l'écho plus important de leur parole à proximité du danger, à la veille d'un assaut par exemple.

C'est que le risque de mort ou de blessure, la séparation avec l'entourage, mais aussi la possibilité de tuer – même si ce dernier thème reste souvent tabou –, incitent à la réflexion, à l'introspection, à la méditation, à une démarche personnelle et intérieure qui peut être qualifiée de spirituelle. Celle-ci ne débouche pas nécessairement sur l'adhésion ou le retour à une religion révélée, mais elle pose la question de la transcendance et, indirectement, du sens du combat qui est mené et des raisons d'y exposer sa vie. C'est ce que constate, parmi d'autres, Brice Erbland, officier de l'ALAT : « *une société sans religion est comme un vaisseau sans boussole* » a dit Napoléon... *Bon nombre de combattants en prennent douloureusement conscience dans l'adversité, lorsque leur désespoir cherche la guérison dans des repères moraux que leur société a depuis longtemps effacés* »⁹. Cette quête rend-t-elle le soldat plus fort ou contribue-t-elle au moins à l'apaiser sur le plan psychologique ? Les réponses dépendent bien entendu de chaque situation individuelle.

La sociologue Danièle Hervieu-Léger explique ce retour au religieux par une « compensation psychologique ou sociale » des soldats se trouvant dans des situations extrêmes voire simplement « illisibles » pour eux du

⁹ Brice ERBLAND : *Dans les griffes du Tigre. Récits d'un officier pilote d'hélicoptère de combat en Afghanistan et en Libye. Février-octobre 2011*, Paris, Les Belles Lettres, 2013, p. 23.

fait de leur complexité, telles certaines missions d'interposition¹⁰. Mais il est certain que la confrontation à la mort est déterminante. D'ailleurs, les soldats assistent volontiers aux cérémonies religieuses à la mémoire de leurs camarades qui sont tombés au combat. Même si, « face à la mort », l'historien Marc Bloch rappelle qu'il est « né juif », il n'a pas la foi. Cela ne l'empêche pas en 1915, de se rendre dans l'église de La Neuville-au-Pont (Marne) : « *j'ai plus d'une fois, au retour des tranchées, assisté aux services que l'on y célébrait pour les hommes du 272^e RI qui venaient de tomber à l'ennemi [...] J'ai toujours cru accomplir un devoir pieux, en commémorant nos morts. Que m'importaient les rites ?* »¹¹.




Un aumônier au front en février 1916. Les situations extrêmes auxquelles sont confrontés les combattants peuvent susciter un « réveil » de leur foi.

© Jacques AGIE/ECPAD/Défense

Ce réveil spirituel peut prendre des formes très variées, allant jusqu'à la religiosité, voire les superstitions, en-dehors des religions établies. Si cette diversité se constatait déjà au cours de la Grande Guerre, elle s'est renforcée à notre époque où toute culture religieuse s'est affaiblie.

¹⁰ Danièle HERVIEU-LÉGER : *Expérience militaire et expérience religieuse : un point de vue de sociologue du religieux*, *Inflexions*, n° 10, janvier-mars 2009, p. 75.

¹¹ Marc BLOCH : *Souvenirs de guerre 1914-1915*, dans : *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Paris, Gallimard, Quarto, 2006, p. 135.



La spiritualité est donc vécue de manière plus individuelle. Or la dimension sociale de la religion peut aussi être un élément de solidarité voire de cohésion, pour des soldats – sans qu'elle soit d'ailleurs, ni qu'elle doive être – imposée par la hiérarchie ou par l'environnement.

Conclusion

À la guerre, le soldat s'attache à des valeurs, à des croyances, à des représentations qui l'aident à dépasser l'éprouvante réalité vécue. La spiritualité s'inscrit dans cette dynamique, mais sans s'y conformer complètement : elle fait entrevoir une transcendance et une humanité dans un horizon guerrier caractérisé par l'immanence et l'inhumanité. Concourt-elle pour autant à accroître les forces morales du soldat et donc sa capacité mentale ou sa volonté à combattre ? La réponse se trouve en partie à l'échelle de l'individu, et non à celle de la collectivité militaire, car les croyances relèvent de la sphère personnelle et intime même si leur expression a une dimension sociale. Aussi, cette réponse invite à envisager une typologie sommaire, distinguant schématiquement le croisé, le croyant et l'incrédule. Le premier placerait sa religion au cœur de son engagement guerrier ; le second s'appuierait sur sa foi – au périmètre, au contenu et aux expressions variables – pour faire face ou s'adapter à la guerre ; le dernier s'en éloignerait au contraire, sans que cette posture affecte sa combativité. Le trait le plus général, semble-t-il, est que la spiritualité peut aider le soldat à tenir dans les circonstances de la guerre. Mais elle n'est qu'exceptionnellement un adjuvant pour le motiver à combattre, car elle suppose alors non seulement des sentiments, mais aussi une culture et une réflexion d'essence religieuse assez peu répandues.

Jeune citoyen et métier des armes : quelles perspectives pour 2035 ?

par le commandant (R) Pascal LE PAUTREMAT



Docteur en Histoire (PhD), diplômé en Défense et Relations internationales, officier dans la réserve opérationnelle depuis 1993, Pascal Le Pautremat, spécialiste des crises et conflits contemporains, est consultant et formateur auprès des entreprises publiques et privées en matière d'analyses géopolitiques et de risques et opportunités pays. Ancien auditeur et membre du Comité de rédaction de la revue Défense de l'IHEDN, il est également conférencier et chargé de cours dans l'enseignement supérieur en économie internationale, géopolitique, sociologie et doctrines politiques. À ce titre, il enseigne dans divers pôles universitaires et instituts privés. Il collabore avec l'École de Guerre comme directeur de mémoires d'officiers stagiaires.

Le lien entre l'individu et la société militaire reste un sujet d'étude et de préoccupation car, pour notre pays comme pour tout État, il est impératif de pouvoir disposer d'un vivier de citoyens motivés, prêts à servir la nation dans le cadre de la politique de Défense. Cet état de fait nous invite à réfléchir sur l'évolution de la relation avec le métier des armes qu'entretiennent et entretiendront, dans un avenir proche, les jeunes Français, alors que l'individualisme et le confort du quotidien n'incitent pas à la rusticité et au dépassement de soi.

Dans les années 1990, avec la dislocation de l'Union des Républiques socialistes soviétiques (URSS), l'approche occidentale de la défense est bouleversée. Divers penseurs politiques et sociologues sont alors convaincus, avec une détermination dogmatique, que s'ouvre une longue période de paix n'exigeant plus le maintien d'une armée nationale aux effectifs importants.

A contrario, les crises et conflits de faible et basse intensités ne cessent d'envenimer la situation internationale. La France est alors obligée de participer à diverses opérations, exigeantes en matière de durées comme en moyens mobilisés. Depuis 1991, l'armée française a perdu, au gré de ses opérations extérieures, quelque 353 soldats dont 126 depuis 2009.

Le regain d'instabilités localisées, la résurgence de menaces favorisent une mutation récurrente de l'armée qui, en temps de paix, était plus portée sur des logiques de manœuvres que d'interventions. Paradoxalement, les pouvoirs technocratiques, focalisés sur les économies budgétaires, adoptent une grille de lecture de la géopolitique qui les conduit à réduire le volume des armées et à miser, progressivement, sur la robotisation et l'automatisation de divers systèmes d'armes. Pour autant, une armée doit toujours recourir, dans la « conquête des derniers mètres », à des combattants. Ces derniers, comme le souligne Michel Goya, doivent être considérés comme un trésor pour les nations qui « [...] *ne survivent pas très longtemps sans eux.* [...] »¹.

En même temps, depuis la suspension du service national en 1997, les autorités politiques et militaires s'interrogent sur les moyens de perpétuer un certain lien armée-nation. Elles cherchent également à rester au contact des nouvelles classes d'âges sur lesquelles s'appuieront, dans quelques décennies, les politiques de Défense et de Sécurité nationales.

Même si le sentiment qui domine aujourd'hui s'oppose à un engagement massif, il faut pouvoir compter sur des citoyens désireux de constituer, autant que perpétuer, une armée nationale. Aussi, demain, vers 2035, est-ce que l'armée de Terre pourra disposer d'un réservoir suffisant de militaires issus de la génération dite Z ?

L'armée de demain ; avec quelles recrues ? La sempiternelle préoccupation du vivier opérationnel

Dans le sillage des baby-boomers nés entre 1944 et le milieu des années 1960, on trouve la génération dite X. Les « *Xennials* » nés entre le milieu des années 1960 et 1983, ont grandi sur fond de crise économique croissante, d'inflation des matières premières énergétiques et de processus de délocalisations. Le marché du travail se contracte alors en même temps que le modèle familial traditionnel a tendance à voler en éclats avec la

¹ Michel GOYA : *Honneur à nos soldats tombés, et à ceux qui sont vivants !*, in *Le Figaro*, 15 mai 2019.

multiplication des divorces. Une fois adultes, les « *Xennials* » interagissent de plus en plus avec internet dont la percée est palpable à partir de la seconde moitié des années 1990 et criante au début des années 2000.

L'émergence de la « génération Y », dite aussi des « *Millennials* », née entre le début des années 1980 et la fin des années 1990, se caractérise par des individus imprégnés de l'omniprésence de l'ordinateur, des mondes virtuels colportés par les jeux vidéo et l'Internet, désormais bien ancrés dans le quotidien. Pour les sociologues, ces jeunes sont très sensibles à la notion d'immédiateté (*présentisme*) et témoignent d'un perpétuel mouvement mental entre monde réel et espaces virtuels. L'ultra connectivité contribue aussi à être de plus en plus détaché de la vie réelle.

Enfin, on distingue les jeunes citoyens de la génération Z (référence au réflexe du *zapping*), nés à partir de 2000, très portés sur les réseaux sociaux et la numérisation. Ils ont, en effet, un rapport quasi fusionnel avec les nouvelles technologies. Leurs prises de décision se font le plus souvent rapidement. Guidés par leurs émotions, les jeunes de la génération Z ont aussi tendance à être versatiles, portés par un pragmatisme du court-terme, tout en étant individualistes, consuméristes et de moins en moins enclins à supporter rusticité, détermination et goût de l'effort. Et que dire du désintérêt pour la lecture et la déliquescence de la culture générale au sein de cette génération, plus sensible aux influenceurs du Net qu'aux analyses et études de fond.

Pour autant, il serait largement discutable de cantonner l'individualisme à une seule de ces générations. Car l'individualisme est né de la société de consommation, amorcée durant lesdites « Trente Glorieuses » (1945-1973), pour ne cesser de s'amplifier depuis, de manière globale.

Toujours est-il que le manque d'attractivité pour la vie militaire s'observe depuis plusieurs décennies, même s'il est particulièrement préoccupant depuis le début des années 2010. En Europe, seuls neuf pays conservent le service national : l'Autriche, le Danemark, la Finlande, la Grèce, la Norvège, la Suède, l'Estonie, la Lituanie et la Suisse.

La notion de l'individualisme : un concept intergénérationnel

Prévoir le positionnement des jeunes et conceptualiser leur rapport aux métiers des armes relèvent d'études sociologiques spécifiques².

² Nous pouvons ainsi citer les travaux réalisés par le Centre de sociologie de la Défense nationale (1969-1994), puis ceux entrepris par le Centre d'Études en sciences sociales de la Défense, sous la conduite du Secrétariat général pour l'Administration.

L'individualisme prédomine et se poursuit durant les « Trente piteuses » (1974-2004), expression de Nicolas Baverez³. Forte de son expérience et de ses analyses, l'enseignante Barbara Lefebvre estimait en 2018 que « [...] nous sommes dans la glorification des identités particulières, dans un individualisme forcené »⁴. Autant de caractéristiques qui ne semblent guère compatibles avec la vie militaire.

Pour le sociologue Olivier Galland, la conjoncture est clairement imprégnée de la montée en puissance des revendications identitaires et des démarches de protestations et de revendications. Toutefois, il tempère et estime que « le rejet de l'autorité n'est pas généralisé chez les jeunes, il est en fait très différent selon le milieu social ou le niveau de diplôme. Mais il est vrai aussi que la reconnaissance de l'individu dans ce qu'il a de particulier est un thème très fort dans la jeunesse »⁵.

Les jeunes gens dans l'effort : perte de rusticité et de capacités de résilience

Depuis la fin des années 1990, la rusticité comme la pratique soutenue de sports, ont subi une forte érosion. Le manque d'activités physiques, combiné à une mauvaise alimentation (excès de consommation de produits gras et sucrés) conduisent à une hausse du nombre d'individus en surpoids et des personnes obèses⁶.

Cela fait près de vingt ans que les services de recrutement des armées occidentales ont pu constater chez les candidats, une hausse des cas de surcharge pondérale, le manque d'endurance et de résistance dans les épreuves imposées, couplés à une baisse de la tonicité musculaire et à une plus grande sensibilité à la douleur. Autant de facteurs qui entraînent un nombre important d'échecs parmi les postulants aux unités spéciales et troupes d'élite.

En 2018, l'armée américaine reconnaît publiquement qu'un tiers des candidats à un engagement est recalé pour cause de surpoids, ce qui représente sur les dix premiers mois de l'année 2018, un déficit de

³ Nicolas BAVEREZ : *Les Trente piteuses*. Editions Flammarion, Collection « essais », Paris, 1998.

⁴ Christian BRIGAUDEAU : *Individualisme, rejet de l'autorité... Enquête sur la génération « J'ai le droit »*, in *Le Parisien*, 16 janvier 2018.

⁵ *Op. cit.*

⁶ Selon l'Organisation mondiale de la Santé, le surpoids et l'obésité sont mesurés en fonction de l'indice de masse corporelle ou IMC. Une personne en surpoids témoigne d'IMC compris entre 25 et 29,9 kg/m², tandis que la personne atteinte d'obésité, possède un IMC supérieur à 30 kg/m².



La rusticité de la vie en campagne implique des contraintes étrangères à notre société.
© Jérôme BARDENET/SIRPAT/Défense

6 500 candidats potentiels⁷. La hausse de la proportion de candidats « *Too fat to fight* » « trop gros pour combattre » dans l'*US Army* est devenue si préoccupante que le Pentagone consacrerait près d'1,5 milliard de dollars aux questions de santé des militaires et des anciens soldats. En Suisse, le taux d'inaptitude reste assez stable avec quelque 25 % entre 2006 et 2016.

Preuve de la dimension transcontinentale de ce phénomène de société, l'armée belge est confrontée aux mêmes difficultés, au point d'avoir lancé en 2012, un programme destiné à aider ses militaires à œuvrer contre le surpoids⁸ sachant que 60 % des soldats belges présentaient une surcharge pondérale dont 15 % d'entre eux étant reconnus obèses. En Espagne, au sein de la Légion espagnole, 6 % des effectifs témoignent en 2018, de surcharges pondérales.

L'hédonisme et la fragilité psychique sont aussi plus prégnants actuellement par rapport au constat dressé il y a une vingtaine d'années. On note également la difficulté à intégrer une structure hiérarchisée,

⁷ Rapport du groupe de réflexion *Council for a strong America* portant sur le recrutement dans l'armée de Terre. Cité dans « *Aux États-Unis, un tiers des jeunes candidats à l'armée sont "trop gros" pour être enrôlés* » in *Sud Ouest*, 12 octobre 2018.

⁸ Laurent LAGNEAU : *Un programme pour aider les militaires belges à perdre du poids*, 13 janvier 2012, cf. <http://www.opex360.com/2012/01/13/une-programme-pour-aider-les-militaires-belges-a-perdre-du-poids>.

modélisée par des règles strictes, ce à quoi s'ajoute la réticence aux aménagements qu'exige la vie en collectivité. Pour les jeunes, se défaire des téléphones mobiles, synonymes pour eux de liens avec amis, familles et réseaux sociaux, est quasi inconcevable. L'immersion en milieu militaire où la restriction d'emploi est alors d'usage se révèle pour nombre d'entre eux, très difficile⁹.

Il est aussi fréquent de constater que les jeunes préfèrent le service civil, comme en Suisse, sans que pour autant le degré d'inaptitude physique à servir dans une structure militaire ait cru de manière sensible. Les abandons, durant les phases d'instruction, seraient en hausse légère et constante au gré des années¹⁰.

Niveau d'études et engagement dans la vie militaire : vers une prise directe avec les technologies et spécialités inhérentes

À la fin des années 1990, les sociologues constataient que plus le niveau scolaire des jeunes est élevé, moins ceux-ci aspirent à intégrer le milieu combattant¹¹. À cette époque, l'institution militaire n'est pas non plus sans responsabilité face aux réticences des plus diplômés pour le milieu militaire. Ainsi, les services dédiés à la gestion du recrutement notamment des EVAT, ne leur reconnaissent « *pas de qualité, de compétence propre. Le système lui-même [faisait] apparaître plusieurs failles. La localisation des bassins de recrutement [était] mal connue et les méthodes et relais d'information [étaient] incertains. [...]* »¹².

Depuis, la situation a bien évolué. De nombreuses possibilités de servir au sein de l'armée de Terre ont été mises en avant. Avec une moyenne d'âge de vingt ans, les militaires du rang – dont 10 % sont de jeunes femmes – témoignent d'un meilleur bagage scolaire qu'il y a vingt ans. Ainsi, près de

⁹ L'omniprésence de la téléphonie mobile n'est pas sans avoir des conséquences sécuritaires. En Israël, dans les années 2000, des rappels à l'ordre avaient dû être diffusés pour signifier notamment aux appelés en manœuvre ou en opération, de ne pas utiliser leurs propres téléphones mobiles afin de ne pas être exposés aux contre-opérations de paramilitaires palestiniens susceptibles de les repérer, d'intercepter leurs communications et de les localiser.

¹⁰ En Suisse, les abandons en cours d'instruction étaient d'environ 15 % en 2015 et augmentent légèrement d'année en année.

¹¹ François SARFATI, Dominique EPIPHANE, Irène JONAS, Emmanuel SULZER : *Les attentes des jeunes vis-à-vis de leur emploi*. Centre d'Études en sciences sociales de la Défense, 2008, p. 27.

¹² M. LHOSTE : *Analyse du sous-système information, recrutement et sélection des engagés volontaires de l'Armée de terre*, Paris, CSDN, 1994.

50 % d'entre eux sont titulaires d'un baccalauréat et graduellement, les candidats sous-officiers sont titulaires d'un BAC + 2 et les officiers d'un Master.

Dans l'absolu, il est donc crucial que l'institution militaire fasse régulièrement sa propre révolution en introspection, veillant à se conforter à un rythme qui prenne en compte celui du milieu entrepreneurial. De fait, l'armée est en mesure de mieux se vendre en rebondissant sur les nouvelles technologies, notamment du *cyberspace* et des technologies *high-techs*. L'informatique en soi, devient ainsi un facteur d'attraction et de recrutement, dans une conjoncture qui intègre progressivement l'automatisation et la robotisation. À ce titre, les services dédiés au renseignement et à la sécurité nationale recrutent sensiblement dans le vivier des jeunes diplômés, férus d'informatique et de nouvelles technologies.

Il reste ensuite à trouver les moyens de fidéliser les recrues, car la situation demeure assez problématique.

Entre attractivité et fidélisation : la constance des valeurs pour le métier des armes

De la fidélisation des jeunes recrues...

Le Haut Comité d'évaluation de la condition militaire s'est ainsi penché sur la question stratégique de fidélisation des jeunes militaires.

En 2017, un sondage parmi les militaires français faisait apparaître que 69 % d'entre eux jugeaient la société civile comme plus épanouissante, à 48 % moins contraignante et à 53 %, plus rémunératrice que le milieu militaire¹³. Pour 55 % des sondés, la difficile conciliation entre vie militaire et vie privée tendrait à les inciter à quitter le milieu militaire. En outre, 45 % des militaires interrogés déplorent la mobilité dans leur métier, perçue comme une entrave à la vie personnelle¹⁴. Enfin, quelque 53 % des sondés estiment qu'ils n'ont pas les moyens adéquats pour remplir leurs missions ; missions dont la redondance tend aussi à fragiliser la fidélité du personnel.

¹³ Haut Comité d'évaluation de la condition militaire : *La fonction militaire dans la société française*. 11^e rapport. Septembre 2017, 196 pages.

¹⁴ Il est clair qu'en la matière, l'acceptation du conjoint est un élément important car il s'agit alors d'une synergie constructive, puisque la cellule familiale ou le cercle immédiat de la vie personnelle fonctionne tel un pilier de référence. Il n'est d'ailleurs pas rare de voir le conjoint renoncer à sa propre vie professionnelle, sauf dans le cas de célibat géographique choisi par les militaires.

En moyenne, 20 % des jeunes engagés dénoncent leur contrat au cours de la première année de service. Dans l'armée de Terre, dont le personnel est contractualisé à 72 %, l'objectif est d'atteindre les huit années de fidélisation contre les six années actuellement acquises. Malgré tout, les militaires se révèlent majoritairement peu désireux de s'inscrire sur des carrières longues. Les deux tiers des militaires du rang servent avec des contrats courts. On retiendra aussi que les militaires sont issus de toutes les catégories socioprofessionnelles, mais que l'attractivité pour la vie militaire est d'autant plus forte dans les quartiers défavorisés.

L'effort, selon le Haut Comité, doit notamment porter sur le soutien apporté au personnel et à l'environnement. Les infrastructures pour l'hébergement comme pour la restauration sont souvent jugées peu satisfaisantes, au point que le Haut Comité d'évaluation de la condition militaire considérait en 2017, que les besoins budgétaires étaient de 300 millions pour 2019 et 500 millions en 2020.

Toutefois, on se rassurera en constatant que certaines valeurs demeurent, coûte que coûte, des sources d'inspiration et de motivation.

...à la pérennité des valeurs patriotiques

Ainsi, en dépit du jeu générationnel les principes patriotiques – l'attachement à la Nation et à la Patrie, l'honneur, le sens du devoir, les traditions – restent des facteurs déterminants, des vecteurs de synergie immuables. L'attrance pour l'action, la sensibilité à l'esprit de corps et le prestige de l'uniforme font également partie des déterminants.

Le refus de subir menaces et adversités

En France, plus de 80 % des Français ont une très bonne image de l'armée, soit un niveau quasi comparable à celui de la Grande-Bretagne¹⁵. L'émotion populaire semble d'ailleurs plus vive au fur et à mesure que des soldats français tombent en opérations, de surcroît lorsqu'il s'agit de porter secours à des compatriotes¹⁶.

¹⁵ *Op. cit.*

¹⁶ La mort au Burkina Faso des deux nageurs de combat du Commando *Hubert*, Cédric de Pierrepont et Alain Bertoncello dans la nuit du 9 au 10 juin 2019, conduisit à ce qu'un hommage national leur soit rendu aux Invalides le 14 mai 2019.

L'Histoire contemporaine témoigne de cette constante du sursaut de l'engagement, en vertu des prises de conscience face à des circonstances exceptionnelles. En 1940, à la suite de la défaite française et à l'occupation du pays, des citoyens ont ainsi fait le choix de rejoindre la France Libre, sans pour autant témoigner, au préalable, d'une expérience militaire. Pour la quasi-unanimité des Français Libres, leur choix fut dicté par une « profonde conviction patriotique » tandis que les motivations politiques ou idéologies étaient minoritaires¹⁷.



Les événements exceptionnels
provoquent toujours des sursauts de patriotisme.
© Christophe BARAST / armée de Terre

Les situations exceptionnelles suscitent toujours des motivations conjoncturelles. Ainsi, les attentats perpétrés en 2015 à Paris avaient entraîné un sursaut jusque dans la réserve.

Les attentats ont pour conséquence directe de décider le Président de la République le 6 avril 2016, à renforcer de 10 000 postes les effectifs du ministère de la défense, pour la période 2017-2019.

¹⁷ Dans les forces de la France Libre, l'âge moyen de l'engagement est de 25,4 ans. Parmi les Français volontaires, 51,2 % ont entre 21 et 30 ans, 34 % ont moins de 20 ans. Seuls 5,7 % d'entre eux ont plus de 40 ans. Si 37,4 % des Français Libres ont souscrit un engagement au moment où ils rallient la France Libre, 31,6 % n'ont aucune expérience militaire préalable. Chiffres communiqués par Benjamin Massieu : *Philippe Kieffer. Chef des commandos de la France libre*. Ed. Pierre de Taillac, Villers-sur-Mer, 2013, p. 51.

Les besoins en recrutement des forces armées sont globalement satisfaits, sachant qu'ils sont passés de 20 430 en 2014 à 34 523 en 2016, année de création de la garde nationale¹⁸.

En 2017, les forces armées ont recruté 32 424 militaires mais sont confrontées au départ de 21 606 militaires, notamment parmi les sous-officiers et les militaires du rang, soit 1 200 de plus qu'en 2016. D'où la nécessité d'insister sur l'attractivité et la fidélisation¹⁹.

Enfin, la féminisation est loin d'être négligeable, au point que l'armée française apparaît comme l'une des plus féminisées, à hauteur de 15,2 % pour les armées. Il est incontestable que leur rôle va aller « crescendo » dans l'armée nouvelle du second tiers du XXI^e siècle.

Vers 2035 et au-delà...

En dépit de l'ampleur prise par la guerre électronique, du développement des systèmes d'armes intelligents et des nouveautés techniques visant à réduire l'usure physique du combattant (exosquelette, système de combattant intégré et interconnecté), il faudra encore et toujours du personnel pour le combat rapproché. Il y aura toujours la nécessaire gestion du choc psychique et physiologique résultant de la confrontation avec la guerre et ses effets : visions glaçantes de corps blessés, meurtris, de membres arrachés, de populations décimées, massacrées, la souffrance des frères d'armes blessés ou tués dans l'action.

Est-ce que les critères physiques seront revus à la baisse comme c'est déjà le cas, notamment outre-Manche, en Grande-Bretagne ? L'avenir le dira. Divers éléments témoignent, en tout cas, de cette tendance à travers le monde, tant les armées sont contraintes de tenir compte des nouvelles réalités socioculturelles.

Reste à évaluer aussi ce que sera capable de réaliser la génération dite Alpha²⁰ apparue après 2010, en sachant que le milieu militaire reste indubitablement lié à l'action collective. Les jeunes de 20 ans en 2038,

¹⁸ Haut Comité d'évaluation de la condition militaire. 11^e Rapport. Revue annuelle de la condition militaire. Septembre 2017, 196 pages.

¹⁹ Haut Comité d'évaluation de la condition militaire. 12^e Rapport. Revue annuelle de la condition militaire. Novembre 2018, 202 pages.

²⁰ C'est au chercheur en sciences sociales australien Mark McCrindle que l'on doit l'expression « génération alpha ».

auront-ils le goût de l'engagement ou délègueront-ils, à la machine, le jeu opérationnel ? Ces jeunes, indissociés des écrans depuis leur toute petite enfance (« Génération Verre »), ont grandi en corrélation avec l'extension et la montée en puissance des supports numériques et des appareils connectés aux réseaux sociaux. Gageons que le virtuel sans réflexion nuancée, ne prendra pas le dessus sur la diplomatie et la graduation des modes d'actions. Il incombera à ces jeunes adultes de garder l'ascendant sur l'intelligence artificielle²¹.

Pour autant, au-delà de la dimension de l'engagement guerrier qui pourra combiner – jusqu'à quel point éthique ? – homme et machine, l'être humain sera unique pour établir le lien avec les populations en vue de favoriser le « retour à la normale » d'une société post-conflictuelle.

²¹ Pour autant, des scientifiques à l'instar de Michel Desmurget, docteur en neurosciences et directeur de recherche à l'Inserm, sont sceptiques et craignent l'apparition d'une génération de « crétiens du digital » : « [...] *Ce que nous faisons subir à nos enfants est inexcusable. Jamais sans doute, dans l'histoire de l'humanité, une telle expérience de décérébration n'avait été conduite à aussi grande échelle* ». Michel DESMURGET : *La fabrique du crétin digital*. Éditions du Seuil, Paris, 2019, 432 pages.

La part de l'idéologie dans les campagnes de la Révolution et de l'Empire ou qu'est-ce qui pousse le soldat à aller au combat ?

par le lieutenant-colonel Georges HOUSSET



Saint-cyrien de la promotion Grande Armée (1981-1983), docteur en histoire, le lieutenant-colonel HOUSSET sert dix ans dans l'arme du Train avant d'occuper les fonctions de chef de bureau, successivement, au cabinet du ministre (SDBC), à la Direction de la mémoire du patrimoine et des archives (DMPA) et au Service historique de la Défense (SHD). En 2006, il est affecté en qualité d'adjoint au général délégué au patrimoine de l'armée de Terre (DELPAT) puis retourne au SHD pour prendre la tête de la division de la symbolique de la Défense. Depuis 2015, il sert au centre de doctrine et d'enseignement du commandement (CDEC) comme chef de la fonction recherche et histoire, au sein du pôle études et prospective (PEP), adjoint au commandant du pôle.

Alors qu'en 1789, la notion d'esprit guerrier semble absente de la toute nouvelle nation française, cette dernière s'engage d'abord dans une lutte pour sa survie. L'insistance d'une partie de l'Europe à s'opposer au développement des idées révolutionnaires, puis à l'impérialisme français, conduit à des guerres quasi ininterrompues vingt-trois ans durant. L'auteur se propose d'expliquer la nature des mécanismes ayant permis au soldat de la Révolution puis de la Grande Armée d'endurer, voire de tirer avantage, de cette ère de conflits.

« La France s'est faite à coups d'épée. »¹
Charles De Gaulle

¹ Gaulle (Charles, de) : *La France et son armée*, Paris, Plon, 1938.

Tout au long du XVIII^e siècle en France, la société civile se défie du militaire : souvent un mercenaire étranger auquel tous les lieux publics ne sont pas ouverts... Mais peu avant la Révolution, le peuple découvre que ses soldats sont surtout des Français, généralement recrutés dans la partie la plus humble de la population et dont le sort reste peu enviable. Louis XVI, qui n'est pas un homme de guerre, veille d'ailleurs à ce que son armée ne lui coûte pas trop cher. Les militaires ont donc quelques sujets de mécontentement, notamment des conditions d'existence contraignantes, une discipline « à la prussienne » et des accès à l'épaulette rendus plus difficiles depuis l'Edit de Ségur².

À partir de 1789 et progressivement, les militaires deviennent des acteurs de la geste révolutionnaire. La troupe fait son devoir lorsqu'elle est chargée de mater les troubles populaires récurrents orchestrés par les mauvaises récoltes. Mais le Peuple fait des militaires « les héros » de la prise de la Bastille, tandis que bientôt, c'est une révolte militaire qui empêche les aristocrates de mener à bien la contre-Révolution. En 1792, la victoire militaire de Valmy (20 septembre) permet, deux jours plus tard, la naissance de la première République. Enfin, après avoir permis, puis garanti l'assise des institutions politiques, l'armée va jusqu'à se substituer au pouvoir exécutif le 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799) ; une situation qui va perdurer seize années.

La France de 1789³ se caractérise par un esprit si peu guerrier qu'elle refuse, deux ans plus tôt, de venir au secours de son alliée la Hollande, envahie par l'armée prussienne. D'autre part, elle est berceau de la philosophie des Lumières qui, au travers des Rousseau, Voltaire et Montesquieu⁴, prônent « le bonheur sur terre ». Comment peut-on expliquer qu'elle se soit lancée dans une aventure militaire de près d'un quart de siècle de luttes quasiment ininterrompues avec tous les pays d'Europe ?

Rien n'aurait été possible si les acteurs n'avaient subi l'influence d'une savante alchimie mêlant boussole idéologique, émergence de valeurs nouvelles dans l'exercice du commandement militaire et ressorts psychologiques.

² Ségur (Philippe-Henri, marquis de) secrétaire d'État à la Guerre de Louis XVI. Son édit, du 22 mai 1781, porte un coup sévère aux roturiers qui servent dans les armées royales. Quatre quartiers de noblesse sont désormais nécessaires pour gagner l'épaulette.

³ La France ne connaît aucun conflit depuis les traités de Paris et de Versailles de 1783.

⁴ Rousseau popularise l'égalité sociale, Voltaire la liberté de penser et Montesquieu la liberté politique.

Une « boussole des valeurs » qui donne une légitimité à l'action

Une exception française

Ce 14 juillet 1789, la France s'embrace. De la révolte anarchique (grandes révoltes paysannes du XVII^e siècle, « la guerre des famines » de 1775), on passe à la Révolution. Une prise de conscience s'opère. Des objectifs précis sont formulés dans les cahiers de doléances : la fin du régime féodal et l'appropriation du sol. Les principes de liberté, d'égalité (idée de progrès social) et de partage de la souveraineté voient le jour. Aujourd'hui, on a du mal à s'imaginer cette *exception française* et son retentissement. Il s'agit alors de la plus grande révolution sociale qu'on ait pu voir dans le monde. Dès ce jour et les mois qui suivent, il n'y a plus en France qu'une seule loi, une seule nation, une seule famille et un seul titre, celui de citoyen français. Désormais, la « barrière » qui séparait les individus (la naissance) depuis le haut Moyen Âge n'est plus. Aucun peuple n'avait jusqu'alors donné l'exemple d'un élan si généreux et si sublime. Plusieurs nations d'Europe en rêvaient, la France l'avait fait. Mais si l'égalité des droits est confirmée la nuit du 4 août 1789, cette grande révolution sociale n'est que le prélude de la Révolution française.

Les armées de l'Europe entière sont bientôt aux portes de la France. L'Assemblée législative lance le 11 juillet 1792 : « [...] *des troupes nombreuses s'avancent vers nos frontières. Tous les ennemis de la liberté s'arment contre notre Constitution [...]* ». La *patrie* est en danger ! On voit alors des hommes mariés, des fils uniques, des vieillards, des séminaristes... s'engager pour défendre la *patrie*.

Une nouveauté née de la Révolution : l'esprit patriotique

Avant la Révolution française, la notion de patrie n'existe pas. Celle qui prévaut est l'État qui s'incarne dans la personne du roi ; rappelons-nous de la célèbre formule : « l'État c'est moi ! ». L'identité et l'union nationale se font autour du souverain. Avec la mort de Louis XVI, disparaît cette modalité de la célébration de l'union nationale et avec elle surgit le risque d'explosion de la cohésion du peuple de France. Une entité singulière se fait alors jour : la *patrie* et son culte. C'est en effet une sorte « d'idée religieuse » qui envahit le cœur des hommes. C'est cette image de la *patrie* qui rassemble tout à la fois un héritage de biens matériels comme immatériels, qui se dresse devant les bataillons pour soutenir le courage des soldats et préserver les défaillances. La Révolution permet donc de créer entre ces derniers un lien nouveau qui, par sa force et son caractère, a le pouvoir d'engendrer des hommes héroïques. Sans doute, la discipline est-elle

un moteur indispensable dans une armée. Mais pour que cette dernière soutienne avec constance des guerres longues et difficiles, endure des privations extraordinaires, brave le nombre de ses ennemis, il faut à l'esprit de sacrifice une base morale plus élevée que la discipline. Pour exposer sa vie, le soldat doit avoir une haute idée du motif qui la lui fait risquer. Qui voudrait mourir inutilement ? C'est le sentiment patriotique qui véhicule les raisons d'un sacrifice qui peut être suprême : antagonisme de nationalités, glorieuse réputation à soutenir, revanche à prendre, haine de l'aristocratie, anticléricalisme, ou encore pérennité des acquis (sociaux, politiques). Être né ne suffit pas, « on doit » aux parents, aux siens, au pays quelque chose de sacré qui met en jeu sa propre vie ; c'est le ciment mémoriel. Tels sont les puissants auxiliaires de l'esprit guerrier qui introduisent les notions de « devoir » et de « dette ». Ce sont ces manifestes qui fortifient le sentiment de la résistance dans les armées républicaines. Aux yeux de ces hommes pétris de « générosité », la défense de la patrie⁵ mérite tous les sacrifices et il devient beau de mourir pour elle.

Avec Bonaparte, l'émergence de notions nouvelles : l'honneur et la gloire

Dès son arrivée au pouvoir, on observe que Bonaparte met en exergue de nouvelles valeurs qu'il associe à la patrie. Ainsi en 1802, il crée la Légion d'honneur dont la devise est « *honneur et patrie* ». De même en 1804, Napoléon donne un statut militaire à la toute nouvelle école polytechnique, destinée à fournir au pays de nouvelles élites. Il lui assigne une devise forte : « *pour la patrie, les sciences et la gloire* ». Ces deux valeurs nouvelles sont destinées à étayer une notion de patrie vouée à s'estomper à la faveur de conquêtes de plus en plus lointaines. Il est en effet difficile pour Napoléon d'expliquer à ses soldats, en majeure partie prolétaires, que les entraîner au fin fond de la Pologne, en Espagne, ou en Russie consiste à défendre le « sanctuaire » et ses valeurs. Pourtant, les hommes de la Grande Armée ne cessent d'être les héritiers idéologiques d'une Révolution partant en guerre contre la vieille Europe monarchique. En effet, elle reste une armée plébéienne en lutte contre des gouvernements aristocratiques, au nom de la liberté et de la fraternité. Mais de bouclier de la Révolution, l'armée française devient un véritable vecteur idéologique qui va, petit à petit, contribuer à catalyser les sentiments patriotiques en Europe. « *Notre glorieuse patrie est désormais le pilote du vaisseau de l'humanité* »⁶

⁵ On le voit ici, le « patriotisme » va bien au-delà de la protection du territoire. C'est également la défense de valeurs liées à l'histoire du pays et qui ont forgé son identité, telles que l'attachement à la démocratie et à la défense des libertés individuelles.

⁶ Michelet (Jules) : *Le peuple*, 1846.

signale l'historien Michelet. Napoléon reste donc tout au long de son règne, le principal propagateur des principes de la Révolution. Rarement, l'ensemble d'une armée s'est sentie autant motivée et galvanisée pour porter les armes en territoire ennemi, parce qu'il est systématique que son chef donne à toute nouvelle entreprise, une légitimité à son action.

Le charisme du chef

Le mythe du sauveur

La jeune République est bientôt réduite aux rivalités intestines. Au fil du temps, on finit par s'alarmer des excès de la Révolution (crimes de la Terreur ; les orateurs descendent de la tribune pour monter à l'échafaud !). On considère bientôt que les bienfaits de la liberté sont chèrement payés. Tandis qu'aux frontières des armées en haillons font front face aux forces coalisées de l'Europe au nom de la patrie, en Vendée des seigneurs et des paysans tiennent tête à ces armées au nom du roi ! C'est le chaos et l'anarchie. Lorsque parti d'Alexandrie le 23 août 1799, Bonaparte débarque sur les côtes de Provence, cette situation perdure depuis sept ans. Le retour de ce général rendu célèbre par ses victoires en Italie et en Égypte (c'est le seul général jusqu'alors qui n'a pas été vaincu) provoque dans les armées une joie générale⁷ que souligne, par exemple, Bigarré qui sert alors dans l'armée d'Helvétie : « [...] *chacun regarda cet événement comme le précurseur de beaucoup d'autres qui rétabliraient la gloire et les affaires de la République, et chacun voyait dans Bonaparte l'homme qui devait sauver la France en terminant la Révolution* »⁸. Ce dernier semble d'ailleurs fortement plébiscité. Selon le capitaine Laugier qui est loin d'être un fervent bonapartiste : « *Nous désirions qu'un de nos généraux se frayât l'épée à la main le chemin au gouvernement d'un seul : ce qu'aucun n'osait tenter. Souvent on disait : si nous avions Bonaparte au milieu de nous, il mettrait un bon ordre en France* » et le militaire ajoute : « *Ces désirs étaient répétés dans la classe laborieuse du peuple* »⁹, ce qui indique un certain consensus de la société française, du moins au début de l'aventure.

⁷ Cette dernière dépasse les confins de l'armée. Il suffit pour s'en convaincre de consulter les mémoires de Boulart : *Mémoires militaires du général baron Boulart sur les guerres de la République et de l'Empire*, Paris, Émile Collin, s. d., qui décrit à Avignon, comment Bonaparte est accueilli par la population : « *La foule était immense [...] l'enthousiasme fut à son comble, l'air retentit d'acclamations et du cri de vive Bonaparte [...] dès cette époque, on le regardait comme appelé à sauver la France de la crise où l'avait jeté le pitoyable gouvernement du Directoire et les revers de nos armées* ».

⁸ Bigarré (Auguste) : *Mémoires du général Bigarré, aide de camp du roi Joseph, 1775-1813*, Paris, Giovanangeli, 2002.

⁹ Laugier (Jérôme-Roland) : *Les cahiers du capitaine Laugier*, Aix, Remondet-Aubin, 1893.

La supériorité du raisonnement

Si les soldats reconnaissent la bravoure chez de nombreux généraux de la République, ils ont tôt fait de discerner chez Bonaparte, le génie militaire. Son esprit, tendu vers la manœuvre et la surprise, voit se réaliser sur la carte ce qu'il veut faire. Il « colle » au terrain, sait prendre des risques. Dès que son adversaire révèle ses intentions, il a le coup d'œil, la maîtrise de soi, les réflexes foudroyants qui permettent d'exploiter ses erreurs. Il attaque le jour, la nuit. Dans sa proclamation d'Austerlitz, le souverain des Français n'hésite pas à révéler à ses soldats le piège qu'il tend à ses ennemis : « *Les positions que nous occupons sont formidables et, pendant qu'ils marcheront pour tourner ma droite, ils me présenteront le flanc* ». Dans une autre proclamation qui précède la capitulation d'Ulm (1805), il proclame : « *Soldats, la journée de demain sera cent fois plus célèbre que celle de Marengo (1800) ; j'ai placé l'ennemi dans la même position* ». Il se montre « sûr de son coup ». La déclaration vise à renforcer la détermination du grognard en démontrant la supériorité du plan de l'armée française. En agissant de la sorte, Bonaparte remporte la « bataille du moral ». Devant les jeunes phalanges républicaines se dressent des armées d'Ancien Régime engoncées dans une doctrine surannée et poussiéreuse largement inspirée de Frédéric II et ses « *Principes Généraux de la Guerre* ». On peut y lire la prohibition des marches et des attaques de nuit, l'interdiction d'établir un campement près d'une forêt, celle de tout déplacement de soldats pour opérer des réquisitions, ainsi qu'éviter, autant que possible, les marches forcées qui disloquent les unités. Dans ces armées-là, les capitaines ont cinquante ans, que dire des généraux ! Colli a 61 ans, Souvorov 69 ans, Melas 70 ans, Beaulieu 74 ans... En 1799, Bonaparte a 30 ans, Murat 32, Lannes 30... Il ne fait aucun doute dans l'esprit du soldat, qu'avec de pareils chefs, on ne peut être que victorieux et les succès s'enchaînent.

L'homme de communication

Napoléon c'est d'abord une silhouette que chacun peut reconnaître de loin. Au milieu des maréchaux et des aides de camp aux habits chamarrés, il porte l'habit sobre de colonel des chasseurs à cheval de la Garde, coiffé de son bicorne en peau de castor noir et sur les champs de bataille il est revêtu de sa célèbre redingote grise. Il excelle en termes de communication. Ses proclamations¹⁰, un peu à l'identique des empereurs romains, restent d'une

¹⁰ Consulter utilement à ce propos « *les proclamations et harangues de Napoléon Bonaparte, avec le sommaire des événements (sic) qui ont donné lieu à chacune d'elles* », recueillies par Th. D., Paris, 1835.

force prodigieuse. Globalement, cela lui permet d'exalter l'honneur : « *Vous égalez aujourd'hui par vos services l'armée conquérante de la Hollande et du Rhin* », de vanter la gloire : « *Vous avez en quinze jours remporté six victoires, pris 21 drapeaux, 50 pièces de canons, plusieurs places fortes... vous brûlez de porter au loin la gloire du peuple français !* » de prodiguer l'amour de la patrie : « *la patrie reconnaissante vous devra en partie sa prospérité [...] la patrie a droit d'attendre de vous de grandes choses. Justifierez-vous son attente ?* », de prôner la valeur de l'exemple, ce qui n'est pas systématique dans ses allocutions « [...] *il est une condition qu'il faut que vous juriez de remplir c'est de respecter les peuples que vous délivrez [...] nous n'en voulons qu'aux tyrans qui nous asservissent* » et de réclamer la fidélité à sa personne : « *à votre amour pour la patrie et pour moi [...]* ». Par ailleurs, Napoléon ne cesse d'entretenir une proximité psychologique avec ses hommes par une présence constante au milieu de la troupe. Le souverain montre l'intérêt qu'il leur porte grâce à des revues d'inspections. Une revue de l'Empereur peut durer jusqu'à sept heures ! Il passe au pas sur le front de la troupe, épingle des décorations, fait ouvrir les rangs, interroge le soldat, reconnaît un visage, questionne le grognard sur ses campagnes, lui demande son avis sur la soupe, goûte son pain de guerre, écoute ses doléances, fait ouvrir des havresacs, en vérifie le contenu, examine les effets (les souliers de rechange), s'attarde sur une giberne, contrôle l'état des cartouches, veille à la présence des pierres à fusil, etc. En campagne, il entretient la même proximité avec ses hommes. En Espagne et en Russie, il partage la même misère que ses hommes et le soir de la victoire de Montmirail (1814), sa tente est dressée sur le champ de bataille au milieu de sa Garde.



Pont d'Arcole. À l'exaltation des idées révolutionnaires succédera le dévouement à l'Empereur qui vante l'amour-propre de ses officiers comme de ses soldats, leur confiance dans ses qualités militaires incomparables et qui les comble d'honneur, de titres et de récompenses. *Crédit internet*

Si on peut faire à Napoléon le reproche de n'avoir pas su faire profiter ses maréchaux de son expérience du combat, en fin connaisseur de la psychologie humaine et de la mentalité du soldat, il incite ses officiers généraux et supérieurs à appliquer ses méthodes de motivation pour tirer le meilleur parti de leurs

combattants. Il y va d'ailleurs de l'intérêt des chefs. Dans ses mémoires, le général Marbot raconte qu'une inspection de l'Empereur reste un exercice particulièrement redoutable... pour le colonel ! : « *outré les questions d'usage sur la force numérique en hommes et en chevaux, l'armement, il adressait, coup sur coup, une foule de questions imprévues auxquelles on n'était pas préparé à répondre. Par exemple : combien avez-vous d'hommes de tel département depuis deux ans, quelle est la moyenne d'âge de vos soldats, de vos officiers, de vos chevaux [...]* » et le général d'ajouter : « *celui qui hésitait était mal noté dans l'esprit de l'Empereur* ».

L'environnement psychologique favorable

L'esprit de corps

Dans cette armée en guerre permanente, ne tarde pas à s'instaurer l'organisation d'une société en réduction. Cette dernière a sa hiérarchie, ses codes, son vocabulaire. Être guerrier, c'est entrer dans des mécanismes de cohésion qui permettent de surmonter la dureté de la vie de soldat. Le conscrit napoléonien regrette d'abord son village et sa famille. Mais, à mesure qu'« il avance », sa tristesse se dissipe. Les sergents content leurs aventures guerrières... Finalement, le jeune conscrit quitte une famille pour en trouver une autre grâce à l'entraide et à la cohésion qui règnent dans son régiment. Peu à peu, ce dernier devient un nouveau repère essentiel au point de constituer une cellule affective de substitution au sein de laquelle les liens de camaraderie sont primordiaux. Le régiment devient une « famille militaire¹¹ ». C'est ce facteur de cohésion qui donne du sens à la victoire. On se bat pour venger son camarade, mais aussi pour sauvegarder l'intégrité du groupe. Dans les armées napoléoniennes, le style de commandement est fraternel et fondé sur l'émulation. Jusqu'au grade de capitaine il n'est pas rare que le soldat tutoie ses officiers. Sous l'Empire en effet, on estime à soixante-dix-sept le pourcentage des cadres français sortis du rang et les soldats persistent à les considérer comme étant des leurs. D'ailleurs depuis 1790, les châtiments corporels sont interdits¹². L'armée française est une grande fratrie dans laquelle les

¹¹ Challand de La Guillauche (colonel) : *Mémoires du capitaine Bertrand. Grande Armée, 1805-1815*, Paris, librairie des deux Empires, 1999.

¹² Ces derniers restent en usage jusqu'en 1881 dans l'armée britannique. D'ailleurs, l'obéissance sous la menace est de rigueur au sein des armées européennes. Un arsenal de sanctions existe à la disposition des officiers, qui doit permettre d'imposer à leurs soldats une crainte supérieure à celle du feu ennemi.

échelons se côtoient et partagent les mêmes valeurs¹³. Rien de tel chez les coalisés, ou une séparation claire et nette dissocie les officiers de la troupe. Si on en croit les spécialistes de Wellington, ce dernier professe à l'égard de ses soldats un mépris non dissimulé.

La reconnaissance des services rendus

Aux motivations collectives qui développent l'esprit guerrier, il convient d'ajouter les nombreux témoignages de reconnaissance individuels qui s'offrent au soldat. La Révolution ouvre désormais les carrières aux intelligences et récompense le dévouement par l'obtention du grade. Parallèlement, sitôt les rênes du pouvoir en main, Bonaparte réinstaura les décorations que la Révolution a abolies, par la distribution d'armes d'honneur (sabre, fusil, carabine, baguette, hache d'abordage, etc.). Mais en temps de paix, ces armes d'honneur ne se voient guère. En instituant la Légion d'honneur (la croix des braves) qui ne fait pas de distinction entre officiers et soldats (ni entre civils et militaires), on peut dès lors identifier en permanence ces héros qui terrassent l'étranger. L'avancement au seul mérite s'instaure et désormais, selon l'expression consacrée : « *chaque soldat a dans sa musette son bâton de maréchal* ». Le « fait d'armes » permet également de rejoindre la compagnie d'élite régimentaire et de porter ses insignes distinctifs. Au bout de quelques années le grognard peut également espérer le versement dans la Garde impériale, honneur suprême et convoité.

Si la Royauté octroie aux vétérans blessés les Invalides, la Convention malgré des lois humanitaires, les délaisse à moitié, tandis que le Directoire les oublie lamentablement. Les militaires, notamment amputés, dénués de toute ressource, mendient dans Paris, traînent leurs béquilles en province. Au contraire, Napoléon a de la sollicitude pour ses vieux soldats. Il tient à montrer aux familles que l'on revient de l'armée et que l'on en revient pourvu. Des succursales sont créées pour les accueillir. Quant aux invalides, il leur ouvre l'administration, notamment forestière, des postes, des tabacs, des contributions. C'est encore Bonaparte qui en septembre 1802, pose en principe que les femmes et les enfants des militaires morts au champ d'honneur ont droit à une pension.

¹³ Le grand nombre de surnoms donnés aux chefs de guerre : Napoléon « le petit Caporal », « le Tondou », « le père la Violette », le maréchal Ney « le brave des braves », le maréchal Bessières « le Bayard de la Grande armée », le général Lepic « l'Ajax de la Garde impériale »... montre l'affection du soldat envers ses chefs.

La confiance mutuelle

Enfin, Napoléon instaure tout un « climat » de confiance environnant le soldat dont le plus symbolique est l'emblème régimentaire. D'un carré d'étoffe destiné au ralliement de la troupe et à l'indication de la place du chef, il crée tout à la fois, une fresque retraçant la gloire des régiments et un symbole du pouvoir. Alors qu'il commande l'armée d'Italie, Bonaparte fait remettre à ses demi-brigades¹⁴ le 14 juillet 1797, de nouveaux drapeaux sur lesquels figurent des phrases simples qu'il a pu prononcer et destinées à souligner la valeur des corps. Ainsi, pour la 18^e demi-brigade : « *Brave 18^e, je te connais ; l'ennemi ne tient pas devant toi* », pour une autre : « *La 25^e s'est couverte de gloire* », ou encore « *j'étais tranquille, la brave 32^e était là*¹⁵ ». Au revers de l'emblème, il fait écrire en lettres d'or les batailles auxquelles le régiment s'est distingué. Devenu empereur, il fait de l'emblème régimentaire un objet de culte. Il est désormais unique au sein d'un corps (1808) et sa hampe est surmontée d'une aigle en bronze doré, symbole du pouvoir. Ainsi donc, chaque régiment est dépositaire du pouvoir, donc de la personne de l'Empereur. D'ailleurs, sur l'avvers de l'emblème est inscrit : « *L'Empereur Napoléon au X^e régiment* ». L'emblème est désormais un objet sacré. Gloire et pouvoir sont désormais irrémédiablement liés. Le général Lejeune reconnaît : « *Notre petit Caporal, disaient les soldats, a ordonné cela ; il faut donc que je réussisse. Tel était le sentiment de confiance gravé dans le cœur de tous les hommes et ils répétaient le mot impossible, qu'il avait rayé de son vocabulaire*¹⁶ ».

À la fin de l'Empire après la catastrophe de Russie, Napoléon surjoue de son charisme en passant systématiquement en revue les régiments de nouvelle formation, dont les recrues (les Marie-Louise) n'ont pas encore vingt ans. Nées alors que Bonaparte obtient ses premiers succès, elles ont été bercées toute leur enfance, par les bulletins de l'armée et les récits de victoires plus brillantes les unes que les autres. Elles ne tardent pas à tomber sous le charme de cette « ombre », véritable Dieu vivant auquel elles vouent un culte qui ne se dément pas en 1815, pendant les Cent-Jours. Ainsi, le duc de Broglie qui assiste à une parade à Paris ne peut s'empêcher de réprimer un frisson : « *En défilant devant l'Empereur, leurs regards [aux soldats] brillaient d'un feu ardent et sombre. On croyait voir errer sur leurs lèvres moreturi te salutante*¹⁷ ».

Napoléon semble alors tout « absorber ».

¹⁴ Ancêtres des régiments.

¹⁵ Andolenko (Serge) : *Recueil d'histoire de l'infanterie française*, Paris, Eurimprim, 1969.

¹⁶ « *Mémoires du général Lejeune (1792-1813)* », Paris, éditions du Grenadier, 2011.

¹⁷ Cité par Thierry Lentz dans « *Waterloo 1815* », A.C.L., de Broglie, « *Souvenirs (1785-1870)* ».

Le soldat du futur : quelles technologies pour quel type de guerrier ?

par le chef de bataillon (R) Guillaume LASCONJARIAS



Normalien, agrégé et docteur en histoire, le CBA (R) Guillaume Lasconjarias sert au CDEC au sein du Pôle Études et Prospective. Ancien chercheur au Collège de l'OTAN, il s'y est spécialisé sur les nouveaux conflits, l'évolution de l'Alliance et le rôle de l'éducation professionnelle militaire. Dans la vie civile, il est le délégué à l'éducation de défense pour les deux ministères de l'Éducation nationale et de

l'Enseignement Supérieur.

Les débats autour de la transformation des conflits et l'impact de la technologie sont aussi vieux que l'art de la guerre. Il est cependant vrai que les évolutions techniques récentes apportent leur cortège d'interrogations sur un soldat augmenté dont les capacités doivent l'aider à mieux comprendre un environnement complexe. Cet article propose d'éduquer à la complexité plutôt que de se fonder sur les seuls critères technologiques.

En 1956, dans un article sur le soldat du futur, le lieutenant-colonel Robert B. Rigg décrit le combattant de l'armée de Terre du futur comme un guerrier entre Capitaine America et Superman, « *vivant, se déplaçant et combattant dans un environnement de machines et d'armes étonnantes, survolé par des hélicoptères à propulsion nucléaire, des chars et de l'artillerie volants, des missiles, des drones et des espions mécaniques* »¹. Renseigné par des capsules de la taille d'un ballon lancées derrière les lignes ennemies, récupérant les informations nécessaires en

¹ Robert B. RIGG : « *Soldier of the Futurarmy* », *Army Magazine*, novembre 1956, <https://www.ansa.org/publications/soldier-futurarmy>.

termes de météo et de dispositif adverse, ce soldat pouvait communiquer à la vitesse phénoménale de 17 mots à la minute – en morse. Et après avoir vaincu, il aurait célébré sa victoire en tirant d'une poche dédiée un paquet de cigarettes. Bien entendu, ce prototype de combattant, attendu pour 1974, ne vit jamais le jour, tandis que l'*US Army* expérimentait la dure réalité des rizières et de la jungle au Vietnam. Cette tendance entre un progrès technologique dont les réalisations seraient presque fantastiques et l'écueil de la réalité traduit très largement la façon dont l'Occident imagine, conçoit, prédit le futur en général, et les conflits en particulier. Cet exercice s'appuie sur un double projet : un cadre éthique et philosophique qui forme la profession des armes, et une croyance en la technologie comme source de la puissance. Cela donne lieu à la fin du XIX^e siècle, à l'émergence d'un courant futuriste dont les ouvrages de Jules Verne sont un exemple, mais auquel les militaires eux aussi contribuent : qui se souvient que le futur lieutenant-colonel et député Driant écrit alors sous pseudonyme des ouvrages dont l'une des quadrilogies s'intitule *La Guerre de Demain*² ? Cette littérature accompagne la multitude d'ouvrages doctrinaux – et l'on pense à Foch – mais en y apportant une autre coloration tournant autour des mêmes interrogations : quel sera le combat de demain ?

Sans surprise, les auteurs de la Belle Époque sont persuadés que les nouvelles armes et l'introduction de nouvelles technologies sur le champ de bataille réduiront l'hypothèse de conflits longs, lourds et meurtriers. Comment penser autrement, quand la guerre industrielle tue davantage, ainsi que le soulignent les leçons de la guerre de Sécession, de la guerre de 1870 et du conflit russo-japonais de 1905 ? Pourtant, certains auteurs s'érigent contre la doxa dominante et jugent au contraire que la technologie conduit à une sorte de pacte entre futurs belligérants. Jean de Bloch, en 1901, tire de l'observation des nouveaux équipements (fusils à répétition, poudre sans fumée, artillerie à tir rapide, etc.) l'idée que parce qu'elles sont plus efficaces et plus meurtrières, ces armes conduisent au risque d'opérations indécisées et à une guerre de position ; il en déduit que la solution est moins l'investissement dans des technologies létales que dans la nécessité d'enseigner l'art de la diplomatie et de la recherche des solutions politiques pour sortir d'un conflit³.

² Capitaine DANRIT : *La Guerre de Demain (La Guerre des Forts, La Guerre en rase campagne, La Guerre en ballon, Le journal de guerre du lieutenant von Piefke)*, Paris, Fayard et Flammarion, 1889-1896, <https://www.danrit.fr/guerre-de-demain>.

³ Thérèse DELPECH : *La « Guerre impossible » selon Ivan Bloch*, *Politique étrangère* n° 66/3 2001, p. 705-712.

Les intuitions de Bloch se révèlent encore aujourd'hui pertinentes. L'emphase placée sur les technologies ne peut se dissocier des environnements social, politique, économique et culturel dans lesquels elles trouveront à s'employer. L'insertion d'une nouveauté technologique répond à la théorie du *scrabble*, selon la règle qui veut qu'une insertion dans un écosystème déjà existant ne prend toute sa dimension qu'en se reliant à des choses déjà existantes. Le meilleur exemple en est le char d'assaut dont les débuts en 1916 sont catastrophiques mais qui parvient, un an plus tard, à s'inscrire dans la manœuvre générale, assurant la percée du front⁴. Le rêve selon lequel une technologie renverse le cours d'une guerre – à l'exception très particulière du feu nucléaire – a d'ailleurs vécu, d'autant que les réflexions en cours sur le futur environnement opérationnel soulignent l'importance des technologies nivelantes et duales, ce qui ne peut qu'inciter les armées occidentales à éviter de s'enfermer dans une course au tout-technologique⁵.



Le progrès technologique n'a d'efficacité opérationnelle que s'il s'insère dans des capacités courantes.

© Constance NOMMICK/armée de Terre/Défense

⁴ Sur ces questions, cf. Michel GOYA : *L'invention de la guerre moderne. Du pantalon rouge au char d'assaut, 1871-1918*, Paris, Taillandier, 2019.

⁵ Centre de Réflexion Terre, *Les principes de la guerre en 2035, actes du forum international de juin 2019*, Paris, CDEC, 2019.

Les débats sur le soldat augmenté, sur le combattant du futur doivent donc répondre à ce que l'ancien chef d'état-major de l'Union Européenne définissait comme prérequis : un soldat « *bien protégé pour survivre, léger pour se déplacer, équipé de façon adéquate pour remplir sa mission et suffisamment autonome pour s'affranchir d'une chaîne logistique qui ne serait plus assurée* »⁶. Dans le même temps, ces exigences matérielles ne peuvent s'abstraire de savoir-faire et de connaissances, ce que les anglo-saxons nomment « *skills* ». De fait, le débat porte autant sur la façon d'équiper le soldat du futur que de le former et l'entraîner intellectuellement et cognitivement à son futur environnement. Ce dernier point est d'autant plus critique que le champ de bataille du futur sera exigeant. Il soumettra les dispositifs, les organisations et les corps à rude épreuve, il sera étendu et cloisonné dans un espace qui pourra être à la fois saturé par les populations et les informations, ou désertique et hostile. Les retours d'expérience récents donnent une impression de ce qui sera nécessaire : un renseignement de qualité et une connaissance en temps réel de la situation opérationnelle, la capacité à séparer / distinguer civils, miliciens, guérilleros et combattants réguliers, une supériorité dans la manœuvre dans tous les champs de confrontation – réels et immatériels –, des communications résilientes et plus que tout, la réversibilité et la plasticité des postures pour répondre proportionnellement à toute forme d'agression.

Les enjeux tournent de fait autour de la dispersion et de la concentration des forces. Le champ de bataille futur pèsera sur la cohésion des organisations militaires et leurs structures : sous Napoléon, 5 000 soldats tenaient et combattaient sur un kilomètre carré, à comparer avec les 25 combattants de la guerre du Kippour – et sans doute encore moins aujourd'hui⁷. Paradoxalement, s'emparer et contrôler une ville exigent de plus en plus de forces et de moyens : pour Fallujah en 2004, le Corps des *Marines* aligne plus de 50 000 hommes pour s'emparer d'un quadrilatère de 5 km sur 5 où l'ennemi compte peut-être 5 000 combattants⁸. Dans cet espace cloisonné et fractionné, les soldats devront mener un combat à la « connecté et déconnecté », qui dépasse la simple problématique

⁶ Discours du chef d'état-major de l'Union européenne à la conférence « *Future Soldier Systems* », 20 octobre 2016.

⁷ Les chiffres sur la dispersion des unités se retrouvent sur le site <http://www.dupuyinstitute.org/blog/tag/dispersion/> et dans Christopher A. Lawrence : *War by numbers. Understanding Conventional Combat*, Lincoln, Potomac Books, 2017.

⁸ Michel GOYA : *Les Fantômes Furieux de Falloujah. Opération Al Fajr / Phantom Fury (juillet-novembre 2004)*, Paris, CDEF, Cahiers du RETEX, CDEF-DREX, 2006.

des communications capables d'opérer dans un environnement où les obstacles physiques (immeubles, zones vagues, souterrains, etc.) se doubleront d'interférences humaines (brouillage, interception électromagnétique, etc.)⁹.

La question des équipements devient ici cruciale : comment s'assurer que chaque combattant sera à la fois relié aux autres – au sein d'un dispositif – tout en pouvant garantir un contrôle de zones très larges ou au contraire très congestionnées où l'on pourra être parfois (très) éloigné de ses camarades ? Comment dans ce cas, ne pas céder au stress psychologique et psychique ? Il s'agira donc d'agir sur les performances physiques – musculaires notamment – comme sur les compétences psychiques et cognitives afin de garantir une forte résilience individuelle¹⁰.


Une façon de dépassionner le débat est notamment de ne pas se focaliser uniquement sur les aspects technologiques, mais sur ce que ces apports traduisent en termes de capacités supplémentaires : sans nier les questions éthiques, mais aussi sociales et culturelles, le problème tient avant tout aux nouvelles compétences qui seront exigées des soldats. Là encore, le débat n'est pas récent – il suffit de relire Krulak et son « caporal stratégique »¹¹. Un effort sur l'éducation autant que sur l'entraînement conduit à faire du soldat un homme complet, capable à son niveau de mettre en œuvre des principes de raisonnement et de réflexion stratégique. Plus que sur le tuteur technologique, il s'agit de positionner le curseur sur la façon que chacun aurait de se saisir d'un problème complexe pour apporter la solution la moins mauvaise ; face à ces « *wicked problems* », il n'existe en effet pas de réponse toute faite mais des aptitudes et des réflexes à prendre¹². La poursuite d'une éphémère et toujours fuyante supériorité technologique occulte en outre l'importance qu'il y aura à bien poser les questions pour s'approcher d'une réponse et d'une solution : l'investissement dans des ajouts technologiques pourra donner un sursaut et un avantage tactique, mais ne remplacera jamais

⁹ Conrad CRANE : *The Future Soldier : Alone in a Crowd*, War On the Rocks, 19 January 2017, <https://warontherocks.com/2017/01/the-future-soldier-alone-in-a-crowd/>.

¹⁰ US National Research Council, Board on Army Science and Technology, *Making the Soldier Decisive on Future Battlefields*, Washington DC: The National Academies Press, mai 2013, p. 2.

¹¹ Charles KRULAK : *The Strategic Corporal : Leadership in the Three Block Wars*, Marines Magazine, Janvier 1999.

¹² Anna SACKETT et al. : *Enhancing the Strategic Capability of the Army: An Investigation of Strategic Thinking Tasks, Skills, and Development*, Army Research Inst for the Behavioral and Social Sciences, Fort Belvoir, 2015.



une pensée stratégique et une conduite politique. Autrement dit, les débats sur le soldat augmenté ou sur le partenariat homme-machine laissent de côté ce qui constituera encore longtemps un aspect essentiel de la guerre : les raisons pour lesquelles on se bat et pour lesquelles on accepte de mourir. Et ce ne sont certainement pas des suites de zéros et de uns.

Le soldat « augmenté » : quels enjeux pour l'armée de Terre ?

par le sous-lieutenant (R) Gaspard SCHNITZLER



Diplômé d'un Master 2 en affaires publiques de l'Institut d'Études Politiques de Paris, le sous-lieutenant (R) Gaspard Schnitzler sert au profit du CDEC/PEP en qualité d'ESR. Fort de premières expériences dans l'industrie de l'armement et en mission de défense, il y traite principalement des problématiques liées à l'innovation et aux vulnérabilités induites par les nouvelles technologiques.

Objet de craintes et de fantasmes, la problématique du soldat « augmenté » alimente depuis plusieurs années les débats, tant dans les sphères civile que militaire. S'appuyant sur trois scénarios prospectifs, le sous-lieutenant de réserve Gaspard Schnitzler mêle considérations politiques, économiques et éthiques, dans une approche résolument opérationnelle. Si une réflexion sur l'amélioration des performances du soldat semble indispensable, cette dernière apparaît néanmoins comme une réponse limitée, voire illusoire, eu égard aux défis auxquels sont confrontées nos armées et aux enjeux des combats de demain.

L'homme a toujours cherché à dépasser ses limites biologiques pour s'élever au-delà de sa condition de simple mortel. Face à la double épreuve que représente le fait de donner la mort à son semblable et de risquer sa vie pour défendre celle des autres, cette aspiration est particulièrement marquée chez le soldat. Ainsi, l'augmentation des performances offertes par les progrès de la science et de la technique s'est accompagné d'une distanciation progressive de

la mort¹. Depuis l'Antiquité, nombreux sont les exemples d'augmentation des capacités physiques et cognitives du soldat impliquant une mise à distance du corps : lance, arbalète, fusil, mortier, missile, drone, robot, etc. ou de l'esprit : alcool, hydromel, sauge, coca, ginseng, chanvre, pervitine, benzédrine, ritaline, captagon, loxapine², modafinil³, etc.

Si cette quête du dépassement des limites propres à la nature humaine est particulièrement marquée dans le domaine militaire, c'est avant tout en raison de la spécificité du métier des armes. Le rôle du soldat implique de gagner la supériorité sur son adversaire pour garder un temps d'avance. Dès lors, le succès de la mission passe par la capacité à s'adapter rapidement aux contraintes d'un milieu hostile afin de priver l'adversaire de sa liberté d'action et de le vaincre. Cette adaptation implique une capacité à durer face à l'adversaire, qui repose avant tout sur la force physique et morale. L'augmentation des performances du soldat pourrait ainsi permettre de mieux le prémunir contre les phénomènes de nature à diminuer ses capacités, tout en améliorant certaines de ses facultés, de façon à accroître sa liberté d'action.

Cet article sur un sujet maintes fois traité, se veut apporter un regard différent sur les raisons qui conduisent une société à vouloir « augmenter » ses soldats d'une part, et sur les options qui se posent au décideur public d'autre part, sous la forme de trois scénarios prospectifs. Aux notions de soldat « amélioré » ou de soldat « augmenté », il sera préféré ici la notion de soldat « non-déclassé » – définie ultérieurement – plus pertinente face aux enjeux opérationnels propres à l'armée de Terre et aux considérations éthiques qui sont les nôtres.

Qu'est-ce qui pousse une société à vouloir « augmenter » ses soldats ?

Face au progrès qu'ont connu les sciences du vivant et à l'évolution de la capacité de l'homme à intervenir sur la matière à des échelles de plus en plus petites, le débat sur l'amélioration artificielle des performances du soldat est réapparu ces dernières années, sous l'influence de plusieurs facteurs.

¹ Éric LENTONTURIER : *Au-delà du « soldat-robot » : l'éthique comme augmentation*, La Revue, 2014, n° 68, p. 139.

² Antipsychotique conventionnel indiqué dans le traitement des psychoses schizo-phréniques, la *Loxapine* pourrait permettre d'éviter l'apparition de syndromes de stress post-traumatiques (PTSD) chez les soldats victimes de traumatismes ou d'épisodes de stress aigu (cf. l'étude menée par l'Hôpital d'instruction des Armées de Percy).

³ Les aides pharmacologiques autorisées dans l'armée française sont le *Modafinil* (psychostimulant), la caféine à libération prolongée et le *Zolpidem* (hypnotique), selon l'instruction n° 744 du 4 mai 2015.

Premièrement, elle est le fruit d'un environnement sociétal prônant la performance et le dépassement de soi. En effet, sous l'influence de certains groupes socioprofessionnels tels que les sportifs de haut niveau ou les entrepreneurs, un « culte de la performance » s'est développé depuis les années 1980, diffusant des valeurs de compétition et de dépassement de soi⁴. Il suffit de voir l'engouement que suscitent les marathons, les parcours du combattant ou les sports extrêmes au sein de catégories de plus en plus larges de la population. L'armée est quant à elle rompue à cette « culture du dépassement », les opérations extérieures imposant aux soldats d'être préparés à affronter des situations hors normes. À cela s'ajoute l'influence de la société civile qui ne tolère plus les pertes humaines et espère que les avancées technologiques pourront offrir aux soldats la capacité de faire la guerre sans mourir⁵.

Deuxièmement, l'idée d'améliorer la nature humaine fait écho à l'idéologie transhumaniste. Depuis les années 1990, des philosophes, scientifiques ou entrepreneurs pour la plupart américains, prônent « *l'amélioration des capacités intellectuelles, physiques et psychiques de l'être humain grâce à l'usage de procédés scientifiques et techniques* »⁶. Convaincus que l'homme dans sa condition actuelle est inadapté pour faire face aux nouveaux défis technologiques que connaît ce monde, ils souhaitent s'affranchir des limites physiques actuelles telles que le vieillissement. Ainsi, des entreprises comme *Google*, par l'intermédiaire de la société *Calico*, travaillent au ralentissement du vieillissement et des maladies associées.

Ce mouvement n'est pas sans impact sur la conception américaine du soldat augmenté. En 2018, un document du département de la défense américain annonçait l'allocation de 15 millions de dollars à la recherche en matière de soldat augmenté (*bio-enhanced*), tandis que l'agence de recherche en matière de défense (DARPA) annonçait en 2017 l'attribution de 65 millions de dollars à la recherche neurologique⁷. À ces transhumanistes s'opposent des penseurs dits « bioconservateurs », pour qui l'augmentation représente une atteinte à la nature humaine et menace les droits fondamentaux de l'être humain⁸.

⁴ Frédéric COSTE : *Le contexte sociologique des technologies augmentatrices, perception et acceptation sociale*, Études de l'IRSEM n° 42, 2016, p. 52.

⁵ Caroline GALACTEROS : *Homme augmenté, volonté diminuée*, *Inflexions*, n° 32, p. 117.

⁶ Définition du transhumanisme selon le dictionnaire Larousse.

⁷ DARPA, *Towards a high-resolution, implantable Neural Interface*, 10/07/2017.

⁸ Nicolas LE DEVEDEC et Fany GUIIS : *L'humain Augmenté, Un Enjeu Social*, Sociologies, 2013.

Enfin, cette quête du dépassement des limites biologiques de l'homme se fait sous l'influence de la recherche scientifique et du progrès technologique. Le rôle de la science étant d'explorer, il est normal que le monde de la recherche médicale prône le progrès et la découverte scientifique. Ainsi, nombre de techniques aujourd'hui utilisées pour augmenter les performances des individus ont initialement été développées pour des applications thérapeutiques ou de compensation de handicaps, à l'instar des méthodes de chirurgie réparatrice, des moyens de lutte contre la narcolepsie ou contre la maladie d'Alzheimer⁹. De son côté, l'industrie de défense prône une course à l'innovation et à l'expérimentation dont dépend sa pérennité. Enfin, la disposition favorable des populations à l'égard de la technologie, qu'elles perçoivent davantage comme un progrès que comme une menace, facilite la diffusion de ces idées.

Quel intérêt pour l'armée de Terre ?

L'intérêt pour les armées, notamment l'armée de Terre, d'augmenter les performances de ses soldats, repose sur un triple constat. Premièrement, les effectifs des armées occidentales – la France ne faisant pas exception – sont limités face à des pays tels que la Chine (2,3 millions de soldats), l'Inde (1,3 million), la Corée du Nord (1,2 million) ou la Russie (900 000). Acquérir une supériorité capacitaire et technologique, plutôt que de maintenir une masse critique, peut donc apparaître comme une solution séduisante en vue d'obtenir la victoire tactique. Deuxièmement, les zones de conflit ont tendance à se multiplier et les combats à se durcir, ce qui use plus rapidement soldats et matériels. Enfin, la supériorité technologique qui jusqu'à présent distinguait nos armées, est concurrencée, tandis que la complexification des systèmes utilisés augmente la charge cognitive pour le soldat¹⁰.

Face à ce constat, il convient de s'interroger sur les perspectives offertes par l'amélioration des capacités physiques et cognitives du soldat dans la quête de supériorité tactique qui caractérise le combat aéroterrestre. L'enjeu est double : d'une part il s'agit d'augmenter la mobilité du fantassin débarqué, d'autre part de diminuer sa vulnérabilité par des améliorations physiques (force, résistance, vitesse, vue, ouïe, sommeil, alimentation, etc.) et cognitives (réaction, compréhension de l'environnement, stress, etc.).

⁹ Frédéric COSTE, *op. cit.*

¹⁰ Thomas NOIZET : *Le soldat augmenté : quel intérêt pour les forces ?*, DSI, hors-série n° 45, déc. 2015, p. 37.

Si ces objectifs peuvent être atteints à l'aide de procédés scientifiques et techniques (nano- et biotechnologies, pharmacologie, intelligence artificielle, voire manipulation génétique), ils peuvent également l'être en ayant recours à des solutions moins invasives et non-médicales (préparation opérationnelle, technique d'optimisation du potentiel (TOP)¹¹, soutien psychologique). L'enjeu consiste donc à déterminer le besoin et les limites que devrait se fixer l'armée de Terre dans son recours à la science et à l'anthropotechnie¹² pour permettre au soldat de remplir au mieux sa mission. Pour ce faire, nous proposons trois scénarios allant du soldat « amélioré » naturellement (sans usage de technologies intrusives) au soldat « tout augmenté », en passant par le compromis que pourrait être un soldat « non-déclassé »¹³.

Quel choix pour le décideur politique et pour le chef militaire ?

Scénario 1 : le soldat « amélioré »


Parmi les options envisageables, la première consisterait à refuser toute amélioration des capacités du soldat faisant appel à des procédés scientifiques tels que la manipulation génétique ou les nano- et biotechnologies. Cette approche proscrireait toute intervention sur le corps humain visant à modifier ce dernier sans but médical ou à lui octroyer des facultés dont il ne dispose pas. En revanche, elle n'empêcherait pas l'amélioration du soldat à l'aide de moyens réversibles, faisant corps avec lui (e.g. jumelles de vision nocturne, exosquelette) et assurant la continuité de ses capacités corporelles, sensorielles, physiques ou cognitives.

Partant du constat selon lequel les actions de combat représentent une infime partie des missions du soldat comparées à l'entraînement, la collecte de renseignement ou encore la progression au milieu des populations, on peut considérer que le renforcement des capacités purement liées au

¹¹ Ensemble de méthodes faisant appel à la respiration, la relaxation ou encore l'imagerie mentale, permettant d'améliorer la qualité du sommeil, la mémorisation, la concentration, la confiance en soi (Ministère des Armées).

¹² Activité visant à modifier l'être humain en intervenant sur son corps sans but médical (Jérôme GOFETTE : *De l'humain réparé à l'humain augmenté : naissance de l'anthropotechnie, L'humain augmenté*, CNRS, 2013).

¹³ On distingue ici la notion qualitative d'amélioration qui consiste à « tendre vers la croissance et le déploiement de toutes les qualités de l'homme », de celle plus quantitative d'augmentation qui tend à la « maximisation d'une quantité mesurable » sans se soucier de sa dimension morale. Henri HUDE : *Réflexion éthique sur le soldat augmenté : vers une interdiction conventionnelle ?* dans *Le soldat augmenté*, Les cahiers de la RDN, 2017, p. 205.



combat n'est pas prioritaire. Dès lors, il conviendrait davantage d'améliorer les capacités intellectuelles et psychiques du combattant en développant la compréhension des environnements qui se veulent de plus en plus complexes, la capacité à interagir avec les populations, le discernement, la maîtrise des sentiments et la cohésion.

Pour ce faire, nul besoin de recourir à des techniques dites invasives, qui menacent l'équilibre subtil entre le corps et l'esprit. Développer l'apprentissage des langues et des cultures étrangères, améliorer l'entraînement, le suivi psychologique, faire appel aux TOP pour améliorer la qualité du sommeil, la récupération, la mémorisation ou la concentration, sont autant de solutions envisageables pour augmenter naturellement les capacités du soldat.

Évidemment, l'amélioration des capacités physiques et physiologiques ne peut être négligée. Face à la dureté des environnements dans lesquels évoluent les soldats, aux conditions météorologiques extrêmes et à l'abrasivité des combats, il est essentiel de renforcer et d'économiser la force, la résistance et l'endurance du combattant. De la même façon, un entraînement physique renforcé et des régimes alimentaires inspirés du sport de haut niveau¹⁴ mais également une réduction du poids des équipements du fantassin, une amélioration de leur ergonomie, ou encore la fourniture de vêtements techniques, pourraient suffire à améliorer les performances physiques du soldat sans intervention intrusive.

Parmi les principaux avantages de ce scénario en faveur d'un soldat « amélioré », figurent la non-dépendance du soldat aux nouvelles technologies, la préservation des sentiments (peur, fatigue, douleur, etc.) et de leur caractère stimulant, le maintien d'une polyvalence face à la diversité des opérations, la préservation de la santé et du bien-être du combattant, sans oublier un moindre coût et une meilleure acceptabilité éthique et sociale. D'une certaine façon, ce soldat peut être considéré comme étant « augmenté » par sa capacité à se passer de technologies trop envahissantes et à rester opérationnel dans un environnement dégradé.

Néanmoins, renoncer à toute augmentation d'ordre médico-technique induit des risques : celui d'un déclassement de la France tant au niveau militaire que dans l'économie du savoir, celui d'une vulnérabilité de nos

¹⁴ À l'instar de l'entraînement en hypoxie (altitude simulée) pour habituer les athlètes de haut niveau à la raréfaction de l'air.

soldats face à des combattants n'étant pas soumis aux mêmes impératifs moraux, enfin celui d'une perte de souveraineté tant économique que politique, face à la diffusion de technologies étrangères et à l'élaboration de normes nous échappant.

Scénario 2 : le soldat tout augmenté

Une option bien plus radicale consisterait à accepter tout ce que les sciences et la médecine offrent comme possibilités afin de développer un super soldat qui n'aurait d'humain plus que l'esprit et dont l'apparence relèverait davantage du *cyborg*¹⁵. C'est l'image véhiculée par le cinéma américain qui, dans une vision apocalyptique de la guerre, prône l'hybridation totale de l'homme et de la machine (e.g. *Iron Man*, *Terminator*, *Avengers*, etc.).

Cette vision s'inscrit dans une approche de conflit symétrique et de haute intensité. Elle se veut répondre d'une part au défi opérationnel que représente la supériorité numérique de l'adversaire et d'autre part, à l'appel de la société qui prône la performance et ne tolère plus les pertes. En effet, disposer d'un soldat aux capacités physiques démultipliées et à la résistance psychologique renforcée apparaît comme une solution séduisante pour compenser le besoin en masse de nos armées tout en réduisant la mortalité. Améliorer la protection des soldats en les dotant d'armures (e.g. l'armure américaine TALOS ou russe Ratnik-3), renforcer l'acuité visuelle ou auditive à l'aide d'implants ou de médicaments, stimuler l'attention et réduire la fatigue à l'aide de substances psychostimulantes ou d'impulsions cérébrales (électriques ou magnétiques), améliorer l'analyse et la compréhension d'une situation grâce à la réalité augmentée afin de faciliter la prise de décision, mesurer l'évolution de variables physiologiques diverses pour anticiper les défaillances humaines, limiter les besoins en eau, en nourriture et en sommeil par des usages pharmacologiques, voire même recourir à la chirurgie ou à la génétique¹⁶, sont autant de solutions envisagées pour améliorer les performances du soldat et accroître sa survivabilité.

¹⁵ Défini dans *Cyborgs and Space* par Manfred E. CLYNES et Nathan S. KLINE (Columbia Univ. Press, 1960) comme le résultat de la contraction des termes *cybernetic* et *organism*, soit une fusion de l'homme et de la machine.

¹⁶ La génétique pourrait permettre, grâce à des manipulations *in vitro*, d'inhiber l'expression d'un gène lequel serait en mesure de sécréter une hormone néfaste à la performance ou de réduire la sensibilité à la douleur. Jean-Paul LABEDADE : *Augmentation individuelle du sportif et comparaison avec le monde militaire*, dans *Le soldat augmenté*, Cahier de la RDN, CREC, 2017, p. 213.

Ainsi, les programmes de recherche en neurosciences connaissent des avancées significatives, à l'instar du développement des interfaces cerveau-machines¹⁷ (*Brain Computer Interface*) ou de l'optogénétique qui permet d'observer et de contrôler l'activité de groupes de neurones par des *stimuli* lumineux. Les applications militaires de ces champs de recherche sont nombreuses : apprentissage accéléré, suivi médical des militaires, traitement de pathologies relevant de blessures, guidage à distance des systèmes d'armes, mise en réseau des capacités cérébrales, etc¹⁸. Aux États-Unis le champs des neurosciences fait l'objet d'importants investissements, notamment sous l'impulsion de l'agence de recherche en matière de défense (DARPA) qui finance plusieurs programmes de recherche et développement dans le cadre de l'initiative BRAIN. Dans une moindre mesure, c'est également le cas en France avec des projets tels que le programme d'études amont « *Man Machine Teaming* »¹⁹ soutenu par l'Agence de l'innovation de défense (AID) ou encore le prototype d'exosquelette commandé par le cerveau développé par le centre de recherche biomédicale *Clinatex* de Grenoble.

Néanmoins, ce scénario se heurte à plusieurs limites. Premièrement, le dépassement des limites physiques et physiologiques de l'homme ne doit pas aller à l'encontre de sa nature, au risque de dénaturer le soldat et de déshumaniser les conflits. Deuxièmement, l'augmentation ne peut se faire sans le consentement du soldat. Elle implique donc l'acceptation par ce dernier au risque de créer une inégalité entre soldats augmentés et soldats non-augmentés, ainsi qu'entre soldats et simples civils. Elle nécessite également une parfaite transparence sur les risques et effets secondaires liés : mentir engagerait la responsabilité morale du chef et fragiliserait la relation de confiance qui unit le soldat à son chef. Troisièmement, tout militaire étant amené à un retour à la vie civile, la réversibilité induite par l'augmentation pourrait créer un risque psychologique pour celui qui, habitué à une nouvelle capacité, s'en verrait privé.

¹⁷ Système de liaison directe entre le cerveau et un ordinateur, permettant de contrôler par la pensée l'action d'une prothèse ou de tout système automatisé, sans solliciter l'action des nerfs périphériques ou des muscles.

¹⁸ Olivier BRECHT et Thomas GASSILOU : Rapport d'information sur les enjeux de la numérisation des armées, Commission de la Défense Nationale et des Forces Armées, Assemblée Nationale, 30 mai 2018.

¹⁹ Lancé en mars 2018, ce projet a pour but de soutenir l'émergence et la maturation des technologies d'interface homme/machine dans le cadre de l'aviation du combat du futur.

À la vulnérabilité qu'implique le recours à des moyens technologiques complexes (brouillage, dysfonctionnement, prise de contrôle à distance), s'ajoute le risque de dépendance. L'aide à la décision permanente et l'assistance dont bénéficie le combattant augmenté, peut engendrer une perte de réflexes et d'aptitudes élémentaires, menaçant la résilience de ce dernier. De plus, le recours à des psychostimulants peut créer une distanciation vis-à-vis des populations et une incapacité à s'adapter face à l'évolutivité des situations, sans oublier le risque de désinhibition et les potentielles séquelles physiques et psychologiques induites. Enfin, au-delà du coût financier qu'impliquerait ce choix, se pose évidemment la question de la responsabilité juridique et de l'acceptabilité morale de telles pratiques. Le positionnement éthique que prendront les États vis-à-vis de la notion de soldat augmenté dépendra fortement de leur forme libérale ou illibérale²⁰.

Pourquoi privilégier l'idée de soldat non-déclassé à celle de soldat augmenté ou amélioré ?

Scénario 3 : le soldat non-déclassé

Un compromis entre le soldat amélioré et le soldat tout augmenté pourrait consister à limiter l'augmentation au juste besoin pour garder l'ascendant, en tenant compte de la soutenabilité morale, économique et politique d'un tel choix face à des États qui n'hésiteront pas à recourir à des moyens que nous nous interdirions. Ce soldat, que l'on pourrait qualifier de « non-déclassé », se veut répondre à un double impératif : la quête du succès opérationnel et la protection de la santé du combattant. À l'inverse de l'idée de soldat « augmenté » qui aspire à dépasser les limites propres à la nature humaine, celle de soldat « non-déclassé » tendrait à améliorer la protection de ce dernier contre les phénomènes de nature à diminuer ses capacités. Réel enjeu de société, ce choix entre les différents scénarios soulève deux questions éminemment politiques : comment gagner la guerre sans perdre son âme ? Et jusqu'où serions-nous prêts à aller pour défendre nos valeurs ?

Pour tenter d'y répondre, nous proposons les quelques recommandations suivantes²¹ :

²⁰ Dominique REYNIÉ : *Le politique face aux usages sociétaux de l'augmentation et de leurs impacts pour le monde militaire ?*, intervention lors du colloque *Le soldat augmenté : une réflexion éthique européenne* le 16/10/2019.

²¹ Je tiens à remercier l'ICE2TA Emmanuel GARDINETTI, responsable « Hommes et Systèmes » auprès de l'Agence d'Innovation de Défense (AID), pour son regard avisé sur la question et son précieux apport.

- **Concevoir le soldat non-déclassé autour de l'homme et non des équipements**, en concevant des systèmes sociotechniques selon leur finalité opérationnelle. Il est essentiel pour ceux qui pensent et développent ces systèmes de bien connaître les usages, les contraintes qui pèsent sur le soldat (bruit, odeur, température, fatigue, poids, etc.), les causes de blessures ou de décès. Utilisés dans des conditions dégradées, par des femmes et des hommes soumis à d'importantes contraintes, ces systèmes doivent être instinctifs et simples d'utilisation pour ne pas alourdir la charge cognitive qui pèse sur le soldat. Les retours d'expériences peuvent contribuer à améliorer cette compréhension.
- **Préserver le soldat plutôt que de vouloir l'augmenter.** Le non-déclassement passera donc avant tout par une réduction de l'exposition aux traumatismes sonores, aux rayonnements électromagnétiques, à la toxicologie (menaces NRBC²²) et aux conditions extrêmes (froid glacial, forte chaleur). C'est ce que devraient permettre des innovations françaises telles que des capteurs permettant de contrôler l'efficacité de filtrage d'un masque ou la perméabilité d'un tissu aux agents toxiques, les protections auditives intelligentes BIONEAR qui facilitent la communication dans des environnements bruyants grâce à un filtrage actif, ou des futures protections anti-blast visant à mieux protéger le tissu pulmonaire et le thorax, qui pourraient voir le jour dans le cadre du projet REELTHOR²³.
- **Poursuivre les recherches sur le « soldat réparé »** pour rétablir autant que possible les fonctions motrices, perceptives, cognitives du soldat blessé. Les progrès de la science et de l'ingénierie offrent des solutions non négligeables en termes de reconstruction physique et psychique du combattant. Ainsi, la technologie française BLOC-PRINT de chirurgie assistée par bio-impression, soutenue par l'AID, permet de greffer le derme et l'épiderme de personnes ayant subi d'importantes brûlures – comme les victimes d'explosions – en seulement trois heures (contre trois à six semaines actuellement) grâce à l'impression 3D²⁴. D'autres

²² Nucléaire, Radiologique, Biologique et Chimique.


²³ *Recherche et Établissement de Limites de Tolérance du Thorax sous chargement dynamique* mené dans le cadre d'un dispositif ASTRID (Accompagnement Spécifique des Travaux de recherche et d'innovation Défense).

²⁴ Entretien avec le colonel Jean-Christophe BOERI, directeur forces armées à l'AID, le 06/11/2019.

projets de recherche majeurs sont en cours, tel le développement de prothèses intelligentes permettant de restaurer la mobilité du soldat.

- **Entretenir un savoir-faire grâce à l'entraînement et à l'apprentissage.** Les vulnérabilités engendrées par les nouvelles technologies et les risques de dépendance évoqués précédemment, appellent à préserver les compétences et les connaissances élémentaires dont devrait disposer chaque soldat, afin de garantir le maintien de la supériorité opérationnelle en mode dégradé ou alternatif.
- **Ne pas négliger la recherche pharmacologique.** Si l'usage de la pharmacologie à des fins d'amélioration des performances soulève de nombreuses réserves, il est essentiel de poursuivre et d'étendre la recherche menée par l'Institut de recherche biomédicale des armées (IRBA) afin de connaître ce dont pourrait disposer l'adversaire, d'exploiter les vulnérabilités induites, voire même d'y recourir – exceptionnellement – lors de situations critiques (prise d'otage, embuscade, éjection en milieu hostile) ou en cas de péril imminent pour les intérêts vitaux de la France.
- **Discriminer l'usage des nano- et biotechnologies au regard de leur finalité opérationnelle.** Dès lors que le recours à des nano- et biotechnologies ne présente pas de caractère intrusif (implants, chirurgie) ni de risque pour la santé du combattant, qu'il respecte les principes de consentement ou de réversibilité et répond à un objectif opérationnel précis, il devrait être valorisé. Cela implique une discrimination au regard des missions confiées aux différents types d'unités que ce soit selon la durée, le risque encouru ou le besoin opérationnel propre à chaque mission (action de coercition, mission de maintien de la paix, aide aux populations, etc.)²⁵. Ainsi, les capacités à améliorer ne seront pas les mêmes selon qu'il s'agisse d'un fantassin débarqué, d'un pilote d'engin blindé ou d'un sapeur.
- **Élaborer un cadre doctrinal sur le recours à ces pratiques.** Bien qu'il n'existe pas de doctrine officielle en matière de soldat « augmenté » que ce soit au niveau de l'État-major des armées ou de l'État-major de l'armée de Terre, l'instruction relative à l'utilisation militaire de substances modifiant la vigilance du 4 mai 2015,

²⁵ J.-T. RUBINO : *Le soldat augmenté : concept et réalité opérationnelle*, DSI, hors-série n° 45, déc. 2015, p. 35.



semble poser un principe encadrant : celui de la nécessité militaire. Réservé à des « situations exceptionnelles de survie » lorsque d'autres mesures se révèlent « insuffisantes ou inapplicables », le recours à ces pratiques doit tenir compte du rapport bénéfice/risque pour le militaire concerné. Partant de ce constat, on peut donc considérer que le recours à l'augmentation devrait être évalué à l'aune de deux critères : le caractère exceptionnel d'une situation dont dépend la survie du militaire et l'absence de solution alternative.

Face à l'étendue des possibilités ouvertes par la science et par la technique, il est bien difficile pour un chercheur « non-augmenté » de conclure un sujet aussi vaste et complexe que celui-ci. Néanmoins, trois réflexions méritent d'être retenues. Premièrement, l'idée d'améliorer les performances de l'homme et donc du soldat est une constante historique qui n'a de nouveau que le champ des possibilités offertes par les progrès de l'anthropotechnie. Elle connaît un regain d'intérêt sous l'influence d'acteurs avant tout civils (chercheurs et industriels) qui en créant l'offre alimentent le débat. Deuxièmement, l'approche actuelle demeure limitée par son caractère techno-centré qui néglige la part de l'homme. Penser pouvoir compenser les fragilités humaines ou les émotions par des solutions technologiques risque d'accroître le décalage entre la perception par la société du champ de bataille et sa réalité. Toutefois, ce n'est pas le soldat en tant qu'individu qui fait la force d'une armée mais bien la cohésion du groupe. Il faut donc dépasser le cadre individuel propre à la notion de « soldat » augmenté et étudier cette question sous un prisme collectif. Enfin, vouloir augmenter les performances du soldat apparaît comme une réponse limitée, voire illusoire, eu égard aux défis auxquels sont confrontées nos armées et aux enjeux des combats de demain. Ce débat doit être replacé dans une réflexion plus large sur le rôle auquel aspire notre pays sur la scène internationale et appelle à agir avec discernement, pour distinguer ce qui relève de la science-fiction de ce qui revêt un réel intérêt opérationnel.

André Malraux et l'esprit guerrier

par le colonel (er) Claude FRANC




Saint-cyrien, appartenant à la promotion Maréchal de Turenne, breveté de la 102^e promotion de l'École supérieure de guerre, le colonel (er) Claude Franc s'est spécialisé dans l'histoire militaire de l'époque contemporaine, considérée sous le prisme du commandement, sujet sur lequel il a publié de nombreux livres et articles au cours de la décennie écoulée.

L'auteur exploite l'expérience opérationnelle d'André Malraux lors de deux conflits très différents pour distinguer le militaire du guerrier. Son destin exceptionnel, ses convictions et son engagement politiques constituent une illustration hors norme de l'esprit guerrier manifesté dans des circonstances singulières voire controversées.

*C'est avec des guerriers que les guerres se gagnent,
pas avec des militaires.*

L'Espoir.

Contrairement à la plupart des gens qui exercent telle ou telle profession, le soldat n'a que bien rarement l'occasion d'exercer son métier dans des conditions réelles. À considérer ce terme dans son sens littéral, certains esprits peuvent même aller jusqu'à soutenir, qu'en toute logique, le métier des armes n'est pas une profession, mais un « emploi accidentel ». Et, poussant la logique, ou le paradoxe, jusque dans ses derniers retranchements, on peut même avancer qu'il cessa d'être une profession, le jour où le « soldat de fortune » laissa la place



aux « militaires de métier », soit au XVII^e siècle, lors de la Guerre de Trente Ans. C'est-à-dire lorsque les troupes mercenaires, entretenues et employées pour des seuls buts de guerre, furent remplacées par des armées permanentes, lesquelles continuèrent à toucher une solde, quand bien même il n'y avait pas de guerre.

Nous sommes ici, au cœur de l'alternative entre « militaires » et « guerriers ». Même si le « militaire » s'affirme et veut se poser comme « un professionnel de la guerre », il ne sera jamais reconnu comme un véritable guerrier. Ce dilemme entre « militaire » et « guerrier » sous-tend *L'Espoir*, une des œuvres maîtresses d'André Malraux, en grande partie autobiographique, où l'auteur donne libre cours à sa fabuleuse imagination pour opposer le « militaire » jusqu'au-boutiste jusqu'à l'extrême, qui se sert de sa position pour s'emparer du pouvoir par les armes que l'État lui avait confiées pour le défendre, et le « guerrier », le citoyen espagnol, qui se lève spontanément pour s'opposer à ce *pronunciamento*, même s'il n'a aucune qualification « professionnelle » pour le faire. En 1944, ayant fédéré les maquis de Corrèze, c'est en tant que commandant de la Brigade *Alsace-Lorraine*, que le même Malraux se trouve être engagé dans les Vosges, aux côtés des « militaires » de la 1^{re} Armée, nouvelle expérience guerrière qu'il rapporte dans *Les Noyers de l'Altenbourg*.

Ce sont donc ces deux expériences de « guerrier », le commandement par André Malraux de l'escadrille *España* en 1936 et de la Brigade *Alsace-Lorraine* à la Libération qui vont servir de toile de fond à cette approche du « guerrier ».

« *Un homme est la somme de ses actes, de ce qu'il a fait, de ce qu'il peut faire* », avait écrit André Malraux dans *La Condition humaine*. Aussi, les actes personnels de Malraux avant sa participation à la Guerre d'Espagne sont-ils importants et démontrent de sa part, une parfaite constante : se situer aux avant-postes de la lutte anti-fasciste, idéologie qui a ravagé l'Europe dans les années trente.

Membre actif, aux côtés d'André Gide, du Comité de Vigilance des Intellectuels anti-fascistes, il milite dès 1933, pour la libération de Dimitrov, dirigeant de l'Internationale, arrêté en Allemagne nazie à la suite de l'incendie du Reichstag, incendie manipulé et orchestré par les nazis. Il va même, toujours en compagnie de Gide, apporter une pétition en ce sens, des Intellectuels français, aux dirigeants nazis. À cette occasion, il aurait, selon sa femme, rencontré Goebbels pour la lui remettre en mains propres. Ici se pose la question de la position idéologique de Malraux. Indéniablement, il n'a jamais été marxiste. Mais, par efficacité dans l'action,


il prône et participe à l'alliance avec les communistes, pour lutter contre ce qu'il considère comme étant le mal absolu, le fascisme, qu'il soit italien, nazi en Allemagne ou, plus tard, franquiste en Espagne.

C'est à ce titre, et dans ces dispositions d'esprit, que, « *mettant sa peau au bout de ses idées* » selon l'expression trotskiste, il fait partie de la délégation française qui se rend à Moscou, au 1^{er} Congrès des Écrivains communistes. Au sein de cette délégation, il côtoie André Gide, Pasternak et Aragon. À Moscou, il rencontre Maxime Gorki¹, et il y prononce un discours où, s'il prône l'alignement avec l'Internationale en termes politiques dans un souci d'efficacité, il se pose néanmoins en farouche défenseur de la liberté de pensée et d'expression de l'écrivain, dès lors qu'il quitte le terrain politique pour le domaine strictement littéraire.

Mais le destin de Malraux va basculer lors du putsch militaire espagnol contre la République. Le jour même où Franco organise un pont aérien entre le Maroc et l'Espagne, le 17 juillet 1936, grâce à ses connaissances et ses relations (familiales), Malraux est envoyé en Espagne par Pierre Cot, ministre de l'Air du gouvernement de Front populaire, pour y évaluer la « situation aérienne ». Malraux n'a strictement aucune compétence, ni expérience en la matière. De retour à Paris quarante-huit heures plus tard, il convainc le ministre et son directeur de cabinet (le préfet Jean Moulin) de l'absolue nécessité d'apporter un soutien aérien au gouvernement espagnol, la majorité de l'armée de l'Air espagnole ayant pris fait et cause pour les rebelles. Cot répartit les missions : à Jean Moulin de fournir une quinzaine de vieux Potez aux Gouvernementaux, tandis que Malraux, mis en relation avec Corniglion-Molinier² qu'il connaissait depuis leur raid

¹ Pour avoir une idée des invraisemblables destins de cette époque, il faut savoir que Gorki, intellectuel et doctrinaire bolchévique, intime de Lénine et d'une fidélité sans bornes envers Staline, aura auparavant protégé Pechkoff qui, naturalisé français à l'issue de la Grande Guerre, commandera un bataillon de Légion au Maroc au cours de la Pacification conduite par Lyautey, rejoindra la France Libre, sera nommé général par de Gaulle et envoyé en tant qu'ambassadeur auprès de Chang Kai Check, puis, avec le grade de général de corps d'armée, désigné comme chef de la mission militaire française auprès de Mac Arthur, proconsul au Japon, alors que la France s'engageait militairement en Indochine.

² Autre destin fabuleux : démobilisé comme lieutenant d'aviation en 1919, il devient journaliste, tout en poursuivant une riche activité aéronautique. Lors de la bataille de France, il est l'un des deux seuls pilotes de chasse à ajouter des victoires aériennes à son palmarès de celles de la guerre précédente. Dès 1940, il rejoint la France Libre, forme des groupes de bombardement (il confie le commandement du groupe Lorraine à Mendès France), effectue lui-même de nombreuses missions au-dessus de l'Allemagne, et achève la guerre comme général, COMAIR de Larminat sur le Front de l'Atlantique. Ministre de la IV^e, c'est en tant que tel, qu'à 57 ans, il bat le record de vitesse entre Paris et Marseille, aux commandes d'un Mystère IV, que Dassault venait de livrer à l'Armée de l'Air.



commun de 1934 au Yémen, doit recruter des pilotes. Ce sera l'escadrille *España*. Tout est réalisé avant que le président Léon Blum ne se résigne, sous la pression britannique, à une politique de non-intervention.

Se pose alors une nouvelle fois, la question des relations de Malraux avec les communistes. En fait, ce sont des non-relations, Moscou ne s'étant pas encore résolu à intervenir en Espagne. En effet, le parti communiste espagnol était très minoritaire, voire marginal. Les Gouvernements se partageaient entre les socialistes du PSOE (les « sociaux-traitres »), les anarchistes (« l'ennemi de classe ») et les trotskistes (la « bête immonde »). Ce n'est que plus tard que Staline saisira l'intérêt qu'il y avait à noyauter les brigades internationales³. Negrin, chef du gouvernement espagnol, pourtant très proche des communistes, s'est amèrement plaint que Moscou lui envoyait, pour se battre, plus de commissaires politiques que de colonels !

C'est dans ce contexte que Malraux a été amené à engager son escadrille. Singulière unité ! Selon tous les témoignages, la discipline y était absolument inexistante. C'était le Soviet. Malraux ne pouvait pas exercer le moindre commandement au sens tactique du terme, il n'avait aucune compétence, et le savait. Mais, il était le leader, doté d'un très fort charisme, et participait systématiquement à chacun des raids dans un poste d'exécution (mitrailleur). Tous les témoignages concordent pour souligner que les pilotes, dénués de toute motivation idéologique, mais très intéressés par les soldes élevées que payaient rubis sur l'ongle le tandem Cot & Moulin (sur les fonds secrets du gouvernement français), étaient en fait de simples et bons mercenaires. Même s'ils ne comprenaient pas toujours tout ce que leur racontait le « camarade Malraux », ils avaient à son égard une forme de respect naturel et admiraient son courage physique. La simple menace d'un retour en France, seule sanction sérieuse, permettait en outre à Malraux d'asseoir un semblant d'autorité formelle. C'est ainsi que l'escadrille *España* fut engagée avec succès dans les coups d'arrêt successifs que les Républicains portaient aux rebelles dans leur marche sur Madrid, opérations au cours desquelles ils étaient forcés de se déployer. Lorsque l'escadrille, rebaptisée « *escadrille Malraux* », fut incorporée au sein de l'armée républicaine pour la bataille de Teruel, bien que son chef ait été « promu » lieutenant-colonel, les appréciations portées

³ Signe des temps, à la sortie de l'École Supérieure de Guerre en 1937, les stagiaires se sont vu offrir deux places de chef d'état-major de brigades internationales, en position de détachement hors-cadre. L'un d'eux sera le capitaine Putz, cavalier, qui sera tué comme lieutenant-colonel en Alsace, comme commandant de sous-groupe dans la 2^e DB. Autre destin particulier !

sur Malraux par le commandant de l'aviation gouvernementale, Hidalgo de Cisneros, qui ne passait pourtant pas pour un parangon de formalisme militaire, étaient souvent peu amènes, eu égard au fonctionnement particulier de cette unité.

Malraux quitte l'Espagne en 1937. En 1938-39, il y revient pour réaliser un film de propagande qui s'est révélé être contre-productif : en effet, ce film illustre de façon criante les limites de l'action militaire des Républicains qui faisaient faire de la désignation d'objectifs par reconnaissance aérienne à de simples paysans locaux, en les embarquant dans leurs avions ; mais, totalement illettrés, ceux-ci se montraient parfaitement incapables de reporter le terrain observé sur une carte (qu'ils ne savaient d'ailleurs pas lire) ce qui, dans ce genre de missions, est rédhibitoire.

S'agissant toujours de ses relations avec les communistes, Malraux observe, à juste raison, que les anarchistes voulaient faire la révolution immédiate, tandis que les communistes espagnols voulaient d'abord bâtir une armée, vaincre le fascisme et faire la révolution ensuite. C'est la raison pour laquelle ils se sont montrés totalement opposés à la confiscation des terres et à leur redistribution, ce qui peut surprendre mais est à replacer dans ce contexte. Néanmoins en 1937, lorsque l'Internationale s'est rangée avec la force de tous ses moyens du côté des Gouvernementaux⁴, non seulement son objectif était la lutte armée contre le franquisme, mais également la liquidation physique des trotskistes et des anarchistes. Aussi, lorsque, durant l'été, Barcelone fut le théâtre des combats fratricides entre Gouvernementaux et que Marty (surnommé le « boucher d'Albacete ») agissait de même à la tête des Brigades internationales, Malraux s'est tu et est demeuré absolument silencieux. Il ne les a jamais dénoncés, ce que lui reproche son biographe Jean Lacouture, qui écrit : « *Sur les massacres perpétrés en Catalogne par les communistes staliniens, il y a des paroles de Malraux qui nous manqueront à jamais.* »

En 1944, entré tardivement dans la Résistance en liaison avec le lieutenant-colonel Jacquot⁵ responsable O.R.A. de la zone, André Malraux fédère les maquis de Dordogne, de Corrèze, du Lot et du Tarn. Constituée à partir de réfugiés Alsaciens et Lorrains, c'est tout naturellement, qu'il baptise son unité *Brigade Alsace-Lorraine*. Lui-même se fait appeler « colonel Berger ».

⁴ Tandis que fascistes italiens et nazis allemands appuyaient le franquisme.

⁵ Saint-cyrien, il achèvera sa carrière comme général d'armée, commandant les forces alliées de Centre Europe à Fontainebleau de 1961 à 1964, après avoir commandé les FFA à Baden Baden.



Le général d'armée de Lattre de Tassigny remet la croix de chevalier de la Légion d'honneur et la croix de guerre avec palme à André Malraux, alias le colonel Berger, chef de corps de la brigade indépendante *Alsace-Lorraine* qui a combattu au sein de la 1^{re} armée.

© Pierre Raoul VIGNAL/ECPAD/Défense

Arrêté par les Allemands, il est délivré lors de la libération de Toulouse, ce qui lui permet de reprendre sa place. Il parvient à faire homologuer son grade, rencontre de Lattre à Dijon, et rallie la Première Armée. Il sera engagé au sein de la 10^e D.I. d'origine FFI commandée par le général Billotte, essentiellement dans les Vosges, lorsque la Première Armée prend à sa charge la défense de Strasbourg et de la Basse Alsace, évacuée par la 7^e Armée US, à la suite de la contre-offensive allemande dans les Ardennes de décembre 1944.

L'aumônier de la Brigade, le Père Bockel, l'a définie lui-même comme étant une bande de « sauvages », des étudiants, des ouvriers et des paysans lorrains et alsaciens. Mais, grâce à Malraux, ils ont eu le sentiment d'être beaucoup plus qu'ils ne pensaient être. En effet, pour ce qui est du commandement de sa « brigade », Malraux appliquera les mêmes principes que pour son escadrille espagnole : au plan opérationnel, il se reposera entièrement sur Jacquot. Mais, il faut bien comprendre que les ordres, donnés par le colonel Jacquot seul, n'auraient certainement pas eu la même portée que les mêmes ordres, conçus par Jacquot certes, mais validés par Malraux.

C'est ainsi que Malraux apportera à ses combattants issus des maquis, cette transcendance qui leur a permis de réaliser qu'il y avait plus en eux-mêmes que ce qu'il pouvait y avoir chez un résistant ordinaire. Comme les pilotes en Espagne, ils ne comprenaient pas toujours tout ce que leur disait Malraux, mais ils le suivaient d'instinct. Malraux représentait en fait plus un emblème qu'un véritable chef de guerre.



Le commissaire à la Guerre passe en revue la 10^e DI lors d'une visite à la division placée sous le commandement du général Billotte. Derrière les autorités, André Malraux.

© Ernest STACHE/ECPAD/Défense

C'est en janvier 1945 que se situe un événement capital pour Malraux : la rupture brutale et définitive avec les communistes. Malraux ne jugeait plus nécessaire cette alliance de circonstance, la réalité des fascismes européens ayant disparu ou étant en train de disparaître : le fascisme italien avait sombré en août 1943, le nazisme allemand était aux abois, et Malraux comme beaucoup de monde, pensait que le franquisme espagnol ne pourrait pas survivre à la victoire, n'imaginant pas un instant que Truman pourrait, pour des raisons de tactique politique, le maintenir en survie. C'est avec ces idées que Malraux, qui appartenait au « Mouvement de Libération nationale » quitta sa brigade quarante-huit heures pour assister à Paris au Congrès des mouvements de Résistance. Il s'opposa à la tentative de noyautage du parti communiste sur son mouvement, imposa son indépendance idéologique et politique et limita ainsi l'emprise communiste sur la Résistance. À compter de cette date, Malraux deviendra un adversaire implacable du communisme et de l'Internationale.

La fin de la guerre devait marquer la fin de l'épopée guerrière de Malraux qui, dès lors, cumulera une carrière politique, il sera onze ans ministre d'État du Général, poursuivant en parallèle sa proluxe activité littéraire. Néanmoins, au cours de cette carrière politique, son passé guerrier revint à la surface lors d'un échange un peu vif, avec quelqu'un qui pourtant appartenait au même gouvernement et n'avait, en outre, aucunement à rougir de son propre passé militaire, bien au contraire : Pierre Messmer.

Au cours d'un déjeuner auquel Malraux assistait en compagnie du ministre des Armées, « vieux FFL » ayant combattu dans les rangs de la 13^e D.B.L.E., Malraux, alors ministre d'État chargé des Affaires culturelles voulut lui faire admettre ses titres de guerre. Messmer était la franchise même, sans fard. Le dialogue suivant s'engagea⁶ :

Malraux : *On m'a dit que vous nous preniez pour des amateurs.*

Messmer : *C'est vrai, nous avons cinq ans de guerre, et vous, cinq mois.*

Malraux : *Vous oubliez que j'étais colonel dans deux armées.*

Messmer : *Oui, mais colonel FFI. Et aucun capitaine de Légion n'aurait accepté d'être placé sous les ordres d'un colonel FFI.*

Le dialogue s'arrêta là. Messmer, formé au moule de la Légion et militaire dans l'âme, n'a jamais été sensible à l'illusion lyrique en matière guerrière⁷.

In fine, au-delà de cette glorification du guerrier qui n'est en réalité que seconde, le Malraux d'avant-guerre et de la guerre a accompli le tour de force littéraire sans précédent – et sans doute lui en veut-on un peu pour cela – de réconcilier l'art et l'action, à force de les brouiller inextricablement, comme il l'a fait.

⁶ Frédéric TURPIN : *Messmer, le dernier gaulliste*, Paris, Perrin, 2019, p. 188.

⁷ Il n'empêche que c'est Messmer, alors président de l'Association *Présence et action du gaullisme*, qui proposa et obtint le transfert des cendres d'André Malraux au Panthéon, où il repose non loin de Jean Moulin.

« *Na rodina* » – « Pour la Patrie » : la nouvelle place de l'officier dans la société russe

par mademoiselle Maëlle MARQUANT



Mademoiselle Maëlle Marquant, ancienne stagiaire employée au pôle études et prospective, est diplômée du Magistère de relations internationales et action à l'étranger de l'université Panthéon-Sorbonne et s'est spécialisée sur les questions de sécurité et de défense en ex-URSS.

Cet article met en avant la réhabilitation de l'image de l'officier dans la société russe depuis l'arrivée au pouvoir de Vladimir Poutine en 1999. Mademoiselle Marquant montre ainsi comment la Russie a associé la glorification des réussites militaires, passées et présentes, avec la popularisation des carrières militaires auprès des jeunes, afin de renforcer le sentiment patriotique du peuple entier tout en répondant au besoin de masse de son armée.

Depuis l'arrivée au pouvoir de Vladimir Poutine en 1999, le gouvernement tend à réhabiliter le prestige de son armée. En effet, si les officiers soviétiques étaient érigés en héros, victorieux de l'Allemagne nazie, la chute de l'URSS a terni l'image de l'armée. Dans un contexte de crise économique et sociale entraînant la diminution des dépenses consacrées à la Défense, le personnel militaire vivait dans des conditions dramatiques. En 1997, la chercheuse Elisabeth Sieca-Kozłowski témoignait : « *L'armée russe est une armée mal nourrie, mal logée, désorientée, clochardisée, laissée à l'abandon, une armée dont l'objectif premier n'est plus de maintenir sa capacité de combat mais de*

subsister, par tous les moyens »¹. Autrefois adulé, l'officier a perdu son prestige et est devenu un enjeu social, économique et identitaire. Comment le gouvernement russe a-t-il contribué à améliorer l'image de l'officier et de l'armée en général depuis la fin de l'URSS ?

Donner un nouveau rôle politique aux officiers

Au cours de son histoire, l'armée russe a rarement joué un rôle politique important. Il en fut ainsi pendant la période soviétique. À la suite de la Révolution de 1917, une séparation s'opéra entre les fidèles du Tsar et ceux qui rejoignirent l'Armée rouge. Les missions et objectifs des officiers de cette dernière étaient de protéger et promouvoir les intérêts du Parti-État, d'être loyaux et obéissants au Parti communiste de l'Union soviétique (PCUS), d'éviter l'ingérence politique et de ne pas utiliser les hommes sous leurs ordres à des fins privées². Ainsi, l'officier appartenait à un corps qui dépassait sa propre individualité. Cependant, les Bolcheviks, méfiants à l'égard de la loyauté des officiers envers l'État-Parti communiste, introduisirent des mécanismes de contrôle. D'une part, la Direction politique principale, une organisation intra-militaire d'officiers politiques, veillait à la pureté idéologique et à la fiabilité politique des forces armées. D'autre part, le PCUS faisait appel à des services de renseignement réguliers et militaires pour garantir la fiabilité des forces armées. Des conseillers politiques étaient également attachés aux unités de l'armée pour veiller à la loyauté des officiers et faire de la propagande politique auprès des troupes. Ces commissaires permettaient donc un double contrôle : les ordres donnés par un officier militaire devaient être approuvés et contresignés par un commissaire politique³.

Néanmoins, à partir de la fin des années 1980, le corps des officiers joua un rôle politique de plus en plus important. Il convient de bien distinguer « activisme politique militaire », c'est-à-dire la participation et l'engagement politiques, et « influence politique »⁴, soit la capacité à influencer les décideurs politiques. La présence accrue des officiers dans l'élite du pouvoir serait due à l'ouverture de la Russie à l'économie de marché au

¹ Elisabeth SIECA-KOZLOWSKI : *L'armée russe : stratégies de survie et modalités d'action individuelle et collective en situation de « chaos »*, Cultures & Conflits, hiver 1996- printemps 1997. Disponible en ligne sur : <http://journals.openedition.org/conflits/2170>.

² Zoltan BARANY : *Civil-Military Relations and Institutional decay : explaining Russian Military politics*, Europe-Asia studies, Vol. 60, n° 4, juin 2008, pp. 581-604.

³ Zoltan BARANY, *op. cit.*

⁴ Zoltan BARANY, *op. cit.*



L'Armée rouge, porte-étendard du PCUS. Parade militaire sur la Place Rouge à l'occasion du Jour de la Victoire.

Source : Yandex Images

début des années 1990⁵. Les anciens membres des services spéciaux soviétiques, notamment ceux du Comité pour la Sécurité de l'État (KGB), étaient les seuls à avoir été autorisés par le gouvernement soviétique à étudier l'Occident (économie, politique, langue, droit) et à s'y être rendus. Ces hommes semblaient

donc les plus qualifiés pour aider la Russie à s'insérer dans le nouveau monde émergent des décombres de l'URSS.

Ainsi, la militarisation du pouvoir se traduirait par la sur-représentation des officiers dans ses hautes sphères, permettant aux forces armées d'avoir une position plus importante en Russie. Les exemples les plus marquants sont les rôles joués par le ministre de la Défense Sergueï Choïgou, ou encore du général Valéri Guérassimov, chef d'État-major, qui a notamment supervisé les opérations en Crimée et lancé l'opération russe en Syrie en septembre 2015. Néanmoins, plus que d'une « militarisation » du gouvernement, on pourrait surtout parler d'une « FSB-ization »⁶ ou d'une « *special force-ization* » dont Vladimir Poutine, issu du Service fédéral de sécurité de la Fédération de Russie (FSB), serait le premier représentant.

Fédérer les officiers et la population grâce au passé glorieux

Au cours de la Grande Guerre patriotique (1941-1945), les dirigeants soviétiques choisirent de rassembler l'armée et la population en un tout uni, prêt au combat. Cette tâche se concrétisa par un rappel du passé glorieux de la Russie : l'expérience héroïque de la défense de la liberté. Une attention particulière fut en effet accordée à la libération de la Russie des « interventionnistes étrangers » : Alexandre Nevski contre les chevaliers

⁵ Cyrille GLOAGUEN : *Forces armées et politique : une longue passion russe*, Hérodote, Vol. n° 116, n° 1, 2005, pp. 111-137.

⁶ Thomas GOMART : *Russian Civil-Military Relations: Putin's Legacy*, Carnegie Endowment, 2008, pp. 56-57.

teutoniques en 1240 et 1242, Dmitri Donskoï contre les Tatars en 1380, Dmitri Pojarski contre les interventionnistes lituano-polonais en 1630, ou encore les officiers soviétiques contre l'Allemagne nazie. Depuis l'arrivée au pouvoir de Vladimir Poutine, la Grande Guerre patriotique est devenue une nouvelle étape dans le développement des traditions d'héroïsme militaire. L'exaltation du passé héroïque de la Russie permet d'unir civils et militaires autour de valeurs communes, comme le démontrent les célébrations du Jour du défenseur de la patrie le 23 février et du Jour de la Victoire le 9 mai.

Le Jour du défenseur de la patrie existe depuis 1919, mais tient son nom actuel d'une décision de Vladimir Poutine qui le déclara jour férié en Russie en 2002. Officiellement, la fête célèbre les personnes qui servent ou servaient les forces armées russes (hommes et femmes, militaires et civils), tandis que des défilés et des processions honorent les anciens combattants. Le Jour de la Victoire, quant à lui, est célébré le 9 mai et commémore la signature à Berlin de l'acte de capitulation de l'Allemagne nazie avec les troupes alliées (à 23h le 8 mai heure française, mais à 1h le 9 mai heure de Moscou). Ce jour est férié depuis 1965 ; pourtant, dans les années 1990, sa célébration tomba en désuétude. Après l'arrivée au pouvoir de Vladimir Poutine, les fêtes et commémorations nationales redevinrent une source de fierté nationale. Le Jour de la Victoire est devenu peu à peu une célébration où la culture populaire joue un rôle central. À Moscou, un grand défilé militaire a lieu et la population arbore le ruban de Saint-Georges⁷ pour célébrer l'événement. Les 60^e et 70^e anniversaires du Jour de la Victoire en Russie (en 2005 et 2015) furent ainsi les plus grandes fêtes populaires organisées depuis l'effondrement de l'Union soviétique.

Ces deux fêtes illustrent le retour d'un patriotisme aux accents militaires. En effet, bien que d'autres fêtes existent, comme le Jour d'unité nationale (le 4 novembre) ou la fête de la Fédération de Russie (le 12 juin), considérée par ailleurs comme la fête nationale, le Jour de la Victoire demeure la fête qui unit la population. Elle est en effet célébrée par l'ensemble de la société russe. Ainsi, à l'occasion d'un sondage du centre de recherche indépendant *Levada*⁸ réalisé en décembre 2018, à la question « *qu'est-ce qui vous rend fiers parmi les événements passés ?* », 86 % des personnes interrogées

⁷ Ce ruban fait référence à la médaille soviétique « *Pour la Victoire sur l'Allemagne dans la Grande Guerre Patriotique 1941-1945* » et est devenu un symbole du patriotisme.

⁸ Centre Levada : *Identité nationale et fierté*, 25/01/2019. Disponible en ligne sur : <https://www.levada.ru/en/2019/01/25/national-identity-and-pride/>

répondirent « *la victoire durant la Grande Guerre patriotique* ». De même, à la question « *quelle est la première chose qui vous vient à l'esprit lorsque vous pensez à votre peuple ?* », 53 % déclarèrent « *notre passé et notre histoire* », contre 37 % en 1994 et 46 % en 2016 ; 17 % « *notre pouvoir militaire* », contre 5 % en 1994.



Exposition « *La percée syrienne* »
à la gare de Rostov-sur-le-Don, février 2019.

Source : Ministère russe de la défense

La réussite des opérations militaires est une composante essentielle dans le rétablissement du prestige de la profession d'officier, et de l'armée en général. C'est pourquoi le gouvernement communique beaucoup sur le succès des opérations en Syrie. À titre d'exemple, il a récemment réutilisé une méthode de l'époque

soviétique pour diffuser les succès militaires et promouvoir le patriotisme : une exposition en train itinérante. Entre juin 1943 et octobre 1948, une telle exposition avait transporté des trophées de guerre nazis capturés par l'Union soviétique. De même en 2019, un train composé de vingt wagons circula sur une distance de 28 500 kilomètres. Il s'arrêta dans soixante gares où furent exposés des armes et des équipements capturés, des galeries de photos glorifiant l'armée russe et même une boutique de souvenirs. L'exposition fut également accompagnée par des chants et des danses, ainsi que par des soldats russes revenus de Syrie pour raconter leurs exploits.

Rendre la carrière d'officier plus attrayante auprès des jeunes

Afin de rendre la carrière militaire plus attrayante, la première étape fut de développer le patriotisme au sein de la société russe, et particulièrement chez les jeunes. Dans son Manifeste du millénaire⁹ annonçant le programme pour sa candidature à l'élection présidentielle de 2000,

⁹ Vladimir V. POUTINE : *La Russie à l'aube du millénaire* / « *Rossia na rubeze tysaceletia* », Nezavisimaja gazeta, 30 décembre 1999, cité par Françoise DAUCÉ, Myriam DÉSSERT, Marlène LARUELLE, Anne LE HUÉROU, Kathy Jeanne ROUSSELET in *Les usages pratiques du patriotisme en Russie*. Questions de recherche, 2010, p. 9.

Vladimir Poutine évoquait ainsi l'idée de « valeurs » à défendre, dont trois primordiales : le patriotisme (*patriotizm*), la puissance (*derjavnost*) et le sens de l'État (*gosoudarstvennitchestvo*). Selon V. Poutine, le patriotisme correspond au « *sentiment de fierté de sa patrie, de son histoire et de ses succès. C'est l'aspiration à rendre son pays plus beau, plus riche, plus fort, plus heureux* »¹⁰.

Depuis l'élection de V. Poutine en 2000, quatre programmes d'« *Éducation patriotique des citoyens de la Fédération de Russie* » se sont succédés afin d'inculquer le patriotisme à la jeunesse. Le patriotisme est défini dans ces textes comme « *l'amour de la Patrie, le dévouement à la Patrie, la volonté de servir ses intérêts et la préparation à sa défense, pouvant aller jusqu'au sacrifice de soi* »¹¹. L'éducation patriotique doit ainsi permettre de donner « *une nouvelle impulsion à la renaissance spirituelle du peuple de la Russie* », de « *maintenir la stabilité sociale, de restaurer l'économie nationale, de renforcer la capacité défensive du pays* »¹².

Dans les faits, les jeunes définissent plus souvent le patriotisme comme étant de l'« *amour pour la patrie* » et le considèrent peu comme la « *volonté de défendre leur pays dans des situations d'urgence ou de danger extrême* ». Pour les jeunes, le patriotisme signifie d'abord avoir une bonne connaissance de l'histoire de la Russie, de ses traditions et de sa culture, ou encore éprouver du respect pour son pays, mais n'implique pas un engagement ou des actions concrètes¹³. Pour autant, les jeunes Russes semblent fascinés par les manifestations publiques du patriotisme, notamment par les actions de masse, les activités électorales et les commémorations historiques. Les institutions éducatives officielles et les médias de masse jouent donc un rôle essentiel dans la représentation que les jeunes se font de leur pays et de leur lien avec le pays. Le gouvernement est conscient de la baisse de sensibilité des jeunes au patriotisme et de son appétence pour les événements de masse. Il a ainsi lancé en avril 2019

¹⁰ Vladimir V. POUTINE, *op.cit.*

¹¹ Gouvernement de la Fédération de Russie, *Concept de l'éducation patriotique des citoyens de la Fédération de Russie*, 21 mai 2003. Disponible en ligne : <http://www.fadm.gov.ru/projects/280/525/MAIN/>. Cité par Françoise DAUCÉ, Myriam DÉSSERT, Marlène LARUELLE, Anne LE HUÉROU, Kathy Jeanne ROUSSELET, *Les usages pratiques du patriotisme en Russie*. Questions de recherche, 2010, p.11.

¹² Gouvernement de la Fédération de Russie, Arrêté du 10 février 2001, « *Sur le programme d'État Éducation patriotique des citoyens de la Fédération de Russie pour 2001-2005* », Disponible en ligne : http://www.llr.ru/razdel3.php?id_r3=73.

¹³ Daria OMELCHENKO, Svetlana MAXIMOVA, Oksana NOYANZINA, Natalia GONCHAROVA & Galina AVDEEVA : *National Identity and Patriotism among Russian Youth: Representations, Feelings and Actions*, Asian Social Science, Vol.11, N° 6, février 2015.

la chaîne *Pobeda* (Victoire) destinée aux jeunes¹⁴. Cette chaîne diffuse des films soviétiques, les dernières grosses productions louant l'héroïsme de l'armée (comme le film *Tanks for Stalin* de Kim Druzhinin, sorti en 2019), des documentaires sur la Grande Guerre patriotique et retransmet la parade du 9 mai. Cette chaîne a en effet été créée dans la perspective du 75^e anniversaire de la fin de la Grande Guerre patriotique en 2020 et est, selon le directeur général de *Perviy Kanal* (1^{re} chaîne), Konstantin Ernst, un « *hommage à nos aînés et à nos témoins, que nous voulons transmettre à nos descendants* ».

Le domaine militaire n'est qu'un des aspects du patriotisme où les associations paramilitaires soutenues par le gouvernement, sont des acteurs de premier plan. L'une des plus récentes est *Younarmia* (La jeune armée), créée le 29 juillet 2016 par décret du ministère russe de la justice. L'éducation patriotique est au cœur de ses objectifs, puisque sa charte définit comme prioritaire « *la préservation et la valorisation des valeurs patriotiques* ». *Younarmia* dénombre 272 000 membres âgés de 8 à 17 ans. Ses activités sont partagées selon quatre catégories : l'éducation spirituelle et morale, le développement intellectuel, l'éducation physique et sportive, les actions sociales. Cette association n'est pas sans rappeler les Pionniers et le *Komsomol*, organisations de la jeunesse soviétique de 1918 à 1991 ou encore la DOSAAF (Société bénévole d'assistance à l'aviation, à l'armée et à la flotte), fondée en 1927 par le ministère de la Défense. Sa charte de 2010¹⁵ rappelle la nécessité de proposer une éducation patriotique à une plus large part de la société et d'être une source de mobilisation.

Plus généralement, les associations paramilitaires semblent répondre à trois objectifs :

- Développer un engagement civique et le sens du collectif :

« *Seul le recours à la notion de patriotisme peut permettre son retour au sein du collectif. Le patriotisme suppose l'abnégation des individus à l'égard de l'ensemble de la communauté nationale* »¹⁶. Ce réengagement civique ou encore la « *re-politisation des sociétés* »¹⁷

¹⁴ « *"Pobeda" a commencé aujourd'hui – la nouvelle chaîne de la "Téléfamille numérique" de la première chaîne* », *Perviy Kanal*, 9 avril 2019. Disponible en ligne sur : https://www.1tv.ru/news/2019-04-09/363323-segodnya_nachala_veschanie_pobeda_novyy_kanal_tsifrovogo_telesemeystva_pervogo.

¹⁵ <http://www.dosaaf.ru/home/ustav-dosaaf>.

¹⁶ Françoise DAUCÉ : *L'État, l'armée et le citoyen en Russie post-soviétique*, Paris, l'Harmattan, 2001, p. 255.

¹⁷ Pierre MOUGEL : *La militarisation de la jeunesse dans l'espace post-soviétique* ⅔, BRENUS 4.0, février 2019.

n'a donc pas pour seul but l'intégration militaire. Il se rapprocherait du facteur de supériorité opérationnelle « force morale » dans l'armée de Terre française ; celui-ci repose notamment sur le « *développement du sens et de la légitimité de l'engagement* », et « *la formation individuelle, notamment éthique et déontologique* »¹⁸.



Défilé militaire des jeunes de *Younarmia*
à l'occasion du jour de la Victoire à Moscou, 9 mai 2017.

- Mobiliser et rassembler contre une menace extérieure :

La thématique de la menace, qu'elle soit intérieure ou extérieure, est importante même si elle n'est pas toujours clairement définie. La jeunesse est directement concernée par ces menaces. D'une part, car elle est présentée par le gouvernement comme le rempart qui défendrait la Russie de l'étranger, et d'autre part car la jeunesse devrait être protégée des influences étrangères, et notamment des idées progressistes décadentes¹⁹. Le Ministère russe de l'Intérieur lutte en effet activement contre « *la manipulation de la conscience des enfants par le biais des réseaux sociaux* », et projette d'envoyer les enfants « à problème » dans les camps patriotiques²⁰.

¹⁸ État-major de l'Armée de Terre, *Action terrestre future*, 2016.

¹⁹ Iskender YSAVEEV : *Militarization of the National idea : the new interpretation of patriotism by the Russian Authorities*, CSS ETHZ, Russian Analytical Digest, n° 207, 26 septembre 2017, pp. 12-14.

²⁰ « *Le ministère de l'intérieur a intensifié la lutte contre la manipulation de la conscience des adolescents à travers les réseaux sociaux* » / « *MVD aktivizirovalo bor'bou c manipulirovaniem soznaniem podrostkov tcherez sotseti* », Tass, <https://tass.ru/obschestvo/6209292>, 12 mars 2019.

- Favoriser une « intégration prospective »²¹ :

Younarmia permet de transmettre des valeurs militaires à des jeunes et de leur délivrer une formation militaire préliminaire qui permettrait de rendre la conscription, réduite à un an, plus efficace puisque les jeunes ainsi formés auraient déjà appris les premiers rudiments du combat. L'un des objectifs semble en outre de rendre le service et la carrière militaires plus attrayants²². En effet, très peu d'appelés réalisent leur service militaire dans la mesure où avec les moyens adéquats, il est possible d'y échapper. Beaucoup d'engagés sont donc issus des couches sociales défavorisées. *Younarmia* incite donc ses recrues à s'engager dans une carrière militaire. De plus, les membres qui souhaitent devenir officiers peuvent se mettre en avant en se démarquant dans les compétitions de l'association assemblage d'armes, précision du tir, endurance physique. Par ailleurs, vingt universités du pays attribueraient aux membres de l'association des crédits supplémentaires en fonction de leurs réalisations. Cependant *Younarmia*, malgré sa communication de masse, ne compte à ce jour dans ses rangs que 1 % de la population.

En conclusion, Vladimir Poutine a souhaité dès son arrivée au pouvoir redorer l'image d'une armée ternie par la crise économique et sociale consécutive à la chute de l'URSS. Il a pour ce faire renforcé le pouvoir de l'armée en nommant des officiers à des postes-clefs du gouvernement. Il a également rassemblé monde militaire et monde civil autour des exploits militaires, passés et présents, notamment grâce aux cérémonies de masse. Enfin, pour attirer de plus en plus de jeunes vers la carrière militaire, il a favorisé le développement des activités dans des associations paramilitaires qui offrent des avantages significatifs pour la poursuite des études secondaires et supérieures. Toutefois, l'emploi croissant de contractuels et d'entreprises privées comme le groupe *Wagner* ont des conséquences sociales et identitaires durables sur l'armée russe, renforçant la nécessité de développer le sentiment patriotique au sein de la population toute entière.

²¹ Pierre MOUGEL, *op.cit.*

²² « Le ministère de la défense appellera 1 million d'enfants à *Younarmia* », Gorod 812, 17 avril 2019, http://gorod-812.ru/minoboronyi-prizovet-v-yunarmiyu-million-detey/?fbclid=IwAR2jurSPDnPEAh4NmflUpcFo0FrPi61eQi6ksRxhg_FxBChCCnUbiLo2Trw.

Des Pavillons noirs aux Boxeurs : penser l'ennemi irrégulier dans les campagnes du Tonkin et de Chine

par Monsieur Jean-Philippe GIRAUD



Professeur agrégé d'histoire, diplômé de l'EDHEC, Jean-Philippe Giraud est auditeur civil de la 133^e promotion de l'École de guerre – Terre et membre des Jeunes IHEDN. Détaché au ministère des Armées, il est actuellement directeur des études au sein du pôle études et prospective du CDEC.

Dans cet article, Monsieur Giraud souligne l'intérêt de l'étude des expéditions françaises en Extrême-Orient à la fin du XIX^e siècle, du point de vue de la connaissance de l'ennemi. Engagées dans des conflits en partie asymétriques, au Tonkin puis en Chine, les forces françaises font face à un adversaire irrégulier composé d'insurgés nationalistes, de pirates et de sociétés d'arts martiaux secrètes. En dépit d'un renseignement militaire encore embryonnaire, principalement tourné vers les armées régulières d'Europe occidentale, les corps expéditionnaires français s'adaptent, non sans difficultés, à cet environnement humain complexe.

« Or, si le prince éclairé et le général avisé défont l'ennemi chaque fois qu'ils passent à l'action (...), c'est grâce à l'information préalable. »

Sun Tzu, *L'art de la guerre*, chapitre XIII

L Extrême-Orient est un théâtre d'opérations bien connu de l'armée française qui s'y est déployée à plusieurs reprises dans le cadre des guerres coloniales, puis des conflits liés à la décolonisation et à la Guerre froide¹. Au XIX^e siècle, l'intérêt de la France pour cette région est à la fois économique et politique dans le cadre de la rivalité entre puissances coloniales pour l'accès au vaste marché que représente en particulier, l'Empire du Milieu. L'arrivée des Français en Indochine : missionnaires², marchands et explorateurs d'abord, soldats et administrateurs coloniaux ensuite, entraîna rapidement des tensions avec celui-ci³. Inquiète pour la sécurité de sa frontière méridionale, voyant d'un mauvais œil le passage de l'empire annamite⁴, jusqu'alors sa chasse gardée, sous protectorat français, la Chine affronte les forces du corps expéditionnaire du Tonkin : c'est la guerre franco-chinoise de 1883 à 1885. Quelques années plus tard, après un long processus de dépeçage du Céleste Empire par les puissances occidentales et le Japon⁵, la France participe à une expédition internationale (1900-1901) pour réprimer l'insurrection du mouvement xénophobe des Boxeurs qui menace les intérêts étrangers.

Au cours de ces deux conflits, les forces terrestres font la guerre « au milieu des peuples », d'autant plus que les gouvernements chinois et annamite instrumentalisent habilement des troupes irrégulières contre la France. Pavillons noirs, pirates et insurgés nationalistes annamites, puis membres du mouvement des Boxeurs combattent ainsi, seuls ou aux côtés des soldats réguliers impériaux. Comment l'armée de Terre envisage-t-elle cet ennemi complexe et comment s'y adapte-t-elle ? Pour répondre à cette question, il faut se pencher, d'une part, sur l'évolution du renseignement militaire français à la fin du XIX^e siècle, et d'autre part, sur l'émergence d'une approche française de la contre-insurrection.

¹ Guerre d'Indochine (1946-1954) et guerre de Corée (1950-1953).

² La France était par ailleurs en charge de la protection des missions catholiques en Extrême-Orient.

³ L'armée française s'était déjà déployée en Chine lors de la 2^e guerre de l'opium (expédition franco-britannique de 1860).

⁴ Actuel Vietnam. À l'époque coloniale le Tonkin correspond aux territoires septentrionaux, la Cochinchine aux territoires méridionaux, l'Annam aux territoires centraux de cet empire.

⁵ Période que l'historiographie nomme les « traités inégaux » entre la Chine et les Puissances, du traité de Nankin en 1842 jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.

Pavillons noirs, rebelles et pirates au service des Empires annamite et chinois

L'expédition du Tonkin se décompose en deux étapes. De 1883 à 1885, la France affronte essentiellement des troupes régulières chinoises ayant franchi la frontière, assistées par des soldats impériaux annamites et des Pavillons noirs, dans un conflit de type dissymétrique. Le traité de Hué instaurant le protectorat sur l'Annam et le Tonkin⁶, signé le 25 août 1883, est rejeté par la Chine qui envahit ce dernier sans déclaration de guerre. L'armée impériale est finalement repoussée derrière la frontière mais contre-attaque en mars 1885, contraignant les Français à évacuer Lang Son⁷. Le traité de Tien Tsin⁸ est finalement accepté par la Chine le 9 juin, mettant fin aux opérations contre celle-ci. Côté français, les forces



Un Pavillon noir vers 1885.

Crédit : Charles-Édouard HOCQUARD

terrestres du Corps du Tonkin ont représenté au plus fort des combats, deux divisions à deux brigades interarmes (plus une en réserve), soit jusqu'à 35 000 hommes fin 1885, auxquels il faut ajouter 4 à 5 000 marins de la division navale d'Extrême-Orient et 30 000 supplétifs autochtones⁹. En face, l'armée impériale annamite mobilise environ 20 000 hommes. De valeur inégale, ces unités ne sont pas toutes dotées d'armes à feu ; quand elles en ont, il s'agit essentiellement de fusils et de canons de modèles anciens, donnés par la France¹⁰. Côté chinois, les troupes impériales comprennent au plus fort de

⁶ La Cochinchine était devenue une colonie en 1862, le Cambodge un protectorat en 1863.

⁷ Cet échec, très limité dans ses conséquences militaires, eut néanmoins des répercussions importantes en France, puisqu'il entraîna la chute du gouvernement de Jules Ferry.

⁸ Signé une première fois le 11 mai 1884 mais non respecté. Il fait partie des « traités inégaux ».

⁹ Michel BODIN : *Les Français au Tonkin 1870-1902. Une conquête difficile*, Soteca, 2012.

¹⁰ Dans le cadre du second traité de Saigon qui conforte les possessions françaises en 1874.

l'affrontement 3 divisions d'infanterie, soit environ 35 000 soldats. Ces derniers disposent d'une puissance de feu hétérogène mais globalement équivalente aux Français. Les Pavillons noirs, quant à eux, se distinguent des pirates et autres bandes de brigands chinois sévissant au Tonkin, par une organisation et un équipement proches d'une armée conventionnelle, parfois même supérieurs à l'armée annamite. Anciens *Taiping*¹¹ en révolte contre l'empereur Qing, ils ont fui la répression pour former des bandes armées au Tonkin. Ils ne constituent toutefois pas un groupe homogène : ainsi existe-t-il des Pavillons noirs, blancs ou jaunes. Les premiers, composés de 5 à 6 000 hommes maximum, sont les plus hostiles aux Français, mais aussi les mieux armés. Ils sont utilisés comme auxiliaires irréguliers par l'empereur d'Annam, puis par l'armée impériale chinoise, comme ce fut le cas lors du siège de Tuyen Quang¹².

À partir de 1885 et jusqu'en 1902, le corps du Tonkin a affaire essentiellement aux insurgés nationalistes annamites du mouvement *Can Vuong*¹³, ainsi qu'à des bandes de pirates et de brigands annamites et chinois, souvent composées d'anciens Pavillons noirs. Dans ce conflit asymétrique, les opérations de contre-guérilla varient en intensité, de la simple opération de police à des engagements de haute intensité impliquant de l'artillerie. Les insurgés du *Can Vuong* sont regroupés en milices paysannes pouvant représenter plusieurs centaines d'individus, sous le contrôle des élites locales¹⁴. Mal entraînées, équipées légèrement, elles poursuivent une stratégie de subversion destinée à créer de l'insécurité dans le dispositif français. Tous les procédés de la « petite guerre » sont utilisés : piège, embuscade, harcèlement de postes isolés, attaque des arrière-gardes, politique de la terre brûlée, répression des civils soutenant les Français. Les unités plus faibles (auxiliaires indochinois, milices, gardes) sont particulièrement visées ; l'affrontement direct avec les forces françaises est rare. Les actions cherchent à susciter une riposte aveugle pour couper les Français de la population. Les bandes de pirates et de brigands chinois sillonnent les côtes tonkinoises et l'intérieur des terres, mêlant hors-la-loi, déserteurs et rebelles.

¹¹ De 1851 à 1864, une guerre civile oppose les insurgés ayant formé un royaume dissident dit « *Taiping Tian Guo* » en Chine du Sud, au régime impérial traditionnel. Il en résulte, selon les estimations, entre 20 et 30 millions de morts, ce qui en ferait la guerre civile la plus meurtrière de l'histoire.

¹² Du 23 novembre 1884 au 3 mars 1885, les 600 légionnaires et tirailleurs tonkinois du chef de bataillon Dominé résistent héroïquement à plus de 10 000 assaillants chinois, réguliers et Pavillons noirs.

¹³ Littéralement : « aider le roi ».

¹⁴ Michel BODIN, *op. cit.*

Prospérant grâce au trafic transfrontalier, certaines sont bien armées et n'hésitent pas à s'allier pour attaquer des postes ou colonnes français isolés des montagnes tonkinoises. Enfin, soulignons le jeu complexe des minorités ethniques du Haut-Tonkin, comme les Taiï, dont certains chefs soutiennent les Français après les avoir combattus. Au total, le Corps du Tonkin essuie des pertes importantes estimées à 13 000 soldats français et algériens, plus 10 000 auxiliaires autochtones ; 30 % sont tués au combat¹⁵.

Le corps expéditionnaire est en difficulté lors de la phase de contre-insurrection. Les récits de vétérans montrent bien la confusion dans laquelle se trouvent les Français : ainsi les termes « pirates », « rebelles » et « bandits » sont utilisés indistinctement pour désigner les nationalistes annamites du *Can Vuong* et les bandes de pillards chinois¹⁶. Cette méconnaissance de l'ennemi s'explique par les déficiences du renseignement militaire de l'époque¹⁷. Au niveau central, celui-ci vient à peine d'être organisé de façon permanente avec la création du 2^e bureau de l'état-major général du ministre de la guerre, conséquence de la réorganisation de l'armée française après la défaite de 1870 contre la Prusse. L'instruction ministérielle du 17 février 1875 précise que « *l'état-major de l'Armée est chargé de la centralisation de tous les renseignements sur les armées étrangères* ». À ce titre, les officiers du 2^e bureau publient la *Revue militaire de l'étranger* ; celle-ci porte toutefois essentiellement sur les armées régulières européennes, l'armée prussienne y occupant une grande place¹⁸. Le renseignement tactique, quant à lui, fait l'objet dans les années 1880 des travaux pionniers du général Lewal¹⁹ mais reste essentiellement cantonné aux reconnaissances de cavalerie. Ces dernières sont particulièrement dangereuses au Tonkin ; on leur préfère l'interrogatoire des indigènes, le recrutement de guides locaux et d'auxiliaires irréguliers, sans uniformes, chargés de recueillir le renseignement²⁰. À partir des années 1890, les renseignements sur

¹⁵ Plusieurs milliers meurent de maladie, en particulier du choléra. Côté ennemi, les pertes sont dix fois plus élevées.

¹⁶ Michel BODIN, *op. cit.*

¹⁷ L'expression est à comprendre dans le sens contemporain de « renseignement d'intérêt militaire », soit « tout ce qui a ou peut avoir des conséquences sur les forces en opérations dans les crises actuelles ou potentielles » (Académie du renseignement).

¹⁸ Laure LOUCOPOULOS : *La Revue Militaire de l'Étranger (1872-1914), acteur majeur de la formation des officiers au début de la III^e République*, 2012.

¹⁹ Jules LEWAL : *Études de guerre. Tactique des renseignements*, Paris, Baudouin, 1881.

²⁰ Capitaine R. CARTERON : *Souvenirs de la campagne du Tonkin*, Baudouin, 1891 et Michel BODIN, *op. cit.*

l'ennemi deviennent toutefois plus précis, notamment grâce aux retours d'expériences d'officiers ayant combattu au Tonkin, tels que le colonel Frey²¹. Celui-ci s'appuie notamment sur les missions catholiques comme source de renseignements, par exemple pour évaluer le nombre de bandes armées annamites opérant dans le Delta. En 1894 est publié un « *Vade-mecum de l'officier au Tonkin* »²², écrit par un ancien officier du corps expéditionnaire. Cette publication détaille les procédés tactiques des insurgés annamites et chinois, et donne des conseils aux officiers pour mener à bien cette guerre de contre-guérilla. L'auteur les invite par exemple à ne pas suivre à la lettre les règlements, conçus pour un engagement conventionnel en Europe. Il souligne les limites des canons français, inefficaces contre les remparts en terre et les haies de bambou de l'ennemi ; il préconise l'utilisation des fusils modèles 1874, plus rustiques et robustes que le modèle 1886 en dotation conçu pour le combat européen. Les grandes opérations sont jugées contre-productives, les petites colonnes mobiles obtenant de bien meilleurs résultats. C'est l'évolution qu'adopte le corps expéditionnaire à partir de 1891. Aux colonnes lourdes interarmes des années 1885-87 succèdent de petits groupes tactiques plus légers, bien coordonnés et renseignés, appuyés par des milices indigènes, qui harcèlent les bandes préalablement coupées de leurs soutiens par un blocus. Le Tonkin est alors divisé en quatre territoires militaires dont les chefs disposent également des pouvoirs civils : c'est dans ce cadre politico-militaire que le colonel Gallieni, le commandant Lyautey (son adjoint) et le colonel Pennequin²³ développent leurs théories sur la pacification et la contre-insurrection. Une meilleure connaissance du pays et de sa culture leur permettent en effet de mettre en œuvre une politique consistant notamment à monter les différentes minorités les unes contre les autres.

²¹ Colonel Henri-Nicolas FREY : *Pirates et rebelles au Tonkin, nos soldats au Yen-thé*, Hachette, 1892. Cf. aussi le capitaine LECOMTE : *La vie militaire au Tonkin*, Paris, Berger-Levrault, 1893.

²² Henri GALLAIS : *Vade-mecum de l'officier au Tonkin. Recueil de renseignements utiles sur la vie des postes dans les régions montagneuses, à l'usage des Européens allant débiter dans notre nouvelle colonie d'Extrême-Orient*, Paris, Challamel, 1895.

²³ Au sujet du rôle moins connu de ce dernier, voir notamment Jean-François KLEIN, *Théophile Pennequin, le « sorcier de la pacification » (1849-1916)*, dans Samia El-Mechat, *Coloniser, pacifier, administrer : XIX^e-XX^e siècles*, Éditions du CNRS, 2013.

L'instrumentalisation des Boxeurs par l'impératrice douairière Tseu-Hi

La « révolte des *Boxers* » qui entraîne l'intervention du corps expéditionnaire international, est un mouvement populaire xénophobe né en 1898 dans le nord-est de la Chine. Les Boxeurs, que l'on désigne plus souvent sous le terme anglais *Boxers*, constituent une force irrégulière représentant jusqu'à 100 000 hommes. Le mouvement du *Yihe-quan*, littéralement : « poings de la justice et de la concorde », est au départ une association populaire d'arts martiaux ; ses membres pratiquent le *Meihua-quan* ou « boxe de la fleur de prunier »²⁴ qu'ils utilisent d'abord contre les missionnaires étrangers et le pouvoir Qing²⁵. Les *Boxers* sont répartis en différents groupes rarement coordonnés : il n'existe pas de commandant en chef afin d'éviter les luttes de pouvoir. L'unité



Un Boxer vers 1900.

Crédit : US National Archives, Department of the Army

de base ou *tan*, dirigée par un Grand maître, comprend 25 à 100 hommes ou femmes organisés en petits groupes de 10, très disciplinés. Vêtus d'une tenue d'art martial, leur armement est limité aux armes blanches et à de vieux fusils. Les *Boxers* partagent certaines croyances telles que l'invulnérabilité face aux balles ennemies qu'ils mettent parfois en scène en se tirant dessus avec des balles à blanc. À partir de mai 1899, le mouvement prend de l'ampleur en s'ouvrant à toutes les sociétés secrètes xénophobes ; leurs actions violentes ciblent les intérêts étrangers : destructions de lignes télégraphiques et de

²⁴ Yan YAN : *Le mouvement des Boxeurs en Chine (1898-1900)*, Éditions You Feng, 2007.

²⁵ La dernière dynastie impériale chinoise (1644-1912) était d'origine mandchoue et n'appartenait donc pas à l'ethnie majoritaire Han ; les *Boxers* la rendaient responsable de la soumission chinoise aux étrangers.

chemins de fer, massacres de missionnaires et de chinois convertis, etc. Début 1900, ils contrôlent la région de Tien-Tsin et menacent Pékin où se trouvent les légations étrangères. Fin mai, une première colonne internationale de 360 puis 2 000 soldats européens, est envoyée pour protéger Pékin ; elle affronte les *Boxers* à partir du 11 juin. Le 17, un second corps expéditionnaire²⁶ de 20 000 hommes environ prend les forts du Takou qui commandent l'accès à Tien-Tsin et Pékin, forçant l'impératrice douairière Tseu-Hi à déclarer la guerre aux huit nations. Les *Boxers*, alliés aux troupes impériales, entrent dans Pékin et assiègent le quartier des légations lors des « 55 jours de Pékin », du 20 juin au 14 août 1900. L'armée régulière impériale est alors constituée d'environ 360 000 hommes, auxquels peuvent s'ajouter jusqu'à 1,3 million de miliciens. Globalement inférieure aux armées européennes, certaines de ses unités ont cependant été modernisées sur le modèle occidental après la défaite lors de la guerre sino-japonaise de 1894. C'est le cas de deux divisions de l'armée du Beiyang, stationnées dans la province de Pékin²⁷. Côté français, environ 3 000 soldats des troupes de marine, déjà présents en Extrême-Orient, participent aux opérations de mai à septembre 1900 ; c'est d'ailleurs pendant ce conflit que celles-ci sont rattachées au ministère de la Guerre, sous le nom de Troupes coloniales²⁸. Ces troupes sont ensuite relevées par le Corps expéditionnaire français de Chine (CEFC) à deux brigades interarmes, soit environ 18 000 hommes sur un total de 100 à 110 000 soldats occidentaux et japonais début 1901²⁹. Après la prise de Pékin, une phase de pacification commence afin d'anéantir les restes de la rébellion ; la mission principale du CEFC est alors le contrôle de zone. Le 7 septembre 1901, la Chine accepte de signer le « protocole des *Boxers* »³⁰ qui met fin aux hostilités. Durant le conflit, les *Boxers* sont largement instrumentalisés par le pouvoir chinois. Après une phase de répression féroce, l'impératrice reconnaît officiellement le mouvement par un décret du 21 juin 1900, en plein siège des légations ; un autre décret, le 29 juin, différencie cependant les

²⁶ Dans le cadre de l'Alliance des huit nations : la France, le Royaume-Uni, les États-Unis, l'Allemagne, la Russie, le Japon, l'Autriche-Hongrie et l'Italie.

²⁷ Le Zhili ou Pétchili pour les Français.

²⁸ Par la loi du 7 juillet 1900. Elles dépendent de la Direction des troupes coloniales (N° 8) de l'état-major, créée par décret du 21 janvier 1901.

²⁹ Jean-François BRUN : *Intervention armée en Chine : l'expédition internationale de 1900-1901*, Revue historique des armées (en ligne), N° 258, 2010. URL : <http://journals.openedition.org/rha/6914>.

³⁰ Il fait partie des « traités inégaux ». Outre de lourdes réparations, la Chine doit accepter la présence permanente d'armées étrangères sur son sol.

« bons » des « mauvais » *Boxers*³¹. Après la prise de Pékin, quasiment anéantis, ils sont finalement rendus responsables de la guerre par un décret du 7 septembre ; l'impératrice demande officiellement l'aide des puissances étrangères pour les éliminer.

Face à cet ennemi asymétrique, l'armée française semble cette fois-ci mieux préparée. Les chefs qui commandent le corps expéditionnaire ont déjà combattu les Chinois et ont une expérience significative du théâtre d'Extrême-Orient. C'est en particulier le cas du général de brigade Frey³², commandant le premier corps expéditionnaire, mais aussi du commandant du CEFC, le général de division Voyron, qui a servi au Tonkin et commandé les troupes d'Indochine. La collecte et l'exploitation du renseignement militaire restent du ressort du 2^e bureau de l'état-major général du ministère de la Guerre. En raison de la compromission de certains officiers de sa Section de statistiques dans l'affaire Dreyfus, celui-ci a vu ses activités recentrées sur le renseignement d'intérêt militaire³³. Concernant les forces adverses chinoises, la lecture de la *Revue militaire des armées étrangères*³⁴ montre la capacité de discernement des officiers du 2^e bureau, malgré l'amalgame des *Boxers* dans l'armée impériale au moment du siège de Pékin³⁵. Au niveau tactique, la recherche du renseignement militaire semble porter moins sur l'ennemi que sur les capacités des alliés : les matériels les plus récents, tel le fameux canon de 75 mm français, sont en effet déployés et testés lors de ce conflit, vitrine de la guerre moderne. Au bilan, les pertes françaises sont beaucoup plus réduites qu'au Tonkin, avec 433 tués³⁶. Après le « protocole des *Boxers* », une partie du CEFC devient la Brigade française d'occupation de Chine, puis le Corps d'occupation de Chine, instaurant une présence militaire française permanente jusqu'à son départ, forcé par les Japonais en 1945.

En dépit du contexte particulier et non transposable des empires coloniaux, ces deux conflits présentent donc un intérêt certain pour l'historien du fait militaire, mais aussi pour les cadres de l'armée de Terre d'aujourd'hui.

³¹ C'est-à-dire les pillards et fauteurs de trouble. Yan YAN, *op. cit.*

³² Évoqué dans la partie précédente. Il publie en 1904 : *L'armée chinoise : l'armée ancienne, l'armée nouvelle, l'armée chinoise dans l'avenir*, Paris, Hachette.

³³ On lui retire le contre-espionnage. Sébastien LAURENT : *Politiques de l'ombre*, Fayard, 2009, p. 392 ; Gérald ARBOIT : *Des services secrets pour la France*, CNRS, 2014, p. 87.

³⁴ Ex-*Revue militaire de l'étranger* (le nom change en 1899).

³⁵ Voir par exemple le volume 57, janvier-juin 1901, *Les événements militaires en Chine (1900-1901)*, pp.134-149.

³⁶ Jean-François BRUN, *op. cit.*

Face à un ennemi non conventionnel, les forces françaises s'adaptent et améliorent leurs capacités de renseignement, tout en jetant les bases de ce que l'on nomme aujourd'hui « l'interculturalité »³⁷. C'est sur ces théâtres d'Extrême-Orient que se développe aussi une véritable école française de la contre-insurrection enrichie au XX^e siècle par les expériences de Salan, Galula et Trinquier. Ces engagements sont enfin, dans une certaine mesure, un succès du point de vue de la coopération interarmes, interarmées, voire interalliés.

³⁷ « L'interculturalité dans les actions militaires (...) cherche à comprendre les différentes cultures qui interagissent sur un théâtre d'opérations afin de permettre l'action militaire », chef de bataillon P.-E. HANQUIER : *Sans maîtrise du dialogue interculturel, la guerre est perdue*, Brennus 4.0, 12 mai 2019, https://www.penseemiliterre.fr/sans-maitrise-du-dialogue-interculturel-la-guerre-est-perdue_114084_1013077.html.

S'inspirer du nomadisme ?

par le commandant Fiona BURLLOT




Saint-cyrienne de la promotion lieutenant Brunbrouck, le commandant Fiona BURLLOT choisit de servir dans le matériel. Elle effectue sa première partie de carrière dans les troupes aéroportées au 3^e RMAT comme chef de section, officier maintenance, officier adjoint puis commandant d'unité où elle est projetée à quatre reprises. Affectée au cabinet du CEMAT à compter de 2016, elle y sert comme chef de la cellule activités internationales.

En janvier 2019 elle effectue une mission de six mois en tant qu'assistant militaire du président du comité militaire de l'Union européenne. Elle est depuis le 1^{er} septembre 2019, stagiaire de l'enseignement militaire supérieur.

L'affrontement entre nomades et sédentaires apparaît comme une constante dans les conflits. Encore aujourd'hui, les adversaires (particulièrement au Sahel) auxquels se retrouve confrontée l'armée française utilisent des modes d'actions fortement inspirés par le style de vie nomade. Une réappropriation du fait nomade ne peut donc qu'être utile, à la fois pour mieux comprendre ceux que nous combattons mais aussi pour développer d'autres capacités nous permettant de mieux prendre l'ascendant. Ainsi l'étude de l'origine du combat nomade mongol, l'évocation de la nomadisation de troupes « occidentales » dans l'Histoire et ce que cette évolution leur a apporté pourraient permettre aux unités « conventionnelles » de réinvestir ce champ de la guerre.

« **J**e vous le dis avec certitude, si vos paysans, je ne dis pas vos rois et vos seigneurs, consentaient d'aller comme les rois des Tartares et de se contenter de la même nourriture, ils pourraient s'emparer du monde entier »¹. Les nomades ont de tout temps

¹ Guillaume de Ruysbroeck, franciscain envoyé du roi Louis IX auprès des Mongols, XIII^e siècle.



fasciné. L'empire mongol n'a-t-il pas été le plus grand empire territorial ? Ces « sauvages » venus des steppes ont réussi à s'emparer du territoire le plus vaste de l'Histoire alors que personne ne les attendait. Leur mode de vie, leur organisation, leurs ambitions doivent donc bien avoir quelques vertus pour avoir conduit à de tels succès. De plus, le conflit entre sédentaires et nomades est certainement une des raisons les plus anciennes d'affrontement. Enfin, ce mode de vie si singulier, bien que menacé, continue d'exister dans les steppes de la lointaine Asie. Cette résistance à « la dégradante obligation d'être de son temps » comme la décrivait Hannah Arendt est en soi un exploit. N'avons-nous donc pas encore aujourd'hui des leçons à apprendre de ces cavaliers-archers ? Dans un monde moderne, majoritairement sédentarisé, qui tire sa force de ses racines, le nomadisme ne semble pas être l'inspiration première y compris pour les forces armées. Il n'y a guère plus que les enceintes portables qui soient « nomades »...

Pourtant les conflits d'aujourd'hui semblent encore être un affrontement entre sédentaires, retranchés dans des camps (les *FOB – Forward Operating Bases*) et nomades beaucoup plus mobiles. L'impact des pertes, les rapides évolutions technologiques, la difficile compréhension des enjeux de conflits lointains tout cela pousse les armées occidentales à se sédentariser davantage quand leurs adversaires eux se montrent de plus en plus mobiles. L'Histoire montre que l'avantage, malgré une supériorité technologique, n'a pas toujours été du côté des sédentaires. Il semble donc utile de se réapproprier le nomadisme à la fois pour comprendre l'adversaire mais surtout pour avoir « d'autres cordes à nos arcs » nous permettant de prendre l'ascendant.

Pour s'inspirer du nomadisme il est donc utile de rappeler l'histoire de l'empire et comment, de Temudjin à la Horde d'Or, les nomades ont conquis au XIII^e siècle un territoire s'étendant des rives orientales de la Chine et de la Russie jusqu'aux portes de Vienne. Ensuite comment par le passé, le combattant occidental a déjà réussi à adopter des modes d'action nomades. Enfin pourquoi les armées pourraient être aujourd'hui inhibées par une trop grande sédentarisation et comment elles pourraient retrouver de la capacité opérationnelle par une réappropriation de ce qui fait la force du nomadisme.

De Temudjin à la Horde d'Or

« *Je veux oublier que le retour est inévitable* »².

« *TCHOU !!* », c'est par cette onomatopée prononcée tel un coup de fouet, que les descendants de Gengis Khan lancent encore leurs chevaux au galop dans la steppe. Cette vie nomade qui semble par définition vouée à passer, un royaume fait d'éphémère, est finalement d'une pérennité étonnante. Ce mode de vie demeure, probablement car c'est le seul qu'autorise ce territoire aussi rude. Face à l'immensité aride de la steppe la sobriété est de mise. Les yourtes continuent de constituer les paysages de la banlieue d'Oulan-Bator, par fierté sûrement, nostalgie, aussi, mais surtout car la yourte constitue l'essence de ce qui fait la force des nomades. La liberté qu'offrent la mobilité et le peu de propriété. Les assauts de la modernité ne sont donc pas encore venus à bout d'un mode de vie qui n'a pourtant rien de séduisant.

Pour en revenir à Gengis Khan, sa réalisation première, à l'origine de tous les succès qui suivront, est l'unification des tribus vers 1200. Ainsi unies, elles arrêteront de se faire la guerre entre elles pour la porter contre d'autres. Mais il ne s'agit pas de n'importe quelles tribus. Celles-ci sont soumises à des conditions de vie qui produisent des hommes endurants et prédateurs. La résilience des hommes est donc une donnée d'entrée et la rusticité, leur mode de vie naturel. La préparation opérationnelle est permanente et s'effectue essentiellement par la pratique de la chasse. Bien plus qu'un sport il s'agit d'une nécessité de survie, la motivation et le sens sont donc évidents. Ensuite elle s'effectue à cheval. Tout le monde est donc à jour de ses qualifications de pilotage et maîtrise parfaitement son « véhicule ». Le tir est régulièrement pratiqué et la sanction n'est pas un « H+L »³ valorisant mais le repas du soir. Enfin, la chasse est un travail collectif qui exige d'atteindre un niveau optimum d'interopérabilité.

Après l'unification des tribus, Gengis Khan va étoffer l'organisation militaire. Elle était préexistante, mais il va la densifier et mettre en place une forte discipline. Ensuite la sélection des chefs s'effectue au mérite.

² « *Je veux oublier que le retour est inévitable. Je suis même sans désir de retour. Je souhaiterais que le voyage pût se prolonger toute la vie ; rien ne m'attire en Occident où je sais bien que je me sentirai seule parmi mes contemporains, dont les préoccupations me sont devenues étrangères* ». Ella MAILLART : *Oasis interdites*, Payot, p. 100.

³ Il s'agit d'une expression commune utilisée dans le monde militaire pour caractériser la précision d'un tir. En effet pour être efficace un tir doit être groupé et donc avoir une hauteur et une largeur (H+L) sur cible la plus faible possible.

L'origine ethnique ou sociale importe peu à Gengis Khan, seule la valeur humaine compte. Ce système de promotion a plusieurs vertus. La première est que les chefs issus de la troupe sont particulièrement fidèles. Ils savent à qui ils doivent leur ascension. Ensuite la performance étant l'élément clé pour gravir les échelons, Gengis Khan est donc assuré de s'entourer des meilleurs. Enfin cela participe à casser l'organisation tribale et à créer la cohésion de l'ensemble. Cette justice dans l'organisation est renforcée par l'exemplarité des chefs. La « ration de combat » est la même pour tous, tout comme les conditions de vie. La légitimité est donc totale.

Qu'en est-il maintenant de la tactique adoptée pendant les combats ? L'image qui reste de ces hordes nomades est souvent celle de sauvages détruisant tout sur leur passage. Telles les sauterelles des dix plaies d'Égypte⁴, leur légende, pas toujours usurpée, figure des essaims d'hommes-chevaux, arrivant aussi vite qu'ils repartent, pour ne laisser que désolation derrière eux. La réalité est sensiblement différente. Les Mongols avaient en effet une véritable stratégie, qui se confondait chez eux avec la tactique et qui était particulièrement aboutie. L'objectif général étant le même : assurer la survie des tribus réunies en s'emparant de territoires leur permettant de vivre.

La préparation

Toute opération est préparée ; par du renseignement, des reconnaissances et une campagne d'information voire des opérations psychologiques. Tout territoire vers lequel les troupes souhaitent se porter est reconnu afin d'en identifier les voies de circulation et les possibilités de ravitaillement. Le renseignement a pour but de comprendre l'état d'esprit des peuples qu'il est prévu de soumettre ainsi que leur organisation. Enfin les campagnes d'information permettent de diffuser la terreur qui fait déjà la réputation des hordes mongoles mais pas uniquement. En fonction de l'adversaire et du but recherché il est parfois jugé plus utile au contraire de rappeler par exemple la grande tolérance religieuse du futur envahisseur. Cela témoigne déjà de l'adaptabilité de Gengis Khan qui ne se contente pas d'une tactique prédéfinie mais cherche à mener les opérations qui seront les plus efficaces au moindre coût.

⁴ Ancien Testament Exode 10.1-20 « Si tu refuses de laisser partir mon peuple, je ferai venir demain des sauterelles sur tout ton territoire. Elles recouvriront la surface du sol si bien que l'on ne pourra plus le voir. Elles dévoreront tout ce qui n'a pas encore été touché, ce que la grêle vous a laissé ; elles dévoreront tous les arbres qui poussent dans vos campagnes ».

La formation de bataille

Le mouvement et le feu⁵ sont les caractéristiques majeures du combat. Chaque combattant y contribue, la distinction se fait donc entre cavalerie lourde et cavalerie légère. La première est à l'avant du dispositif sur deux rangs avec des espaces entre chaque cavalier. Les chevaux sont caparaçonnés⁶, les soldats cuirassés et armés de lances (*urqa*) avec un crochet. La seconde est à l'arrière sur trois rangs. Les soldats cette fois armés de deux arcs pour des tirs longues distances ou plus rapprochés. Le combat débute par des tirs à longues distances de la cavalerie légère pour commencer à user l'adversaire. Une fois celui-ci affaibli, la cavalerie lourde s'élançe pour provoquer le choc et désarçonner. Le contact établi, la cavalerie légère s'infiltré dans les espaces laissés par la cavalerie lourde pour poursuivre l'attrition par des tirs cette fois plus rapprochés. L'objectif étant malgré tout d'éviter le contact ou au pire de le limiter⁷ ce qui a le don de frustrer l'adversaire sédentaire qui n'a pas l'habitude de combattre à distance et cherche au contraire le contact pour pouvoir utiliser l'épée. Enfin les ordres sont donnés par drapeaux le jour et lanternes la nuit, en silence, ce qui augmente encore la vitesse d'exécution de la manœuvre des cavaliers-archers.

Les modes d'action

Tout d'abord les modes d'action sont liés à la culture stratégique des Mongols marquée par le fait géographique de la steppe. La dispersion et la déconstruction de l'armée adverse seront privilégiées. Ce morcellement de l'ennemi a cet avantage majeur qu'il permet de renverser un rapport de force souvent originellement défavorable. Le maître mot est l'usure. Elle est rendue possible car les nomades ne se soucient pas de temps⁸.

⁵ L'expression « feu » est ici utilisée en référence aux armes de jet ou armes indirectes en opposition au choc.

⁶ Les chevaux, comme les hommes, sont protégés par du cuir et de la soie. Le cuir permettant de limiter la pénétration des armes et la soie servant, elle, en cas de pénétration à pouvoir retirer la flèche en limitant le risque d'infection.

⁷ « *Mais il faut savoir que, s'ils peuvent l'éviter, les Tatars n'aiment pas combattre au corps à corps et préfèrent blesser ou tuer les chevaux et les hommes avec leurs flèches ; ils n'en viennent au combat rapproché qu'après avoir affaibli les hommes et les chevaux avec des flèches* ». Jean du Plan Carpin, moine franciscain italien envoyé comme ambassadeur extraordinaire par le pape Innocent IV et qui séjourna à Karakorum, la capitale de l'empire, en 1246. In Gérard CHALIAND : *Les Empires nomades de la Mongolie au Danube*, Perrin, pp. 132-133.

⁸ Au moins au niveau stratégique.

Ils n'ont pas de délais à respecter. Le chamanisme imprègne leur relation au temps. Tout dans la steppe n'est qu'éternel recommencement. Ainsi en va-t-il de leurs campagnes qu'ils peuvent interrompre plusieurs mois avant de revenir à l'attaque. De plus, les familles suivent. Ils ne sont donc jamais déracinés et partout chez eux. Armés pour user. Cette tactique est d'autant plus efficace que l'ennemi, lui, n'a pas cette souplesse. Pour atteindre cet objectif ils mènent des attaques successives foudroyantes entrecoupées de retraits en ciblant les parties adverses identifiées comme les plus faibles. Ils vont ensuite feindre la retraite pour attirer l'ennemi dans des embuscades ou réellement retraire pour se réorganiser et contraindre l'adversaire à une poursuite susceptible de le couper de ses ravitaillements. Enfin, l'ennemi acculé, ils ménagent une échappatoire pour mieux le massacrer pendant sa fuite. Ils surprennent toujours l'ennemi car ils s'adaptent aux circonstances et n'ont pas le même rapport au temps et à la logistique.

Le retour d'expérience

Bien que réputés pour, au mieux, asservir ou, au pire, détruire les vaincus, les Mongols se sont montrés plus fins que cela. Cette subtilité vient du fait que, après l'unification des tribus, tout était à reconstruire. Gengis Khan a donc fait preuve d'une ouverture totale. L'absence de préjugés lui a permis de s'approprier les techniques de ses adversaires. Les peuples conquis n'étaient pas déconsidérés et leurs qualités ou capacités étaient reconnues avec lucidité. L'apprentissage des compétences des peuples conquis a permis aux hordes de développer leur art de la guerre. L'exemple le plus évident est l'intégration des ingénieurs chinois et plus particulièrement de leurs connaissances en matière de poliorcétique⁹, domaine totalement inconnu des nomades. Les Mongols, aussi inattendu que cela puisse paraître, ont fini non seulement par maîtriser l'art du siège mais également par le perfectionner. Ils l'ont notamment mis en œuvre avec succès lors de la campagne du Khorezm¹⁰. Ils utilisent également les troupes étrangères comme supplétifs en confiant l'infanterie aux Chinois et la garde de garnisons aux Perses.

⁹ Art de conduire un siège.

¹⁰ « *Mobilité, surprise, capacité de concentration au terme d'une manœuvre sur longue distance, la campagne du Khorezm est un modèle du genre* ». Gérard CHALIAND : *Les Empires nomades de la Mongolie au Danube*, Perrin, p. 126. Cette campagne a eu lieu entre 1219 et 1221 et marque le début de l'invasion des pays musulmans par les Mongols. Le point de départ étant le Khorezm, territoire situé au sud de la mer d'Aral.

La logistique

Enfin il est bien évidemment impossible de faire l'impasse sur la logistique nomade. Leurs besoins limités pourraient amener à penser qu'elle est négligeable. En réalité, si leur empreinte logistique est faible, l'organisation est, elle, bien existante quoique peu visible car particulièrement efficace. Ils peuvent déjà se projeter loin et longtemps en pouvant effectuer plus de 100 kilomètres par jour. Cela est possible car chaque combattant dispose de trois à cinq chevaux de remonte. Il peut ainsi changer de monture soit qu'elle ait besoin de repos soit qu'elle soit blessée. Pour le ravitaillement, ils utilisent ce qu'ils trouvent sur le chemin. Malgré tout, « *des siècles avant que l'Amérique n'invente son légendaire Pony Express, Gengis a conçu un vaste système de relais à cheval* »¹¹. D'un point de vue culinaire, là encore, la frugalité est de mise. Cet échange entre le gastronome Jean Anthelme Brillat-Savarin et un capitaine de Croates en est une parfaite illustration : « *Mein Gott, me disait, en 1815, un capitaine de Croates à qui je donnais à dîner, il ne faut pas tant d'apprêts pour faire bonne chère. Quand nous sommes en campagne et que nous avons faim, nous abattons la première bête qui nous tombe sous la main ; nous en coupons un morceau bien charnu, nous le saupoudrons de sel, [...] nous le mettons sous la selle, [...] nous donnons un temps de galop, et [...] nous nous régaloons* »¹². Enfin le moral de la troupe est assuré par la présence permanente des familles qui suivent les combattants et les rattrapent pour s'installer avec eux à chaque temps de pause. Ils ne sont donc jamais totalement dépaysés et cette force morale est capitale pour le combat.

Qu'en est-il des nomades mongols aujourd'hui ? Le maintien du nomadisme comme mode de vie relève d'un équilibre précaire¹³. La modernité a vite fait de sédentariser. Pourtant, attachés à leurs traditions et vivant dans un milieu peu propice à un urbanisme « débridé », les Mongols ont jusqu'à présent réussi à tirer le meilleur parti des avancées technologiques pour maintenir leur culture et surtout donner envie aux jeunes générations de la perpétuer. Ainsi, si les troupeaux de chevaux galopent toujours dans la steppe, leurs gardiens alternent la monte à cheval avec celle de leurs motos chinoises (motos sur lesquelles on

¹¹ Arnaud BLIN : *Les Grands capitaines d'Alexandre le Grand à Giàp*, Perrin, p. 164.

¹² BRILLAT-SAVARIN : *La physiologie du goût*, Flammarion, « Champs ».

¹³ « *L'argent avait été bien plus efficace que soixante-dix années de communisme pour détruire leurs traditions. Les interdire les avait au moins poussés à les cacher, les protéger, les préserver. La possibilité de les vendre les avait conduits à les trahir* ». Corine SOMBRUN : *Les esprits de la steppe*, Pocket, p. 332.

retrouve nos adversaires au Sahel). Des panneaux solaires et des éoliennes individuelles alimentent les yourtes. Ainsi le nomadisme se perpétue sans s'isoler mais le faire perdurer reste un défi quotidien.

Pour résumer « *tous les maîtres mots attribués généralement à la Grande Armée, qui incarne aujourd'hui la quintessence de la révolution militaire, sont déjà présents dans l'armée gengiskhanide : mobilité, flexibilité, articulation, capacité de déplacement, adaptabilité, rôle central du feu, masse, qualité des voies de communication, de la préparation, du renseignement et de l'espionnage* »¹⁴. Huit siècles après ces conquêtes fulgurantes on peut dire que l'esprit guerrier chez les Mongols a été préservé de la façon la plus traditionnelle qu'il soit. Le témoignage le plus évident : les trois sports nationaux en Mongolie qui demeurent la lutte, le tir à l'arc et la course à cheval. Trois disciplines emblématiques du combat nomade.

« Les hommes sont surtout fascinés par ce qui est le plus éloigné d'eux »¹⁵

« *S'il faut lutter contre des nomades, alors utilisons les moyens des nomades et les nomades eux-mêmes* »¹⁶.

On a pu observer chez certains Occidentaux ce que l'on pourrait décrire comme une « orientalisation » des combattants. Ces hommes sont « tombés amoureux » de la terre sur laquelle ils combattent mais aussi de la culture des hommes qui l'habitent. Pourtant ce processus est postérieur à un autre qui est la recherche d'efficacité. Leur intelligence de situation ou leur bon sens leur a permis de comprendre que la victoire ne serait possible qu'en s'appropriant les techniques des adversaires, souvent nomades. Ainsi des modes d'actions nomades ont déjà été adoptés par des Occidentaux que ce soit pour s'adapter au terrain, à l'adversaire ou au deux.

Tout d'abord, en France, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle le « Groupe alpin », « GTIA nomade » avant l'heure, est mis sur pied. L'objectif est de protéger la frontière avec l'Italie face à une montée en gamme des « Alpini » transalpins. Il ne s'agissait donc pas de conquérir un territoire ni de soumettre un adversaire, mais bien de défendre et d'adopter le dispositif le plus cohérent dans un terrain naturellement cloisonnant et donc nécessitant une grande autonomie. Un bataillon de chasseurs

¹⁴ Arnaud BLIN, *op.cit.*, p. 164.

¹⁵ Stefan ZWEIG, *Clarissa*.

¹⁶ Marie Joseph François Henri LAPERINNE-d'HAUTPOUL.


alpins avec sa batterie d'artillerie de montagne, sa section de sapeurs, ses signaleurs, un fort échelon muletier et son escouade franche d'éclaireurs à pied partait en autonomie pour surveiller un secteur de la frontière franco-italienne ou cartographier des zones encore peu connues. Les hommes allaient donc nomadiser loin de leur caserne, de mai à septembre, dormant alternativement dehors ou chez l'habitant et utilisant les populations comme guides. Cette formation a été largement inspirée par l'expérience acquise par le 12^e bataillon de chasseurs à pied en Algérie. Ce bataillon y effectuera deux campagnes majeures entre 1864-1868 et 1875-1879. C'est notamment à compter du 1^{er} janvier 1866, quand le bataillon rejoindra la colonne du colonel de Sonis, qu'il va développer ses « savoir-faire nomades »¹⁷. Ayant déjà une bonne connaissance de l'Algérie, le bataillon va pourtant vivre son expédition la plus pénible mais également la plus riche d'enseignements à compter du 15 avril 1866¹⁸. En effet, le colonel de Sonis (fin connaisseur du terrain et des populations, amies comme ennemies) avait pour objectif de s'emparer de Si-Laâla. Pour cela il va lancer un « raid » qui va durer 45 jours avec une organisation inédite. Il va scinder sa colonne en deux, une légère à dominante cavalerie, avec des chameaux comme monture. Une seconde, « d'allègement », à dominante infanterie dans laquelle les bêtes portent les charges plutôt que les hommes. Cette adaptation permettra à la colonne légère d'atteindre son objectif en moitié moins de temps que prévu et ainsi surprendre son adversaire. L'utilisation de bêtes adaptées au terrain, l'adoption d'une organisation *ad hoc* permettant de mieux de remplir la mission, autant d'enseignements que le 12^e bataillon ramènera dans les Alpes. Cette structure pragmatique fera également merveille au Maroc où Lyautey avait demandé des groupes alpins en renfort, groupes dont le style opérationnel inspirera son texte sur l'esprit chasseur¹⁹.

Autre continent et, cette fois, objectif de domination. Le général George Crook, artisan de la conquête de l'Ouest américain face aux Indiens a rapidement saisi l'intérêt de comprendre son adversaire, d'adopter une partie de ses modes d'action et d'intégrer certains de ses membres à ses unités via la création de sections mixtes. Il n'a pu vaincre les Apaches en 1871 que par la connaissance intime qu'il avait d'eux et par l'intégration

¹⁷ Charles LAVAUZELLE et C^{ie}, *Historique du 12^e Bataillon de Chasseurs*, Éditeurs militaires, p. 13 à 18.

¹⁸ « *Dures nécessités de la guerre dans les mers de sable encore inconnues, à la poursuite d'un ennemi qui trouve le salut dans la fuite éperdue à travers une région entièrement déshéritée et que seul il connaît* ». Charles Lavauzelle et C^{ie}, *op. cit.*, p. 31.

¹⁹ « *L'esprit chasseur ? [...] C'est la rapidité dans l'exécution de gens qui pigent et qui galopent* ». Maréchal LYAUTEY, Lettre du 3 mai 1931, Château de Thorey.



d'Apaches dans ses unités de reconnaissance. Ce procédé s'apparente à l'utilisation faite par les Mongols des combattants chinois et perses dans l'objectif permanent d'utiliser les savoir-faire des adversaires pour combler ses propres lacunes. Le général William Sherman dira d'ailleurs du général Crook que c'était le meilleur de tous les combattants indiens. Comme les nomades mongols, sa logistique était supérieure à celle des autres unités bien qu'utilisant les mêmes moyens. Il était notamment très attentif aux soins portés aux mules dont il chargeait ses meilleurs hommes. Ensuite elles n'étaient équipées qu'avec le matériel le plus performant. Enfin, il s'investissait directement dans le plan de chargement de façon scientifique. Tout cela lui permettait de faire porter aux bêtes le double de poids de ce qui était habituellement prescrit. Finalement, là où ses prédécesseurs avaient échoué, il a réussi à pacifier l'Arizona et à faire rentrer les Apaches dans les réserves.

Pour les Français, celui qui a certainement le plus exploité la « nomadisation » est le commandant, futur général, Laperrine dans le Sahara. En 1891, il demande à rejoindre l'Afrique du Nord alors qu'il est capitaine de cavalerie au 2^e régiment de dragons. Après quelques années sur place et par souci d'efficacité, il demandera à créer les compagnies méharistes sahariennes en 1897. Il s'agissait d'un outil qui était, d'après lui, le plus adapté pour remplir la mission. Cette création ne s'est pas faite sans résistance de l'administration et des autorités militaires qui voyaient d'un mauvais œil cette sortie de la norme. Il a pourtant réussi et a recruté des nomades avec leur monture qu'il a placés sous les ordres de Français. Ces unités étaient caractérisées par leur légèreté, leur souplesse et leur peu de besoins. Les hommes étaient accoutumés aux rudesses du pays et en connaissaient les embûches. Enfin ils étaient toujours prêts et pouvaient se déplacer sans convoi. La première et plus déterminante preuve de leur efficacité fût le combat de Tit du 7 mai 1902 durant lequel le goum du lieutenant Cottenest mit en déroute un « rezzou » de 300 Touaregs. Bien que préexistantes, les cinq premières compagnies sahariennes sont officiellement créées le 30 mars 1902. Elles sont autonomes, composées d'environ 70 méharis et d'un encadrement mixte (Français et locaux). Bien qu'évoluant, le recours à ces unités nomades durera une soixantaine d'années. D'autres compagnies seront créées plus tard pour devenir les Compagnies Sahariennes Portées de la Légion étrangère (CSPL). Le général Laperrine sera rappelé au Sahara en 1917 par le général Lyautey afin de rétablir une situation qui ne cesse de se dégrader. Il sera à ce titre nommé commandant supérieur temporaire des Territoires Sahariens. Il réorganise donc de nouveau les unités et leur redonne confiance. Les nomades des compagnies sahariennes, qui avaient

fini par se sédentariser²⁰, s'étaient repliés derrière les murs des *bordjs*²¹ où ils attendaient les attaques des bandes rebelles. Ils quittent donc leurs abris et reprennent leur nomadisation sans pour autant s'affranchir des capacités que leur offrent les nouvelles technologies comme la radio pour les liaisons ou l'aviation pour éclairer et appuyer les troupes au sol. En six mois la sécurité est rétablie et les postes perdus ont tous été repris. Cet enseignement sera perpétué avec la création des groupements nomades autonomes à Djibouti, mis en œuvre à compter de 1967 et officiellement reconnus en 1970.



Un groupe de nomades Reguibat, appelés « hommes bleus » par leur port d'un chèche bleu, passé en revue avant un départ en mission dans les années 50. Lors de déplacements qui peuvent durer plus d'un mois, ces groupes ont pour mission de s'informer des passages indépendantistes à la frontière algéro-marocaine en établissant des contacts avec les autres nomades venant de Mauritanie ou du Maroc.

© Gérard BEAUVAIS/ECPAD/Défense

En réalité la capacité à s'adapter au terrain et à l'adversaire va au-delà de la nomadisation. Ce qui ressort de l'histoire est qu'il est important de comprendre son ennemi et de lui opposer des modes d'action capables de briser son élan. Cela passe souvent par une appropriation des techniques de notre adversaire. C'est ce qu'a réussi à faire celui que le général de Lattre de Tassigny décrivait comme : « Le meilleur soldat d'Indochine »,

l'adjudant-chef Roger Vandenberghe, à l'origine de la création de commandos avec des soldats Viet-minh retournés en adoptant tous leurs codes, de la tenue aux modes d'action. Chef du commando 24 aussi connu sous le nom du commando des Tigres noirs, il avait confié à un de ses adjoints, le sergent Tran Dinh Vy, la rédaction d'un document reprenant les principes qu'ils appliquaient pendant les combats. Cette description correspond, pour beaucoup de ses points, à la tactique des nomades. Ainsi, dans le paragraphe méthode, il est écrit qu'il faut « *manœuvrer l'ennemi*

²⁰ Le contexte n'est pas étranger à cette sédentarisation. En effet, en pleine Première Guerre mondiale, les effectifs se réduisent et les soldats les plus expérimentés sont envoyés combattre sur le continent européen.

²¹ Citadelle militaire ottomane.

par des faux mouvements [...]. Simuler des replis fictifs suivis de contre-attaques foudroyantes. Si l'ennemi est trop nombreux, ne pas l'attaquer inutilement ; se dissimuler ou se replier en se gardant »²². Il est également précisé qu'il convient d'utiliser les « méthodes habituelles de l'ennemi en y ajoutant le fruit de l'expérience acquise »²³.

Finalement la synthèse idéale consiste à réussir à utiliser les avantages apportés par la technologie sans se reposer entièrement sur eux et surtout sans perdre sa mobilité et donc sa liberté d'action. Cela est possible et a déjà été fait : Turenne en 1675 lors de la bataille de Turckheim, von Manstein en 1943 lors de la troisième bataille de Kharkov. L'incarnation parfaite de cette synthèse étant probablement la Grande Armée de Napoléon. Ils disposaient de moyens que seuls les sédentaires peuvent s'offrir et ils ont su les utiliser sans se laisser fixer par le poids que ces nouvelles technologies pouvaient représenter.

La nomadisation de troupes occidentales n'est donc pas une donnée nouvelle et surtout, elle a fait ses preuves. Le plus étonnant est que les forces armées semblent osciller perpétuellement entre nomadisation et sédentarisation avec un tempo accusant un léger retard par rapport aux types de conflits auxquels elles font face. Le retranchement des troupes dans des camps au détriment de la patrouille longue durée a déjà montré ses écueils. Quant au nomadisme, tout ceux qui s'en sont inspirés ont connu des succès.

« Escadron blanc, déjà largué comme un vaisseau... »²⁴

« Les deux guerriers les plus puissants sont la patience et le temps. N'oublie pas que les grandes réalisations prennent du temps et qu'il n'y a pas de succès du jour au lendemain »²⁵.

Les armées occidentales et leurs alliés sahéliens font aujourd'hui face à un combat qui s'apparente, de nouveau, à un combat de sédentaires contre nomades. Nous pourrions penser le contraire dans la mesure où les forces se déploient loin de leur pays, sur le territoire de leur adversaire. Pourtant, une fois sur place, les troupes ont tendance à s'enfermer dans des camps. Cette tendance est évidemment justifiée par un besoin de

²² Charles-Henry de PIREY : *Vandenberghe le commando des tigres noirs*, Indo Éditions, p. 67.

²³ *Ibid.*

²⁴ « ...aucune voix n'en parvenait plus à la terre ». Joseph PEYRÉ : *L'escadron blanc*, Grasset.

²⁵ Léon TOLSTOÏ, *Guerre et paix*.

protection, de soutien logistique et de remise en condition des hommes. Elle peut toutefois avoir des effets pervers et fixer les forces. Comment donc aujourd'hui se réapproprier le nomadisme pour redonner de la liberté d'action et de l'efficacité.

Au Sahel, les troupes gouvernementales, plutôt sédentaires par nature, sont traditionnellement opposées aux communautés nomades (Touaregs, Toubous, Goranes, etc.) et font en effet face à un adversaire nomade. La meilleure option reste encore d'en rallier une partie en jouant sur les oppositions internes des groupes mais ce ralliement n'est pas toujours possible. Les forces de l'opération Barkhane, du G5 Sahel et de la MINUSMA doivent donc aussi parfois affronter des pasteurs, les Peuls. La situation de ces éleveurs nomades s'est considérablement dégradée du fait de l'augmentation des sécheresses et de politiques économiques défavorables. Pour faire entendre leurs revendications ils ont donc commencé à pratiquer la « transhumance armée »²⁶. Majoritairement musulmans, ils forment un terreau de recrutement pour les mouvements djihadistes de la région (principalement la *katiba* Macina ; hier le *Mujao*²⁷). Le vieil affrontement entre nomades et sédentaires n'a donc jamais disparu. Quel est donc l'ennemi auquel nous faisons face et quels sont ses modes d'action ?



Contrôle de suspects « motorisés »
lors de l'opération Barkhane.

La moto chinoise : le cheval moderne des coups de main.

© Jérôme SALLES / armée de Terre / Défense

Il est extrêmement mobile, projetant ses pick-up et ses motos comme une « cosaquerie motorisée »²⁸. Il est autonome, se ravitaillant auprès de véhicules nourrices. Il cherche l'usure de l'adversaire et n'hésite pas à retraiter si le rapport de force lui est trop défavorable pour attaquer de nouveau à un autre moment ou un autre

²⁶ En Centrafrique, les pasteurs peuls ont mis sur pied des unités d'archers pour se protéger des voleurs. Ils ont également des AK47.

²⁷ Mouvement pour l'unicité et le djihad en Afrique de l'Ouest. Groupe armé terroriste actif de 2011 à 2013, majoritairement composé d'Arabes maliens mais intégrant des Peuls.

²⁸ Christian SEIGNOBOS : *Boko Haram : innovations guerrières depuis les monts Mandara. Cosaquerie motorisée et islamisation forcée*, Afrique contemporaine, 2014/4, n° 252, pp. 149 à 169.

lieu qui lui sera plus favorable. Et surtout, il a le temps devant lui. Le cheval du nomade s'est donc motorisé : « la moto chinoise, reine des batailles ». Les combattants développent des savoir-faire de cascadeurs et cette cosaquerie est la plus simple possible combinant l'essentiel : la moto chinoise, la kalachnikov et le téléphone portable. « *Les stratégies guerrières s'inventent aujourd'hui dans le Sahel. Toute la logistique de Boko Haram repose sur des pelotons de motos. Ces deux roues sont au service de "coups de main", mais permettent aussi de concentrer rapidement des centaines de combattants, de pratiquer l'encerclement de village et de favoriser une rapide dispersion* »²⁹. Notre ennemi d'aujourd'hui combat donc d'une façon extrêmement proche de celle des nomades mongols. Face à cela, les forces armées locales réinvestissent aussi le nomadisme en créant des unités méharistes. Ainsi, la garde nationale mauritanienne patrouille à dos de chameaux³⁰. Sa filiation est ancienne puisqu'elle est née en 1911. Elle revient donc aux origines de sa création. D'ailleurs, elle recrute principalement parmi les nomades de l'est du pays et l'aristocratie guerrière du *Hodh Ech Chargi*. Cette unité n'a rien de folklorique et l'Union européenne a investi 300 000 euros pour financer l'achat de chameaux et de leurs équipements. L'ennemi comme les troupes gouvernementales reviennent donc aux bases du nomadisme car c'est la manière d'opérer la plus efficace dans un milieu semi-désertique ou désertique.

S'adapter à cette façon de combattre, pour des Occidentaux, ne semble pas impossible. En 2006, en Irak, le colonel Gronski, au moment de quitter Ramadi, établissait le constat qu'il faudrait au moins trois brigades pour contrôler la ville³¹. Or il n'était pas question de les y déployer. La solution est venue de l'intégration de soldats locaux. Le mouvement du réveil (*Sahwa*) composé de membres de tribus sunnites est venu « gonfler les effectifs ». Cette présence massive a permis aux Américains de quitter les bases à l'extérieur de la ville dans lesquelles ils s'étaient installés pour créer des postes de combat mixtes et réinvestir le centre-ville. Il n'aura fallu que huit mois après le départ du colonel Gronski et en appliquant cette tactique pour reprendre entièrement le contrôle de la ville. Conscient de l'efficacité de l'implication des locaux, le général Petraeus a étendu

²⁹ Christian SEIGNOBOS, *op.cit.*

³⁰ Philippe CHAPLEAU : *En Mauritanie, l'armée patrouille à dos de chameaux*, Ouest France, 30 novembre 2018.

³¹ « *But the devil was in the numbers, and Gronski never had enough troops to tame the enemy. He was stretched far too thin and couldn't possibly fully cover and hold his battle space [...]. "We were only a brigade combat team operating in an area large enough for a division", he explains* ». William DOYLE : *A Soldier's Dream : Captain Travis Patriquin and the Awakening of Irak*.

ce mode d'action à l'ensemble du théâtre d'opération. Les vertus sont nombreuses et avaient déjà été identifiées par les nomades : utilisation des connaissances terrain des populations locales ; recruter localement permet éventuellement d'avoir des ennemis en moins ; enfin cela permet de quitter les bases et donc un fonctionnement sédentaire pour retrouver de la mobilité³².

D'autres exemples, cette fois français, montrent qu'il existe une curiosité voire un intérêt pour le nomadisme dans les forces armées même si le procédé n'est pas totalement exploité. En 2014 en République centrafricaine, le groupement tactique interarmes Scorpion (5^e RIAOM³³) a mené des patrouilles nomades. Il s'agissait de patrouiller plusieurs jours, sur une longue distance en autonomie (vivres, eau, munitions, carburants). Avec pour objectif de mailler le territoire pour garantir la libre circulation des personnes, recueillir du renseignement et rassurer la population. Cette nomadisation a également permis de rencontrer de nombreux responsables locaux ce qui a contribué sans aucun doute à une meilleure compréhension de l'environnement et à renforcer la légitimité de la force. Plus récemment, en février 2020, c'est le groupement tactique désert (GTD) *Altor*, armé majoritairement par des légionnaires du 2^e régiment étranger de parachutistes qui a nomadisé pendant un mois dans le Liptako, en autonomie, au côté des forces armées nigériennes. Afin d'être le plus agile possible, les ravitaillements se sont effectués par livraisons par air (LPA) à partir d'un A400M. Cette opération a permis d'inverser le paradigme entre nomades et sédentaires car, un groupement composé de forces sédentaires mais ayant adopté des modes d'action nomades a réussi à démanteler des plots logistiques fixes de forces, elles, nomades.


De façon plus précise que pourrions-nous aujourd'hui gagner à davantage nous « nomadiser » ? :

Unités mixtes

À l'image des compagnies méharistes, la création d'unités mixtes est une bonne solution pour redonner de la souplesse aux forces et les aider à s'adapter plus facilement à l'environnement dans lequel elles évoluent. Tout d'abord cela permet de préserver des effectifs en recourant aux forces locales. Ces forces permettent également de s'adapter plus rapidement.

³² <https://lavoiedelepee.blogspot.com/2018/05/apaches-sahwa-sections-mixtes-et-fusion.html>.

³³ 5^e Régiment Interarmes d'Outre-Mer, tenant garnison à Djibouti, terre traditionnel de nomadisme.



En effet elles connaissent le milieu, les populations, la géographie, etc. Le temps que les troupes occidentales passent à essayer de comprendre l'environnement dans lequel elles évoluent (sans jamais totalement y parvenir) est ainsi économisé et donne une plus grande réactivité. Aujourd'hui, cette structure permet également de redonner confiance aux troupes locales qui, si elles connaissent très bien le terrain, souffrent des mêmes maux que les armées occidentales car elles se sont sédentarisées.

S'affranchir du temps

Ensuite, les nomades n'étaient pas contraints par le temps. Les troupes occidentales le sont beaucoup plus. Tout d'abord car il existe une réelle pression du politique qui attend des résultats rapides. Aujourd'hui, pourtant, les opérations se mènent sur des années, temps nécessaire pour user un adversaire qui se reconstruira s'il n'est pas progressivement détruit. Il n'est en effet pas possible de détruire massivement un adversaire nomade, l'attrition ne peut être que progressive par du harcèlement. L'action militaire n'est d'ailleurs qu'un préalable à une action plus globale dont seul le politique détient la clé. La durée des mandats contraint également l'action. La plupart des unités se déploient pendant quatre mois. Ce tempo garantit une présence suffisamment longue en métropole pour des formations, une préparation opérationnelle de qualité et pour remplir des missions sur le territoire national. Toutefois, quand on compare avec le temps passé dans le désert par les unités au début du XX^e siècle, il est légitime de s'interroger sur l'efficacité produite par des mandats si brefs.

Alléger la logistique

Enfin, d'un point de vue logistique, toutes les unités rêveraient de l'autonomie dont disposaient les nomades. Sans en arriver à une telle légèreté, rendue aujourd'hui impossible par le poids technologique du matériel utilisé, il doit être possible de réduire l'empreinte logistique. Certaines pistes sont déjà explorées et semblent être prometteuses comme l'utilisation d'impression en 3D de pièces détachées. Mais c'est surtout le poids de la logistique qu'il convient d'essayer d'alléger pour ne pas qu'elle devienne un facteur limitant la mobilité des forces. Une des solutions, probablement la plus radicale, consiste à supprimer le ravitaillement par la route en utilisant à la place la LPA. Il s'agit de la solution mise en œuvre pour le GTD *Altor*. Cette option supprime les contraintes de protection des convois logistiques (particulièrement vulnérables) et permet de s'affranchir des délais imposés par le terrain.

Toutefois, ce système présente quelques inconvénients, le principal étant que le volume d'une LPA par A400M est important et donc alourdi et fixe ponctuellement la force (le GTD *Altor* a reçu 40 tonnes de vivres, eau, carburants et munitions en deux largages).

L'idée serait donc de conserver l'absence d'empreinte au sol sans s'alourdir ponctuellement. Et c'est là qu'intervient l'hélicoptère de transport lourd. Si la France n'en dispose pas, les Britanniques déploient des CH47 *Chinook* dans le cadre de l'opération Barkhane et une coopération avec l'Allemagne, qui dispose de CH53 *Stallion*, est envisagée par l'armée de l'Air. L'intérêt de l'hélicoptère est qu'il peut suivre le rythme de la manœuvre en livrant la logistique juste nécessaire au moment où la troupe engagée en a besoin et ce, autant de fois que nécessaire. Le concept pourrait être celui de « l'oasis volante ». En effet, la steppe, le désert, ont ceci de commun que les hommes qui y évoluent sont condamnés à chercher perpétuellement des puits pour leur survie. Puits, camps, plots logistiques fixes, autant de points de passage obligés où les troupes sont vulnérables car un adversaire peut les y attendre. La livraison par hélicoptère permet donc de conserver l'effet de surprise.

Enfin, la doctrine logistique française prévoit la mise en place de plots logistiques ou de groupements de soutien divisionnaire temporaires. La mission de ces deux structures consiste à fournir, ponctuellement, et dans le cadre d'une mission spécifique, des ressources dont l'approvisionnement via les groupements existants ne permet pas à la mission en cours de s'exécuter dans de bonnes conditions (souvent à cause d'élongations trop importantes). Mais cela reste des organisations avec une empreinte au sol lourde et qui sont prévues pour soutenir de grosses unités. Il faudrait donc réussir à retrouver un peu « d'esprit VLRA » (véhicule léger de reconnaissance et d'appui). Bête de somme mécanique, de conception simple, il était facilement réparable. Il disposait d'une autonomie d'environ 1 200 kilomètres, d'un réservoir d'eau de 200 litres et pouvait transporter entre 1 500 et 2 500 kilogrammes de charge utile. « L'esprit VLRA » c'est un soutien léger et adapté aux exigences d'une manœuvre très mobile. Dans le même esprit l'armée sud-africaine, à la fin des années soixante, a cherché à se doter d'un véhicule logistique répondant à leur concept tactique d'attaques dans la profondeur dans le cadre du conflit avec l'Angola. Une version logistique du véhicule d'infanterie Ratel fut donc développée. Ce véhicule, protégé, disposait d'un bras de manipulation pour manœuvrer six conteneurs (de munitions, de vivres frais, etc.). Il avait également un groupe électrogène, trois roues de rechanges, 2 000 litres de carburant soit pour s'auto-ravitailer soit

pour ravitailler jusqu'à deux véhicules simultanément, un réfrigérateur, un congélateur avec 500 litres d'eau fraîche et la possibilité de mettre en œuvre une douche chaude. Enfin, il pouvait parcourir jusqu'à 700 kilomètres sur route ou rouler jusqu'à 14 heures en terrain accidenté. Trop onéreux, seuls deux prototypes furent développés³⁴. Pour autant, l'idée reste intéressante car elle combine la rusticité et la polyvalence du VLRA tout en étant protégé. Il s'agit souvent du dilemme qu'il est difficile de trancher, légèreté ou protection.

Aujourd'hui les forces armées occidentales recommencent à peine à nomadiser et n'ont pas encore totalement réinvesti le sujet. Pourtant, les premiers exemples (patrouilles nomades en RCA, GTD *Altor* au Niger) sont particulièrement efficaces. Ces succès initiaux devraient donc naturellement nous inciter à nous « renomadiser ».

Les campagnes des nomades mongols ont été particulièrement impressionnantes et riches d'enseignements. Évidemment tout n'est pas à imiter et ne s'applique pas nécessairement aux besoins et aux possibilités des forces aujourd'hui. En revanche, il s'agit bien d'une source d'inspiration. Des initiatives comme le partenariat militaire opérationnel, montrent bien que le nomadisme est un savoir-faire à réapprendre et à mettre en œuvre. Aujourd'hui ce sont essentiellement des unités particulières qui utilisent des modes d'action nomades. Or il est important que les troupes classiques réinvestissent ce champ du combat. Finalement le nomadisme fait la synthèse des huit facteurs de supériorité opérationnelle décrits dans le document de prospective *Action Terrestre Future*. On retrouve en effet dans les procédés nomades la masse, l'agilité, l'endurance, la force morale, la performance du commandement, la compréhension, la coopération et l'influence.

Au-delà, inspirer signifie initialement animer d'un souffle divin. Il est important de le rappeler car il est impossible de parler de nomadisme sans évoquer la dimension philosophique constitutive de ce mode de vie. Il s'agit, plus que de simples procédés, d'une mystique, d'une conception de la vie. Rien de romantique à cela quand on sait les rigueurs imposées par cette vie. Cela n'est pas un hasard si beaucoup de chefs à avoir mis en œuvre des procédés nomades (l'adjudant-chef Vandenberghe, le général Laperrine, le général Crook, Lawrence d'Arabie, le maréchal Lyautey, etc.) ont aussi été fascinés par la terre, les hommes et la culture.

³⁴ Steve CAMP and Helmoed-Römer HEITMAN : *Surviving the ride : A Pictorial History of South African-Manufactured*, 30° south Publishers, Durban, p. 175.

Il y aura toujours quelque chose qui nous échappera chez ces hommes et qui nous attirera. Pourtant notre société s'en est fortement éloignée. « *Le nomadisme est une vigueur qui produit une force combattante et impulsive à même de faire naître l'État. Mais lorsque commence, dans le groupe initialement nomade, l'emprise de la jouissance provoquée par l'urbanité et l'usage de la luxure, cet État, et par la suite toute la nation, perd ses moyens de défense* »³⁵. La question n'est-elle finalement peut-être pas : doit-on s'inspirer du nomadisme mais le peut-on ? Existe-t-il encore dans nos rangs des « capitaine Laperrine » ?

« *L'appel du désert, pour les penseurs de la ville, a toujours été irrésistible : je ne crois pas qu'ils y trouvent Dieu, mais qu'ils entendent plus distinctement dans la solitude le verbe vivant qu'ils y apportent avec eux* »³⁶.

³⁵ Ibn KHALDUN, *L'Histoire des Berbères*.

³⁶ LAWRENCE d'Arabie, *Les sept piliers de la sagesse*.

En réaction à la guerre au sein des populations RMG 55

Une approche originale de la guerre subversive, le général Némó et la construction d'une « doctrine sociale » de la guerre

Cette recension a été rédigée par le commandant Ivan Cadeau co-directeur du mémoire de Master 2 « Géostratégie, Défense et Sécurité internationale » soutenu en septembre 2019 à l'Université Aix-Marseille, Institut d'études politiques par Monsieur Nils Esnault : « Situer la guerre moderne dans le milieu social : la pensée contre-subversive du général de division Némó ». Directeur de mémoire Monsieur Bruyere-Ostells.

A leur arrivée en Indochine, à partir de l'automne 1945, les soldats français sont confrontés à une double contrainte, l'une concerne le milieu physique propre au théâtre d'opération, l'autre est la conséquence de la forme particulière du combat imposé par l'ennemi, le Viêt-Minh, dont la guérilla ne constitue qu'un moyen. Alors que la réponse à la première est apportée – avec plus ou moins de succès – par une tentative d'adaptation des armes et services du corps expéditionnaire d'Extrême-Orient au milieu hydro-terrestre et au climat de la péninsule indochinoise, le commandement français tente de répondre à la seconde en mettant en œuvre une politique de « pacification », un procédé qui n'est pas nouveau dans l'armée française et qui renvoie à son long passé colonial. Dans le vocabulaire militaire, la pacification repose sur une série de mesures qui cherche à établir – ou rétablir – l'ordre et la sécurité dans des régions où l'autorité française est remise en cause par des groupes de « rebelles » ou « insurgés » contestant la souveraineté de la métropole. La protection armée des populations est, croit-on alors, une réponse à la menace et permet, de surcroît un rapprochement avec les autochtones,

le contrôle de ceux-ci, facilite l'acquisition de renseignements tout en favorisant leur essor économique et en leur offrant une amélioration sanitaire et sociale. Or, à la fin des années quarante et, au terme de plusieurs années de guerre en Indochine, force est de constater que les vieilles méthodes traditionnelles employées au XIX^e siècle par Gallieni, Lyautey ou leur prédécesseur et précurseur le général Pennequin, ne fonctionnent plus. Il apparaît également que cet échec ne peut être mis sur le seul compte de la pénurie des effectifs qui est, entre 1945 et 1954, le mal endémique du corps expéditionnaire et que la nature de l'ennemi comme ses méthodes ne peuvent se combattre uniquement avec des procédés conventionnels.

C'est dans ce contexte, qu'au début des années cinquante, un petit nombre d'officiers, la plupart issus de l'infanterie coloniale, entreprend de comprendre les raisons de l'incapacité politique et militaire des autorités françaises à faire pièce à l'insurrection viêt-minh. Les plus connus Lacheroy ou encore Hogard son disciple, passent à la postérité en créant et en développant le concept de Guerre révolutionnaire, concept bien reçu à l'époque par un auditoire réceptif et désireux de solutions. Parmi ces « penseurs », le général Némó et son œuvre, s'ils ne sont pas tout à fait inconnus, restent pour le moins largement méconnus. Contrairement à Hogard, pour qui « *la "guerre révolutionnaire" est bien autre chose que les "guerres subversives" ou "insurrectionnelles" [puisqu'] elle est "la" guerre de la révolution pour la conquête du monde* »¹, Némó utilise davantage l'expression de « guerre subversive » voire de « guérilla » car, dit-il, si celle-ci est « *moins frappante qu'une guerre révolutionnaire, elle est plus exacte : elle définit de façon plus précise la nature et la forme de guerre* »² tout en soulignant qu'il convient de distinguer entre la subversion – qui est un état d'esprit, un mouvement dirigé contre des autorités légales – et la guerre subversive elle-même, qui est l'un des moyens violents de cette subversion. Confronté au cours de la guerre d'Indochine à ce double défi, le commandement français a échoué dans les réponses apportées. Selon Némó, cet échec est dû non pas tant à la nature de l'ennemi et à son organisation propre – dont il ne nie d'ailleurs pas la spécificité – qu'au refus ou à l'incapacité de percevoir les réalités sociologiques et psychologiques du Vietnam et de sa population. Aussi, loin des hiérarchies parallèles théorisées par Lacheroy et de leurs « *complexes*

¹ Jacques HOGARD : *Guerre révolutionnaire ou révolution dans l'art de la guerre*, Revue de la Défense nationale, 1956, n° 12.

² Colonel Jean NÉMÓ : *Réflexions sur la guerre subversive*, section de documentation militaire de l'Outre-mer, 1958.

organigrammes à l'usage des officiers français »³ pour reprendre les mots de Charles Robert Ageron, le général Némó s'attache à définir une « doctrine sociale » de la guerre, doctrine qui entend analyser et connaître les données sociologiques d'un pays afin d'en faire une arme contre-insurrectionnelle. Il se démarque ainsi de ses contemporains obsédés – et donc aveuglés – par la lutte contre le communisme et focalisés sur les structures des appareils politico-militaires des partis insurgés. Malgré la pertinence et l'originalité des thèses soutenues par Némó, celles-ci ne connaîtront qu'une diffusion limitée et c'est, ironie du sort, dans les territoires français d'Outre-mer qu'elles trouveront un début de réalisation au début des années soixante.

Le professeur

Né en 1912, Jean Marius Némó bénéficie d'une bourse d'État et entre à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr en 1924 ; il choisit, à sa sortie, l'infanterie coloniale. Dans les années qui précèdent la Seconde Guerre mondiale, il effectue deux séjours en Indochine. Après la défaite de 1940⁴, il sert au Maroc jusqu'en 1942, puis est affecté à l'organe liquidateur de l'Armée à Vichy. À la fin de l'année 1944, il rejoint les éléments français destinés à la lutte contre le Japon en Extrême-Orient et, à l'automne 1945, il est de nouveau en Indochine où il effectue deux nouveaux séjours pendant la guerre contre le Viêt-Minh. Némó quitte définitivement l'Indochine au mois de novembre 1954 et est envoyé à l'École militaire comme chef des études opérationnelles de l'École supérieure de guerre. C'est au sein de cet organisme de l'enseignement militaire supérieur qu'il se fait connaître auprès de toute une génération de stagiaires candidats à l'École de guerre. Sa trajectoire apparaît ainsi quelque peu similaire à celle d'un Jacques Hogard qui théoriserà à la fin des années cinquante, la Guerre révolutionnaire, notamment à travers des articles rédigés dans la *Revue de Défense nationale* (RDN)⁵. C'est également en écrivant dans la

³ Charles-Robert AGERON : *Les guerres d'Indochine et d'Algérie au miroir de « la guerre révolutionnaire »*, in *Décolonisations comparées*, colloque international organisé par l'Institut d'histoire des pays d'Outre-mer et l'Institut d'histoire du temps présent, Aix-en-Provence, 30 septembre - 3 octobre 1993.

⁴ Il participe à la campagne de France comme chef du 4^e bureau (en charge du transport et de la logistique) au sein de la 1^{re} division d'infanterie marocaine. Fait prisonnier à la fin du mois de juin 1940, il s'évade le jour même.

⁵ Jacques HOGARD : *Guerre révolutionnaire ou révolution dans l'art de la guerre*, *Revue de la Défense nationale* (RDN), n° 142, décembre 1956 : *L'armée française devant la guerre révolutionnaire*, RDN, n° 143 janvier 1957 : *Le soldat dans la guerre révolutionnaire*, RDN, n° 144 février 1957 ; *Cette guerre de notre temps*, RDN, n° 161 août/septembre 1958.

RDN que le général Némó commence à diffuser ses idées et notamment la première d'entre-elles, celle de la guerre dans le milieu social⁶. Jusqu'à sa mort en 1971, il écrira près de quarante articles dans cette seule revue sur des sujets, il est vrai, assez variés.

L'élaboration de sa doctrine sociale de la guerre est le fruit des enseignements tirés des combats d'Indochine. Cette expérience, il convient de le souligner, ne peut être comparée à celle de ses homologues déjà évoqués : Lacheroy et Hogard. Si l'intéressé est fort d'une longue connaissance de la guerre contre le Viêt-Minh, puisqu'il a servi tout temps de séjour cumulé, plus de neuf ans en Extrême-Orient à l'instar de Hogard, contre un peu plus de vingt-quatre mois pour Lacheroy, il y a surtout servi à des fonctions autrement plus importantes que ces deux derniers. En 1946 en effet, il est sous-chef d'état-major des Troupes françaises d'Indochine du Sud (TFIS) et se retrouve ainsi au cœur des négociations politiques avec les différentes factions qui agissent au sud : le Viêt-Minh bien sûr, et l'ensemble des mouvements nationalistes et autres sectes confessionnelles qui ambitionnent tout ou partie du pouvoir. Au milieu de l'année 1947, alors que la guerre d'Indochine a officiellement débuté depuis six mois, le commandement du secteur de Pleiku en Annam lui est confié. Mais c'est surtout au cours de son deuxième séjour que Némó va être amené à s'intéresser de plus près encore aux aspects politico-militaires de la lutte, puisqu'en 1952 il prend le commandement de la Zone Sud du delta du Tonkin – une zone particulièrement difficile – puis, l'année suivante celle de Haïphong soumise en pleine bataille de Diên Biên Phu, aux destructions et embuscades constantes de l'adversaire qui cherche par-là à disperser les moyens du corps expéditionnaire dans le delta et à gêner le ravitaillement du camp retranché. Enfin après la cessation des hostilités en Indochine au mois de juillet 1954, en même temps qu'il organise la rétraction du Corps expéditionnaire sur la tête de pont de Haïphong, il participe activement à la rédaction des *Enseignements de la guerre d'Indochine*⁷, le rapport demandé par le général Ély à l'été 1954 – nous y reviendrons dans la troisième partie.

⁶ Jean NÉMO : *La guerre dans le milieu social*, RDN, n° 136, mai 1956 ; *La guerre dans la foule*, RDN, n° 137, juin 1956.

⁷ SHD GR 10 H 983. Enseignements de la guerre d'Indochine. Voir également Service historique de la Défense, *Les Enseignements de la guerre d'Indochine (1945-1954). Rapport du général Ély*, Coll. « Références », édition présentée par Ivan Cadeau, tome 1, 2011 ; Service historique de la Défense, *Les Enseignements de la guerre d'Indochine (1945-1954). Rapport du général Ély*, Coll. « Références », édition présentée par Ivan Cadeau, tome 2, 2013.



Le colonel Némó, alors commandant la zone sud du delta du Tonkin, en discussion avec Marc Jacquet, secrétaire d'État chargé des relations avec les États associés.

Crédit : SHD

On le voit, l'expérience et les responsabilités du général Némó au cours de la guerre d'Indochine n'ont rien de commun avec celle d'un Lacheroy qui commande un secteur (échelon subordonné à une zone) au Sud-Vietnam entre 1951 et 1953. Pourtant ce dernier, même s'il déclare dans l'avant-propos de la conférence qui le rendra célèbre « *Une arme du Viêt-Minh : les hiérarchies parallèles* »⁸ avoir volontairement limité son étude au Sud-Vietnam car « *sur les autres territoires il ne pourrait donner que des renseignements de seconde main* », n'hésite pas à affirmer dans le même temps que son exposé « *apporte des conclusions applicables aux autres territoires* ». Une assertion qui est, selon nous, à nuancer puisque la situation, la population comme l'ennemi auxquels est confronté le commandement français dans la région de Saïgon à cette époque, diffèrent sensiblement de ceux rencontrés au nord. Or, pour le général Némó, l'appréhension et la compréhension du « terrain de la guerre » – dans son acceptation globale – sont justement fondamentales, et l'amalgame ou la simplification des données sociologiques ne peut conduire qu'à

⁸ Conférence prononcée à Bien Hoa se situe à une trentaine de kilomètres au nord-est de Saïgon.

des déconvenues. Cette compréhension des problèmes politiques et du « moment » n'échappe d'ailleurs pas au cours de son parcours militaire, à ses notateurs puisque son « sens politique » est régulièrement mis en avant dans ses notations, son supérieur écrivant notamment en 1947 qu'il avait été un « *auxiliaire précieux et clairvoyant dans la conduite de l'action politico-militaire* » en Annam.

Pour conclure sur la carrière du général Némó, il convient également de rappeler que ce dernier est auditeur de l'Institut des hautes études de Défense nationale (IHEDN) et stagiaire au Centre des hautes études militaires (CHEM), un organisme qui depuis 1910 dans l'armée de Terre, dispense une formation de niveau stratégique dans les domaines politico-militaire, opérationnel et de la préparation de l'avenir tout en accordant également une large place aux aspects internationaux des questions de défense et à la réflexion personnelle. Les réflexions du général Némó, justement, sont enrichies par cet enseignement supérieur qui lui permet de faire le lien entre son expérience indochinoise et les préoccupations majeures de l'armée métropolitaine en Europe : celle d'une guerre nucléaire contre l'Union soviétique. En effet, comme l'écrit Némó dans son fameux article *La guerre dans la foule*⁹, l'utilisation de l'arme atomique n'exclut en rien le recours à la guerre en surface qui met aux prises des idéologies contraires : « *la guerre de demain doit normalement utiliser les deux* »¹⁰.

La doctrine sociale de la guerre selon le général Némó

Analysant les causes de l'insuccès français à combattre et à vaincre l'insurrection, le général Némó explique que l'échec initial de la compréhension du milieu social et son désintérêt au cours des années de guerre sont les raisons du basculement de la population vietnamienne dans le camp viêt-minh. En effet, pour Némó la société vietnamienne en 1945 est le fruit de la transformation apportée aux structures du pays depuis l'époque de la conquête.

Schématiquement, avant l'arrivée des Français le Vietnam est la « civilisation du village ». Le village est un « individu social », chaque village est donc une société propre, hiérarchisée, soumis à un conseil de notables ; la juxtaposition des villages surmontés par un appareil administratif

⁹ Jean NÉMO : *La guerre dans la foule*, art. cit., p. 724.

¹⁰ *Ibid.*

forme le Vietnam. L'intervention française provoque deux conséquences majeures : elle entraîne en premier lieu la destruction des structures mandarinales en même temps qu'elle se traduit par une modernisation et l'équipement du pays qui ont pour résultat la création d'une vie urbaine et l'ébranlement de la « civilisation du village ». Dans les villes, différentes classes se développent tandis que dans les campagnes, la structure traditionnelle qui « donnait à la société villageoise une stabilité [...] basée sur le respect indiscuté des traditions ancestrales assurant une discipline totale de la jeunesse envers les anciens »¹¹ explose. Pour Némo, le Vietnam « artificiel, intellectuel et instable » des villes comme celui « réel, corporel, stable » mais vidé de sa substance des campagnes sont en 1945, deux sociétés réceptives et disponibles, prêtes à recevoir une mystique. Cette dernière a été fournie aux populations par le Viêt-Minh qui représentait le mouvement nationaliste le mieux structuré et le plus uni. C'est sur ce substrat de la société vietnamienne que ce dernier a pu agir en diffusant sa propagande et en l'encadrant solidement, moyennant quelques ajustements comme la création dans les campagnes « d'intervillages », regroupant de trois à six villages et permettant un meilleur contrôle. Ainsi, Némo ne refuse et ne réfute pas l'existence de nouvelles hiérarchies mises en place par les communistes, mais il n'en fait pas un élément dimensionnant du succès ; autrement plus important à ses yeux est la nature de la structure de l'armée populaire vietnamienne (APV) qui se juxtapose sur cette société : hormis le corps de bataille viêt-minh qui ne se développe réellement qu'en 1950, les troupes régionales et les guérilleros forment respectivement la deuxième et la troisième composante de l'armée populaire. L'armée devient ainsi, bien plus qu'un instrument de combat, une école de formation pour la jeunesse, un véhicule de propagande en même temps qu'un moyen de coercition. Ainsi, le Viêt-Minh bénéficie-t-il de conditions particulièrement favorables à la diffusion de sa propagande et de ses idées. Il n'invente pas la hiérarchisation de la société traditionnelle, déjà existante, mais s'appuie sur ce « terreau réceptif » pour prendre en main les populations.

Selon le général Némo, les Franco-Vietnamiens n'ont pratiquement rien opposé à cette méthode, au contraire, ils « ont misé sur tout ce qui mourait dans [le] pays : les traditions, les vieux – le Viêt-minh [a utilisé, lui,] tout ce qui naissait ou grandissait : les désirs, les passions, les jeunes ». « Nous n'avions, [écrit-il] aucune doctrine sociale à mettre immédiatement en

¹¹ SHD GR 2009 PA 7 cartons 6, Colonel Némo, *Fiche relative à quelques remarques sur la guerre d'Indochine*, 16 novembre 1954.

pratique ; notre propagande est restée très extérieure aux préoccupations vitales de la masse urbaine ou paysanne, tout en étant très insuffisante en volume et en procédés ; notre armée, corps expéditionnaire sans lien et sans attache avec le pays, a asséné sa force dans un milieu qui n'en était pas justiciable, dans un domaine qui n'était pas de son ressort ».

Ce constat amène à une autre préoccupation de Nêmo, celle de la formation des cadres de l'armée française, l'un des meilleurs outils pour répondre aux défis insurrectionnels. En effet, dans ce domaine l'expérience de la guerre d'Indochine fournit peu d'enseignements positifs mais elle fait, en revanche, ressortir les lacunes de la préparation des combattants du Corps expéditionnaire. Ainsi, en s'intéressant aux rapports qui ont servi à la rédaction des *Enseignements de la guerre d'Indochine*, l'on peut constater que nombreux sont les officiers à avoir déploré l'absence d'un corps d'officiers spécialisés, analogue à celui des affaires Indigènes. Comme le remarque l'un deux, en sus de l'ignorance de l'environnement politique et social dans lequel il combattait, l'absence d'homme connaissant la langue et le pays fut grandement préjudiciable aux opérations. « *On a souvent demandé au chef de poste de faire de la propagande [écrit ce dernier]. Mais quels sont ses moyens ? Il ne parle pas le vietnamien, ne connaît ni les coutumes ni le pays. Il nous faut, pour ces missions, des stages préparatoires, mais surtout un fort noyau de véritables spécialistes* ». Dès lors, le Viêt-Minh maîtrisant l'infrastructure sociale de la guerre, peu importait la suprématie de la puissance du feu et une plus grande technicité des Français et Nêmo de conclure : « *Rien de durable ni de valable ne se fera, si les problèmes ne sont pas envisagés avant tout sous l'angle de la sociologie et de la psychologie propres au pays et au moment* ».

Le primat de l'opérationnel

Au cours de la guerre d'Indochine, la faible réception voire le désintérêt pour les thèses défendues par le général Nêmo s'explique en partie par la priorité donnée aux opérations, notamment celles qui se déroulent dans le delta du Tonkin entre 1951 et 1954. Car c'est bien au Tonkin que s'affrontent les corps de bataille des deux belligérants durant la dernière phase du conflit. Le Corps expéditionnaire doit en effet, entre 1945 et 1954 répondre à la double exigence, contradictoire, de pacifier – pour réaliser le contrôle en surface – et de détruire les unités adverses qui, selon l'expression consacrée à l'époque, se traduit par la formule imagée de « casser du Viêt ». Or, dans l'esprit de la plupart des officiers en charge des opérations au Tonkin, la pacification ne constitue qu'une « mise de

fonds nécessaire, mais [qui] ne porte pas intérêt [puisqu'elle n'entraîne] ni la neutralisation, ni la destruction de l'adversaire »¹². Cette vision des choses est confirmée par la notation du supérieur hiérarchique du colonel Némo, le général de Linarès qui, en mai 1953, tout en reconnaissant « les grandes qualités de l'intéressé qui s'est donné avec toute son intelligence et tout son cœur aux problèmes de la pacification, [écrit qu'il] ne faut pas cependant qu'il tombe dans le travers de tout juger sous l'optique de la pacification : il y a des moments où il faut agir en force – il ne l'a pas encore bien compris »¹³. Au mois d'octobre suivant, le successeur de Linarès, le général Cogny le qualifie, non sans une pointe d'ironie, de « très pacificateur » et constate que le changement d'affectation du colonel Némo – quittant le commandement de la zone Sud du delta du fleuve Rouge pour celui de la zone de Haïphong – l'oblige à délaïsser quelque peu ses idées « pacificatrices » pour l'organisation et la conduite d'opérations d'envergure, a été bénéfique. Il note, en effet, « que jugé peu "opérationnel" dans son poste précédent où il a subi quelques avanies [...] il est fort heureux que l'occasion lui soit donnée d'équilibrer par un nouvel aspect de sa personnalité, un certain côté intellectuel philanthrope et professeur qui indispose quelque peu dans l'action de guerre ». Ces deux jugements portés sur le colonel Némo émis par des supérieurs directs – et qui semblent partagés par d'autres officiers exerçant au Tonkin – reflètent assez bien le peu d'écho que trouvent pendant la guerre, ses travaux et ses écrits. Ce n'est donc pas pour ses réflexions sur la guerre en cours que Némo est reconnu par ses pairs mais bien pour ses actions de guerre lors de la difficile bataille pour le contrôle de la Route coloniale 5 qui relie Haïphong à Hanoï pendant la bataille de Diên Biên Phu. « C'est sur son territoire que les entreprises ennemies furent les mieux jugulées [écrira le général Cogny]. J'entends donc lever nettement les hypothèques antérieures concernant les capacités opérationnelles du colonel Némo ». Pourtant ce sont ces mêmes actions de guerre qui dans le Delta ruinait le lent travail de pacification entrepris par certains. Nombreux, en effet, sont les officiers qui, essayant de faire de l'action politique dans leurs secteurs, voyaient – je cite le témoignage d'un officier – « tous leurs efforts détruits en quelques jours par le passage dans la région d'une unité mobile qui ne connaissait pas les conditions locales, et s'en allait sans avoir tué un Viet, mais ayant éloigné de nous pour toujours ceux qui nous renseignaient et luttaient avec nous contre le V.M. ».

¹² Service historique de la Défense, *Les Enseignements de la guerre d'Indochine (1945-1954). Rapport du général Ély*, Coll. « Références », édition présentée par Ivan Cadeau, tome 1, mars 2011, p. 55.

¹³ SHD. 14 Yd 467. Dossier du général Némo. Feuille de notes modèle E bis, 20 mai 1953.

Pourtant, les travaux du général Némo ne restent pas tous lettre morte et une partie des analyses faites par ce dernier pendant la guerre est utilisée dans le cadre de la rédaction des *Enseignements de la guerre d'Indochine*. La lecture des deux fascicules – numérotés Fascicules II et III¹⁴ – fait apparaître sans équivoque les écrits et l'influence de Némo dans un certain nombre de domaines, comme celui – trop peu développé – relatif à la « Guerre des idées ». Le fascicule II des *Enseignements de la guerre d'Indochine*, notamment, s'il ne retient pas explicitement l'approche originale du colonel Némo et sa doctrine de guerre sociale exploite cependant plusieurs des thèmes contenus dans des conférences et rapports rédigés par cet officier supérieur au cours de son dernier séjour au Tonkin. Parmi ceux-ci, on peut retenir le document sur *La guerre en surface au Tonkin de 1946 à 1954* et les *Enseignements des opérations d'Indochine (1945-1954)*. Dans le Fascicule III consacré aux « *Enseignements valables sur les théâtres d'opérations non européens contre des rebelles* »¹⁵, Némo peut davantage exprimer ses thèses sur l'utilisation de la subversion de type indochinoise en Europe. Les « *Enseignements relatifs aux procédés de combat inspirés de la tactique soviéto-chinoise [sic]* » sont, en effet, l'un des thèmes chers au général Némo qu'il développera dans de nombreux articles. Enfin, son absence de participation à la guerre d'Algérie et à la théorisation de la « Guerre révolutionnaire » dont l'engouement est significatif chez un certain nombre d'officiers du moins, explique la faible portée de la doctrine du général Némo.

Cette rapide communication qui a de manière succincte présenté la doctrine de Némo qui pose que l'efficacité de la contre-insurrection doit tenir compte des facteurs traditionnels et culturels de la société dans laquelle on combat avec des cadres formés pour ce combat, a également pour but de mieux faire connaître le personnage et d'appréhender ses travaux à l'aune de tout ce qui a pu être écrit depuis, sur la doctrine de guerre révolutionnaire ou des travaux, parfois un peu simplificateurs de Galula sortis de l'anonymat par l'armée américaine à l'occasion des guerres irakiennes et afghanes.

Ironie de l'histoire, c'est dans des territoires d'Outre-mer que le général Némo aura l'occasion de mettre en pratique certaines de ses idées. En effet, à la suite d'événements sociaux – sur fond, parfois, de revendications

¹⁴ Le Fascicule I qui devait normalement traiter de la question – sensible – de la conduite de la guerre d'Indochine et des rapports entre militaires et politiques n'a jamais été publié, il n'est pas certain qu'il ait même été rédigé, voir *Les Enseignements...* t.1, *op. cit.*, p. XXXVII.

¹⁵ SHD. Fonds général Cogny 2009 PA 7 carton 6. Colonel Némo, *Enseignements des opérations d'Indochine (1945-1954)*, Quang-Yen (Nord-Vietnam), 11 janvier 1955.

séparatistes – qui secouent les Antilles françaises au mois de décembre 1959 et qui reflètent un véritable malaise parmi les populations et notamment la jeunesse, le gouvernement Debré sur ordre du général de Gaulle, donne des directives au général Némó pour trouver des solutions. Ce dernier mène donc au cours du premier semestre 1960 « *une série d'enquêtes et d'explorations à la fois dans le domaine civil et militaire, en vue de trouver une solution aux problèmes d'ensemble qui préoccupent le gouvernement dans le domaine économique et social aux Antilles-Guyane* ». De l'étude effectuée naît le « plan Némó » qui propose la mise en place d'un « Service militaire adapté aux conditions économiques et sociales des Départements d'Outre-mer » ou, plus simplement « SMA ». Le projet est immédiatement adopté par le gouvernement et le SMA, officiellement créé le 21 décembre 1960, voit le jour l'année suivante¹⁶. Il s'agit alors de résoudre un certain nombre de problèmes, en particulier sociaux, propres à ces régions. La solution préconisée doit permettre d'assurer la mise en valeur des départements et la formation militaire et civique des jeunes antillais et guyanais dont très peu effectuent à cette date, leur service militaire. Le SMA entend donc préparer les jeunes recrues à la vie active en leur dispensant une formation professionnelle à base de cours, complétée par une formation pratique acquise sur des chantiers d'intérêt général. Il va progressivement s'imposer et susciter l'adhésion : dans les années qui suivent sa création, il est étendu à la Réunion (1965), à la Nouvelle-Calédonie (1986), à Mayotte (en 1988), à la Polynésie française (1989) avant qu'une antenne ne soit créée à Périgueux en 1995. En 1996, la décision de professionnaliser l'armée a fait craindre un temps la disparition du Service militaire adapté mais, à la demande des autorités locales, la structure mise en place et développée par le général Némó a été maintenue sous la forme d'un volontariat spécifique qui rencontre aujourd'hui toujours un succès certain puisqu'environ 5 000 jeunes sont concernés et que le rapport entre le nombre de candidatures et le nombre de places est de 5 contre 1. Ainsi, si la plupart des théoriciens de la guerre révolutionnaire, de la guerre subversive ou de la contre-guérilla n'ont laissé que des écrits, Némó a laissé, avec le SMA une formule adaptée à la société dans laquelle il se trouvait.

¹⁶ À la fin de l'année 1960, le général Némó est nommé commandant du Groupe Antilles-Guyane. Il le restera pendant quatre ans ; il acceptera en effet (en échange de sa troisième étoile de général de division) de suivre pendant un an supplémentaire l'organisme dont il a été le créateur. À son retour en métropole, lui qui s'était déjà intéressé aux questions atomiques et à la guerre nucléaire pendant son passage à l'École de guerre, est nommé directeur du groupe Davout chargé d'étudier l'emploi des feux atomiques.

Revue militaire générale

CDEC, 1 place Joffre - Case 53 - 75700 Paris SP 07

Directeur de la publication

Général de division Michel DELION

Rédacteur en chef

Colonel @ Philippe COSTE Tél. 01 44 42 50 92

Rédacteur en chef adjoint

Colonel Thibault DUBERN Tél. 01 44 42 50 80

Comité éditorial

Lieutenant-colonel Georges HOUSSET Tél. 01 44 42 81 65

Éditeur rédactionnel

Lieutenant Florence BRUYELLE

Crédits photos

© armée de Terre, ECPAD/Défense, CDEC

Conception graphique

M^{me} Nathalie THORAVAL-MÉHEUT

Maquettiste-infographiste

M^{me} Sonia RIVIÈRE

Impression et routage

ÉDIACA, 76 rue de la Talaudière - CS 80508,
42007 Saint-Étienne Cedex 1
Tél. 04 77 95 33 21 ou 04 77 95 33 25

Diffusion & Relation avec les abonnés

Sergent Jamila FARAJY
CDEC/DAD/PUB. Tél. 01 44 42 43 18

Tirage

1 800 exemplaires

Dépôt légal

Novembre 2020

ISSN de la collection « Revue militaire générale »

2650-6769

ISBN du volume (version imprimée / version électronique)

978-2-11-155133-6 / 978-2-11-155134-3

La version électronique de ce document est en ligne sur le site intradef du CDEC
<http://portail-cdec.intradef.gouv.fr>
et sur le site internet : cdec.terre.defense.gouv.fr - www.penseemiliterre.fr

Les documents classifiés ne peuvent être téléchargés que sur des réseaux protégés.



CDEC Centre de doctrine et d'enseignement du commandement

1, place Joffre - Case 53 - 75700 Paris SP 07